This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

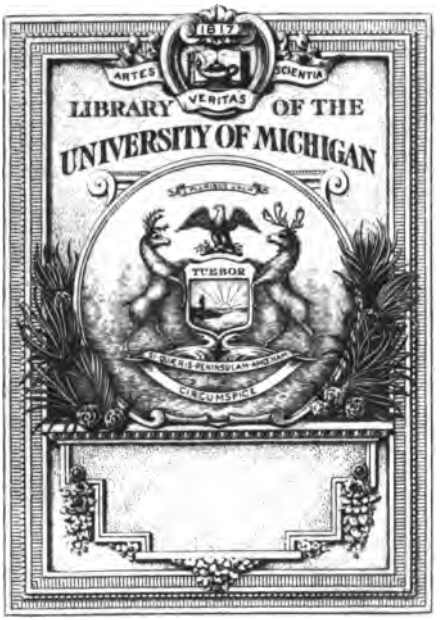
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B57
2d Ser.

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre A.

TOME QUATRIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Amant (l') déguiſé, ou le Jardinier ſuppoſé.
Amant (l') Déguiſé.
Amans (les) Inquiets.
Amans (les) Trompés.
Amitié (l') à l'Epreuve.
Amour (l') au Village.
Amoureux (l') de quinze ans.

H. Gravelot inv. J.B. Simonet Sculp.

JULIETTE.

Vois ta ſœur à tes pieds.

CORALI.

Et vois-y ta victime.

UNIV. OF MICH.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Philidor, François André Danican, known as.

L'AMANT DÉGUISÉ
OU
LE JARDINIER SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE D'ARIETTES;

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 2 Septembre 1769.

La Muſique eſt de M. PHILIDOR.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Diam. 7d.
Dépôt de Rom. Langr.
3-7-56

AVERTISSEMENT.

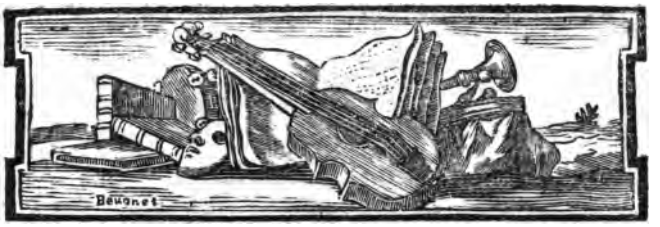
CETTE bagatelle fut repréſentée au Théâtre Italien au mois de Juin 1756, ſous le titre de la *Plaiſanterie de campagne* : elle fut reçue avec plaiſir ; ſon ſuccès fut interrompu par la maladie & la mort de Mademoiſelle Silvia. On a cru pouvoir remettre cette Piece au Théâtre, en y ajoûtant des Ariettes pour ſe conformer au goût dominant. M. Philidor a bien voulu ſe prêter à cette tentative, & nous eſperons que le public aura aſſez de bonté pour nous ſavoir gré des efforts que nous avons faits pour contribuer à ſon amuſement.

3-27-75

ACTEURS.

JULIE, en homme de Robe, *Madame Trial.*
Madame DE MARSILLANE, Provençale, *Madame Favart.*
LUCILE, fille de Madame de Marſillane, *Mlle Beaupré.*
CLITANDRE, Amant de Lucile, travesti en Jardinier ſous le nom de Guillaume, *M. Clairval.*
MATHURIN, Jardinier, *M. la Ruette.*
UN NOTAIRE, *M. Nainville.*
Madame LA COMTESSE,
Le Frère de Julie,
DAMIS, Amant de Julie,
Et autres perſonnes de leur Compagnie.
} Perſonnages muets.

Laquais, Jardiniers & Jardinieres, & autres Domeſtiques de la maiſon, qui forment le Divertiſſement.



LE JARDINIER SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre repréſente un Jardin décoré. A droite eſt un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon ſaillant. Dans le fond eſt un pavillon dont le rez-de-chauſſée offre un ſallon où doit ſe paſſer une partie de l'action théâtrale.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin ?

MATHURIN.

Madame!

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Qui ? vous Monſieur ?

JULIE.

Oui, moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaiſant Monſieur !
Nier que l'on eſt femme
Ayant un ſi bon cœur !

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaiſant Monſieur !

JULIE.

Je veux être obéie,
Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

A voir cette mine jolie,
Ce regard enchanteur,
Cette blancheur qui fait envie,
Je défie
Que tout connoiſſeur
Ne s'écrie :
Ah ! le plaiſant Monſieur !

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Eh bien! oui, oui, Monſieur Julie.

JULIE.

Aujourd'hui ce n'eſt plus mon nom,
Je ſuis le Conſeiller Vernon.
Quand je ſuis à Paris, chaque moment m'expoſe
A voir de ſots Amans tourner autour de moi:
L'un a le maintien libre, & l'autre ſe compoſe;
Ils ont tous le jargon & l'air de leur emploi,
Et pour dire la même choſe,
Chaque état a ſon ſtyle à ſoi.

ARIETTE.

Lorſque je ſuis à la campagne,
Je les contrefais tour à-tour.
Toujours la gaité m'accompagne,
Je change d'habit chaque jour.
Hier Officier jeune & leſte,
Aujourd'hui Robin empeſé,
Et demain, fauſſement modeſte,
D'un Abbé j'aurai l'air pincé.

MATHURIN.

C'eſt prendre un bon parti; mais votre belle-mere
Vous écrit pour vous prévenir
Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

JULIE.

Ne ſera-t-elle pas chez elle la premiere
Pour faire les honneurs?

MATHURIN.

Liſez; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frere eſt avec elle; on les attend ce ſoir.
(*Elle lit.*)

» Je vous annonce dès ce matin Madame la
» Comteſſe de Marſillane. Elle ne doit arriver
» que demain; mais l'impatience d'être mariée
» la tient; elle à la vocation Provençale. Vous
» ſavez que je l'ai ménagée pour votre frere qui
» n'eſt qu'un cadet de Normandie. Il trouvera
» très-jolie une veuve bien riche. Elle amene ſa
» fille pour la gronder & non pas pour la marier.
» Je n'arriverai qu'après ſouper à cauſe de la
» grande chaleur. Faites bien des galanteries à no-
» tre Comteſſe. Mettez en jeu toute votre gaité,
» afin qu'elle s'applaudiſſe d'épouſer quelqu'un
» dont la belle-ſœur eſt ſi aimable.

JULIE.

Je conçois un projet.... c'eſt une eſpiéglerie....
Pour mon frere aujourd'hui, je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'eſt jouer à la veuve un aſſez mauvais tour.

JULIE.

Ma gaité ne peut en ce jour

Se refuſer cette plaiſanterie.
Ainſi, d'abord qu'elle viendra;
Mathurin, garde-toi de me faire connoître,
Je joûrai le Monſieur.

MATHURIN.

Peut-être
Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître;
Ne me trahis point, ſois diſcret,
J'ai pour moi-même un intérêt ſecret.

MATHURIN.

(*D'un ton de confidence.*)
Vous aimez le plaiſir? on lui donne une fête.
Chut... pour minuit je la tiens prête,
Quand ma Maitreſſe arrivera.

JULIE.

Bon! bon!

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on ſache cela.

JULIE

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une choſe plaiſante:
Un jeune & joli Cavalier
Se déguiſe en ces lieux, & chez moi ſe préſente
En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Oui!

MATHURIN.

De cette Comteſſe il aime fort la fille :
On dit qu'elle eſt vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu ſavoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monſieur m'a raconté la choſe.

JULIE.

Pourquoi l'amene-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cauſe :
Le Maître ne ſait pas ſe ſervir.

JULIE.

Le Valet
Ne ſait pas ſe taire ? Ah, quel rôle
Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas.

SCENE II.

CLITANDRE *en Jardinier*, JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

TENEZ, tenez, Monſieur, voilà ce jeune drôle
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en ſuis aſſez content.
Il a de la figure ; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monſieur.....

JULIE.

Oui, j'aime aſſez ſa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine
S'il eſt au fait de ſa profeſſion.

CLITANDRE, *à part.*

Que dire ?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle ;
Et je ſerai pour vous un excellent modèle,
Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

Je viens ici pour obſerver
Les richeſſes de la nature....

JULIE, *ironiquement.*

Que vous voudriez cultiver.
Comme il parle avec élégance !
On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.
Ce n'eſt point là le ton des payſans.

CLITANDRE, *à part.*

Oh ! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre enfance,
J'avois reçu de mes parens
De l'éducation ; ils étoient dans l'aiſance.
Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,
Il m'a fallu prendre un métier.
Et je me ſuis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un jardinier eſt un grand homme,
S'il ſait bien ſon métier ;
Et c'eſt un ſavant aſtrolome,
S'il eſt bon Jardinier.
Les tonneres & les orages,
L'effort des mauvais vents,
Ne produiſent point de ravages,
S'il ſe connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaiſanterie ; c'eſt ce qui conſtitue le caractère de ſon rôle juſqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amoureuſe

Qui ſourit au Printems,
D'une influence heureuſe
Il ſaiſit les inſtans:
Il viſite, il découvre
Ses nouveaux plants.
Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
Fixe ſes regards careſſans.
Il contemple, il admire;
On l'entend dire:
Tendres fleurs, paroiſſez,
Naiſſez;
Les vents ſont paiſibles,
Les jours ſont doux;
Approchez-vous,
Uniſſez-vous:
Preſſez les cœurs ſenſibles
De faire comme vous.

CLITANDRE.

En vantant cet état, vous en donnez envie,
Et l'on eſt trop heureux d'y conſacrer ſa vie;
Vous en faites ſentir toute l'utilité.
Et c'eſt bien mon projet....

MATHURIN.

En êtes-vous bien digne?
Prouvez-moi votre habileté.
Savez-vous dans quel tems on doit tailler la vigne?

CLITANDRE.

Mais..., c'eſt dans le mois de Janvier.

MATHURIN.

Bien répondu : l'excellent ouvrier !
Savez-vous des pêchers & des Abricotiers
Elaguer les branches gourmandes
Qui ne portent jamais de fruit ?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort inſtruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes ?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom ?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah ! Guillaume eſt fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, c'eſt ſelon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'eſt que cela, je vous en donnerai ;
Labourez ce quinconce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je ſuis ſûr que j'expirerai
Le premier jour de mon apprentiſſage.

JULIE.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût,
Elaguez bien vos paliſſades.
Pour l'agrément des promenades,
Que le rateau paſſe par-tout.
Qu'on cherche le concierge & chaque domeſtique;
Que la maiſon ſoit nette, qu'on s'applique
A rendre le parquet bien clair;
Qu'aux chambres on donne de l'air.

MATHURIN.

Vous ſerez ſatisfait, Monſieur, de mon ſervice;
Et je vais à chacun aſſigner ſon office.

JULIE.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets
Avec des fleurs de la plus rare eſpece:
Pour les Dames il faut en faire des bouquets.
Dans votre état c'eſt une politeſſe.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs.
Mes connoiſſances naturelles
Me donnent le talent d'aſſortir les couleurs.

JULIE.

Vous ſavez ce qu'il faut pour contenter les belles.
(*Il ſe retire.*)
Voici l'inſtant de prendre le détail
Des graces, des façons qui conduiſent à plaire.
Jouons l'homme important; voilà le ſeul travail
Où l'on n'a pas beſoin d'avoir un Secrétaire.

SCENE III.

Madame DE MARSILLANE, JULIE, LUCILE, CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

JE ne puis me laſſer d'admirer ce Château ;
L'entrée en eſt ſuperbe & la vue eſt immenſe.
Aſſurément dans toute la Provence,
Le goût eſt recherché ; mais n'eſt pas ſi nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage
De vous faire ici les honneurs ;
Madame la Comteſſe eſt dans le voiſinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE, *à part.*

Clitandre en Jardinier! Ah ! je ſuis confondue !
O Ciel ! Quelle indiſcrétion !

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à ſa vûe ?

LUCILE, *à part, en appercevant Clitandre qui paroît dans le fond du Jardin.*

Je ſuis troublée !....

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien ! que regardez-vous donc ?
Vous me paroiſſez toute émue.

LUCILE.

J'admirois du Jardin la diſtribution.

JULIE.

ARIETTE.

Que la Campagne
Eſt un ſéjour heureux!
Douce Compagne
Y ſourit à nos vœux.
La connoiſſance
S'y fait d'abord;
La confiance
N'a jamais tort.
Sans ſoins, ſans gêne,
Tout eſt loiſir;
La ſeule chaîne
Eſt le plaiſir.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, la campagne eſt raviſſante:
Mais je n'y borne point mon goût.
Mon humeur, en tout tems enjouée & ſaillante,
Empreint tous les objets de ſa couleur riante,
Et je tire parti de tout.

ARIETTE.

J'aime la Ville, elle eſt bruyante.
Je me plais dans le tourbillon;
Et tout ce qui me rend contente,
C'eſt le carillon, le carillon.

On court la matinée entiere,
On trouve à chaque pas
Des embarras :
Garre, garre derriere.
Une beauté minaudiere
Met la tête à la portiere,
Crie au cocher : n'avancez pas.
Le ſoir au ſpectacle on s'aſſemble,
Enſuite on ſoupe enſemble.
On eſt faux poliment,
On ſe hait ſi gaiment ;
C'eſt un raviſſement,
C'eſt un plaiſir charmant.
Sans que le cœur s'épanche,
La tête s'étourdit ;
On paſſe une nuit blanche,
Sans ſavoir ce qu'on dit.
L'aurore vous ramene,
Et l'on eſt tout ſurpris,
De voir qu'on ſait à peine
Le nom de ſes amis.
J'aime la Ville, &c.

Je trouve cependant cette Maiſon charmante.
(*Appercevant Clitandre.*)
C'eſt-là le Jardinier ?

JULIE.

Vous en ſerez contente.

C'eſt un garçon plein d'éducation,
Et qui, ſur ſon métier a beaucoup de lumieres.
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres
D'un homme de condition.

Madame DE MARSILLANE.

Etant ici, c'eſt, ſuivant l'apparence,
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.

Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant;
Venez, & faites-voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRE, *à part.*

Voici l'inſtant critique.

Madame DE MARSILLANE.

Il paroît indolent.
Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.

Madame, point du tout.

Madame DE MARSILLANE.

Il eſt dans l'embarras.

JULIE, *à part.*

Je vais bien l'y jetter encore davantage.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile en cet inſtant détourne le viſage,
Pour rire apparemment?

LUCILE, *troublée.*

Oui, ma mere.

JULIE.

En tout cas

Rire aiſément eſt de ſon âge.

Madame DE MARSILLANE.

La jeuneſſe à préſent n'a qu'un rire apprêté.
A Marſeille, autrefois, quand je fus mariée,
C'eſt-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaité.
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, *à Clitandre.*

Vous voilà droit comme un piquet.
Qui vous rend donc ſi timide, Guillaume ?

CLITANDRE, *à Madame de Marſillane.*

Madame, ſi j'oſois vous offrir un bouquet ?

Madame DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaiſir. Quelle odeur ! Il embaume.
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas.*

Ah ! Lucile !

LUCILE, *bas.*

Oſez-vous ?

CLITANDRE, *bas.*

Je vous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux
Offrir des fleurs à la beauté naiſſante.
De la Divinité c'eſt l'image vivante.
Peut-on, en l'adorant, s'attirer ſon courroux ?
Proſternez-vous, Guillaume.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Eh ! mais.....

LUCILE.

Monſieur plaiſante.

JULIE.

Non, non, c'eſt un uſage établi parmi nous.
A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà, puiſque Monſieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité, ce garçon-là m'étonne.
Ses yeux parlent, ſon air eſt ſi tendre & ſi doux !
C'eſt aſſez, mon garçon; levez-vous, jeſuis bonne.

CLITANDRE, *à Lucile.*

ARIETTE.

Je n'oſe pas
Dire ce que je penſe ;
Mais j'admire en ſilence,
Et la diſtance
Des états
Produit mon embarras.
Si quelque Jardiniere
M'offroit autant d'attraits,
Sans craindre ſa colere,
Tendrement je dirois :
Mon amour eſt extrême,
Mes feux ſeront conſtans.

Je ſuis Jardinier, j'aime
Le portrait du Printems.

JULIE, *à Madame de Marſillane.*

Qu'en dites-vous ?

Madame DE MARSILLANE.

Mais... d'eſprit il pétille.
Ah ! rien n'eſt ſi plaiſant !
Répondez-lui, ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage eſt ſincere,
Il intéreſſe toujours ;
Et pour parvenir à plaire,
Il ne faut point d'autre ſecours.
Ah ! ſi j'étois Jardiniere,
En ſachant votre ſecret,
Je ceſſerois d'être fiere ;
Mon cœur vous pardonneroit.

Madame DE MARSILLANE.

Mais vous en dites trop, ma fille.
(*A Clitandre.*)
C'eſt aſſez.

JULIE, *à part.*

Qu'ils ſont tous deux embarraſſés !

Madame DE MARSILLANE.

Ces Corbeilles de fleurs ſemblent bien arrangées.
Avez-vous des oreilles d'Ours?

CLITANDRE, *embarraſſé.*

Madame....

Madame DE MARSILLANE.

En les voyant, on croit voir du velours.
De Jacintes, ſans doute, elles ſont mélangées?
Je veux les viſiter.

CLITANDRE.

Vous ne pourriez les voir:
Déja la nuit étend ſes voiles.

(*Le Théâtre commence à s'obſcurcir ſenſiblement.*)

Madame DE MARSILLANE.

Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,
Et rien n'eſt comparable au ſilence du ſoir.
A cette heure toujours les ſecrets ſe confient,
C'eſt le moment des tendres cœurs.
Par l'air rafraîchiſſant, les fleurs ſe vivifient;
Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

JULIE.

Attendons à demain pour faire la viſite.

Madame DE MARSILLANE.

Eh! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.

Enfin m'en voilà quitte.
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

JULIE, Madame DE MARSILLANE, LUCILE.

LUCILE, *à part.*

Ah ! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe,
Monſieur, à ce qu'il me paroît ?

JULIE.

Je m'en flatte, Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! que cela me plaît !
On n'a pas un inſtant qu'on ne ſe le dérobe,
Lorſqu'on eſt d'un état auſſi brillant.

JULIE.

Eh ! mais....

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comteſſe eſt donc votre parente ?

JULIE.

Non, Madame ; je me permets
Etant dans ſa Maiſon, tandis qu'elle eſt abſente ;
(C'eſt à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Madame DE MARSILLANE.

La choſe eſt différente.
Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;
N'eſt-il pas vrai ?

JULIE.

C'eſt une préférence
Que je mérite autant que je le puis.

Madame DE MARSILLANE.

Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

JULIE.

N'en croyez pas l'apparence.
Je vous jure que je ſuis
Un homme ſans conſéquence.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile, allez à votre appartement,
Et de votre ſanté ménagez la foibleſſe.

LUCILE.

Oui, ma mere ; je vais repoſer un moment.

JULIE.

Mathurin, Mathurin, conduiſez promptement....
(*Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.*)

Madame DE MARSILLANE.

Je ne reconnois plus à préſent la jeuneſſe.

SCENE V.

Madame DE MARSILLANE, JULIE.

Madame DE MARSILLANE.

Pour elle de mes soins j'ai perdu tous les frais.
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,
Son éducation est loin d'être achevée,
Et cela ne fait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je assez heureux, Madame,
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANE.

Ah! vous me raviſſez; Monſieur, je vous reclame
Pour ſuivre des Procès avec vivacité.
En affaires je ſuis d'une imbécillité
Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et je cede toujours ce qui m'eſt conteſté,
Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'eſt avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,
Sous un Ciel pur & beau,

Voir la gaité qui danſe
Autour de ſon berceau.
Sa premiere parole
Eſt le mot de *plaiſir* ;
Sa principale école
Eſt l'art de le ſaiſir.
Quand le tems décolore
Le Printems du deſir,
Des feux de notre aurore
Une étincelle encore
Luit ſur notre loiſir.
Des feux de notre aurore,
Une étincelle encore
Nous fait dire, *plaiſir !*

JULIE.

Je juge par cette peinture,
Que vous ne ſavez pas parler aux Procureurs.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! Fi donc, ce ſont des horreurs !

JULIE.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ?
Remariez-vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, le conſeil eſt prudent.

JULIE.

Un mari n'eſt qu'un Intendant,
La peine eſt ſon unique affaire.

Les hommes ſont faits pour plaider,
Et les femmes, tout au contraire,
Sont faites pour s'accommoder.

Madame DE MARSILLANE.

Mon époux eſt trouvé, puiſqu'il faut vous le dire.

JULIE.

A qui le dites-vous ? Je ſuis dans le ſecret.

Madame DE MARSILLANE.

Tout de bon ?

JULIE.

La Comteſſe en ces lieux vous attire.

Madame DE MARSILLANE.

Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.

Si votre époux avoit ma phyſionomie,
Ne ſentiriez-vous pas pour lui d'antipathie ?

Madame DE MARSILLANE.

Je l'aimerois à la fureur,
Et, dès la premiere entrevûe,
Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.

Allons, embraſſez-moi, ma chere prétendue.

Madame DE MARSILLANE.

Quoi ! c'eſt vous ?

JULIE.

Oui, demain vous porterez mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma fille pour le coup ſera bien attrapée.

JULIE.

A-t-elle quelque Amant ?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment ; dans l'Épée
Elle a beaucoup de ſoupirans,
Entre leſquels, ſurtout, eſt un certain Clitandre ;
Que je ne vis jamais ; il ſe met ſur les rangs.

JULIE.

C'eſt un très-bon parti, vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aſpirans,
Le Chevalier Damis....

JULIE, *vivement & avec émotion.*

Damis ! n'y peut prétendre.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

JULIE.

Son cœur eſt engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, ſes parens m'ont dit qu'il aime une Julie,
Un peu coquette, aſſez jolie,
Traitant tout d'un air négligé ;
Séduiſante par ſa folie.

JULIE.

N'en dites point de mal, de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

JULIE.

J'ai....

J'ai mes raiſons. On a très-mal jugé.
Son cœur, ſolide & ſûr, dément toute apparence.
De Julie & Damis l'hymen eſt arrangé,
Et c'eſt moi qui prends leur défenſe.

Madame DE MARSILLANE.

Dès qu'il eſt votre protégé,
Clitandre pour Lucile aura la préférence.
Oui ; mais je voudrois bien vous épouſer avant :
Ma fille ſans cela tâtera du couvent ;
Car, voyez-vous ! je fais grand cas du mariage.

JULIE.

Eh bien ! je penſe comme vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui ! mais la différence d'âge
Ne ſera-t-elle pas un obſtacle entre nous ?

JULIE.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage,
La raiſon & l'amour me feront votre époux.

DUO.

La flamme de la jeuneſſe
N'eſt que l'éclair du plaiſir.

Madame DE MARSILLANE.

A mon âge la tendreſſe
Eſt le talent de jouir.

JULIE.

A votre âge la tendreſſe

Eſt le talent de jouir.

ENSEMBLE.

La flamme de la jeuneſſe, &c.

JULIE.

Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'eſtimez, il deviendra mon gendre.

JULIE.

Madame la Comteſſe heureuſement pour moi
A pour paſſer un bail fait venir un Notaire,
Elle va revenir bientôt pour cette affaire,
Et nous profiterons.... Mais le voici, je croi....

SCENE VI.

Madame DE MARSILLANE, JULIE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle :
Madame la Comteſſe ici me mande exprès,
On dit qu'elle n'eſt pas chez elle ;
Je repars à l'inſtant ; mes chevaux ſont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non, vous nous êtes néceſſaire.
Il ne faut pas tant vous preſſer,
Et vous avez ici plus d'un acte à paſſer.

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas que je differe.

TRIO.

Me DE MARSILL.
Demeurez, Monſieur le Notaire.

JULIE.
Il faut terminer notre affaire.

Me DE MARSILL.
Un mariage vaut bien mieux.

JULIE.
Un mariage eſt plus joyeux.

Me DE MARSILL.
Demeurez, Monſieur le Notaire.

JULIE.
Il faut terminer notre affaire :
Non, non, vous ne partirez pas.
Demeurez, Monſieur le Notaire,
Il faut terminer notre affaire.

LE NOTAIRE.
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne ſavez pas
Tous mes embarras.
Je n'ai pas pour une affaire,
On m'attend pour un Inventaire :
J'ai quatre Teſtamens à faire ;
La ſûreté d'un Légataire,
Un rembourſement néceſſaire :
En pareil cas, en pareil cas,
Jamais on ne differe ;
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne ſavez pas
Tous mes embarras.
On me preſſe pour dix Contrats
De rente viagere ;
Un Décret volontaire

D'une maiſon bâtie à neuf.
Cinq Baux de trois, ſix, neuf,
Moi, qui ſuis valétudinaire,
Je ſuccombe, je ſuis ſi las.
Ne m'arrêtez pas, &c.
J'avois la Chaiſe la plus rude,
Cent fois près d'être culbuté.

Mᵉ DE MARSILL.

JULIE.

Repoſez-vous de votre laſſitude,
Prenez ſoin de votre ſanté.

LE NOTAIRE.

Je ſuis tout grelottant, & je crains l'air du ſoir,
Je voudrois promptement me chauffer & m'aſſeoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare perſonnage.

JULIE.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut-il d'avantage?

LE NOTAIRE.

Preſſons-nous.

Madame DE MARSILLANE.

Volontiers, Monſieur; c'eſt mon uſage.
(A Julie en ſortant.)
Pour hâter nos plaiſirs, je vais donner mes ſoins.
(Elle ſort avec le Notaire.)

SCENE VII.

JULIE *ſeule.*

JE ne puis mieux ſervir, moi, Clitandre & Lucile.
Quel plaiſir ! je m'amuſe en me rendant utile.
A leurs dépens partout je voudrois rire un peu :
Inquiéter l'amour, c'eſt ranimer ſon feu.

ARIETTE.

L'amour tourne à ſon avantage
Les craintes des jeunes amans.
On eſt plus tendre & moins volage,
On ſent mieux le prix des momens :
Au travers même d'un nuage,
On voit briller de doux inſtans ;
Et les allarmes du bel âge
Sont les orages du printemps.

(A la fin de cette Ariette la nuit eſt des plus obſcures.)

Mais déja la nuit eſt profonde.
La Comteſſe avec tout ſon monde
Ne peut pas tarder à venir.
Voyons ſi tout eſt prêt... (1) mais... chut, j'entends ouvrir...
Ceci m'annonce du myſtere.
Reſtons un peu pour découvrir...

SCENE VIII.

LUCILE *ſur le balcon*, CLITANDRE, JULIE.

LUCILE.

MA mere en grand ſecret entretient un Notaire.
Ciel! pour me marier m'amene-t-elle ici?
Mon cœur craint d'en être éclairci.

ARIETTE.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppoſe
Au doux penchant de nos feux?
La contrainte qu'on impoſe,
Rend l'amour plus dangereux.
On veut que l'on ſoit fidelle

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.

A qui tourmente nos jours !
On veut que l'on ſoit cruelle
Pour l'objet qui plaît toujours !
Pourquoi faut-il qu'on s'oppoſe
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impoſe
Rend l'amour plus dangereux.

(*Pendant cette Ariette, Clitandre s'approche doucement du balcon, & Julie prête attentivement l'oreille.*)

CLITANDRE.

C'eſt elle que j'entends, mon cœur eſt enchanté.
Profitons de l'obſcurité.

DUO Dialogué en ſourdine.

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILE.

Clitandre,
Marchez à petits pas ;
On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile.

LUCILE.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'eſt l'amour le plus tendre.

LUCILE.

LUCILE.

Parlez tout bas, tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais, vous fuyez, hélas!

(*En entendant qu'elle referme la fenêtre.*)

CLITANDRE.

Quelle foiblesse extrême !
Non, vous ne m'aimez pas.

LUCILE.

Quelle imprudence extrême !
Non, vous ne m'aimez pas.

CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne suis pas la dupe,
Et vous craignez que ce petit Monsieur,
Portant des cheveux longs avec un air moqueur,
Ne vous épouse point ; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, *à part.*

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non, non ; soyez certain
Que je ne sens pour lui que de l'indifférence ;
J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, *à part.*

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

CLITANDRE.

Ainſi, vous ne ſerez jamais unis enſemble ?

JULIE, *prenant le ton Provençal, & contrefaiſant la voix de Madame de Marſillane.*

Ma fille avec quelqu'un parle dans le jardin;
Cela me ſurprend.

LUCILE.

Ah ! je tremble !
C'eſt ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin,
Une fille ſur-tout ; on ſe tourmente, on crie.
Lucile êtes-vous-là ? Rentrez, je vous en prie :
Il eſt tard : à tout âge on doit fuir le ſerein.
On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'échappe.

(*Elle ſaiſit Clitandre.*)

Il me ſemble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.
Mais ce n'eſt point ma fille. Oh ! vous demeurerez,
Il faut me dire qui vous êtes.
Sur vos promenades ſecrettes,
Mes regards pénétrans veulent être éclairés.

CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame de Marſillane.*

Elle va m'étrangler.

JULIE.

Parlez.

CLITANDRE.

C'eſt moi, Madame.

JULIE.

Quoi ! c'eſt mon cher Guillaume ?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami ?
Mais Guillaume à préſent devroit être endormi.

CLITANDRE.

ARIETTE.

Je me releve
Toutes les nuits.
Je crains qu'on n'enlève
Les fruits.
Je m'intéreſſe
A ma Maitreſſe :
C'eſt mon devoir ;
Et je viens voir
Si quelque main furtive
Ne pille pas, le ſoir,
Le jardin que je cultive,
Et qui fait tout mon eſpoir.

JULIE.

Sans doute vous tirez de très-grands avantages
De l'emploi qui vous eſt commis ?

Je crois que cependant vous n'avez point de gages ;
Vous vous contentez des profits?

CLITANDRE, *à part.*

Mes ſecrets ſeroient-ils trahis ?
Je n'en puis plus douter, l'intrigue eſt découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,
C'eſt de me dérober ſans bruit.

JULIE.

Oh ! demeurez, Monſieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre !

JULIE.

Oui, oui ; le fait n'eſt pas obſcur,
Et c'eſt votre valet qui vient de le répandre :
Je crois que cet Auteur eſt ſûr.

CLITANDRE.

Eh bien ! Madame, eh bien ! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchiſe enfin ; je vous en loue.
Je ſais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIE.

Ce ſera moi qui vous épouſerai.

LUCILE, *ſur le Balcon.*

O Ciel, l'épouſer!... ah! ma mere,
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaiſant la voix de Madame de Marſillane.*

Comment! Mademoiſelle, où donc vous cachez-vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,
Que Clitandre ſoit mon époux;
Je deſcends & je vais tomber à vos genoux.

SCENE IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MARSILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *ſans être vû.*

ON étouffe la haut à force de fumée,
J'en ai les yeux perdus & je ſuis ſuffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *ſans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.
Vos actes ici-bas peuvent fort bien ſe faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour preſſer mon départ.

Madame DE MARSILLANE.

Dans ce ſallon portez de la lumiere.

(*Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le ſallon où le Notaire entre pour achever ſes Contrats. Dans ce moment Julie ſe retire ſans être apperçûe.*)

CLITANDRE.

Pour rompre ſon projet, n'attendons pas plus tard.
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

(*A Madame de Marſillane, croyant que c'eſt elle qui vient de lui parler.*)

Madame DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon ? Il a les yeux troublés.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je faſſe,
Je ne puis me réſoudre à ce que vous voulez.

Madame DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'eſprit ſelon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous ?

Madame DE MARSILLANE.

Sur quoi ? comment ! ſur quoi ?

CLITANDRE.

J'agis avec franchiſe autant qu'avec prudence,
Lorſque je dis de bonne foi,
Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

Madame DE MARSILLANE.

Miſéricorde ! Ah ! quelle impertinence !
C'eſt à faire enfermer.

CLITANDRE.

Cet hymen vous offenſe ?
Vous venez dans l'inſtant de me le propoſer.

SCENE X.

LUCILE, & les Acteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

Contre ce garçon-là, votre mere eſt outrée,
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au déſeſpoir livrée,
Oſe vous conjurer de ne pas l'épouſer.

Madame DE MARSILLANE.

L'épouſer ! La folie eſt donc univerſelle !

JULIE, *reparoiſſant.*

Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle ;
Car il m'a bien promis qu'il ſeroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.

Votre mari ! Guillaume ?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.

Je ſens à chaque inſtant ma colere s'accroître.

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître ;
Pour empêcher un pareil déshonneur.
(*A Julie.*)
Vous, Monſieur, vous devez prendre ſa gloire à cœur,
Puiſque bientôt vous ſerez ſon beau-pere.

LUCILE.

Ma mere, vous prenez Monſieur pour votre époux?

Madame DE MARSILLANE.

Si vous le trouvez bon.

JULIE.

Madame votre mere
Choiſit beaucoup plus mal que vous.

CLITANDRE.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre... Madame.....

JULIE, *contrefaiſant la Provençale.*

Voulez-vous ſçavoir la vérité ?
C'étoit moi qui prenois alors la liberté
De rire à vos dépens, mon cher Monſieur Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Clitandre !

CLITANDRE.

Oui, c'eſt moi, je ne puis m'en défendre.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

Vous contrefaites donc ma voix ?

JULIE.

Par ſentiment.
C'eſt prouver que toujours je ſonge à ce que j'aime.

Madame DE MARSILLANE.

Vous ne dites jamais rien qui ne ſoit charmant.
Clitandre, je pardonne à ce déguiſement;
J'approuve votre amour extrême.
A votre hymen, dès ce jour même,
Je donne mon conſentement;
Et nous allons ce ſoir nous marier tous quatre.
Monſieur le Notaire, avancez.

(*Le Notaire, accompagné de deux domeſtiques qui portent des lumieres, vient faire ſigner les contrats.*)

JULIE, *à part.*

Dans un inſtant, elle en pourra rabattre.

LE NOTAIRE.

Les deux contrats ſont tous dreſſés.

Madame DE MARSILLANE.

Allons, ma fille, allons; ſignez d'abord le vôtre.

LUCILE.

Très-volontiers.

CLITANDRE.

Je ſuis au comble de mes vœux;

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

A préſent procédons au nôtre.
Que de bon cœur je contracte ces nœuds!

J'ai ſigné. C'eſt à vous. Quoi ! vous ſignez, *Julie!*

JULIE.

Mais il le faut bien; c'eſt mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Ce n'eſt point là le nom d'un homme.

JULIE.

Vraiment non.

Je ſuis, je vous le certifie,
Belle-fille de la maiſon.

Madame DE MARSILLANE.

Quelle mépriſe! ô Ciel!

JULIE.

Conſolez-vous. Mon frere
Doit arriver bien-tôt exprès pour cette affaire.

Madame DE MARSILLANE

Vous me trompez encor?

JULIE.

Je ſuis ſa caution.

Madame DE MARSILLANE.

Je la recuſe. Après un long veuvage,
Je ne ſaurois goûter un mariage
Dont vous portez la procuration.

SCENE XI.

MATHURIN, Acteurs précédens.

MATHURIN.

ARIETTE.

GRANDE allégreſſe
Dans le hameau ;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon château.

TOUS.

Ah ! la bonne nouvelle !

MATHURIN.

Elle amene avec elle
Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle,
Il a bonne façon.

JULIE.

La choſe eſt claire,

C'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'eſt votre frere ?

JULIE.

Oui, c'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon, bon, bon, bon :
Mon cœur ne fait qu'un bond ;
Je ſuis... je ſuis ravie :
Demain je me marie,
Et tout de bon.

TOUS.

Grande allégreſſe
Pour le hameau ;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon Château.
Ah ! la bonne nouvelle !
Allons au-devant d'elle,
Tout en chantant,
Tout en ſautant.

SCENE XII. ET DERNIERE.

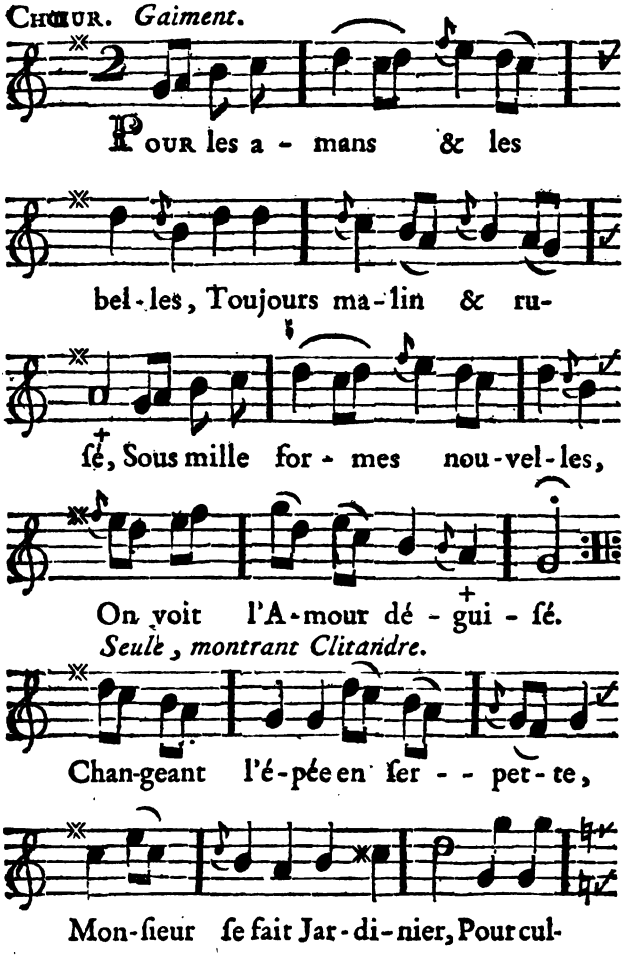
DIVERTISSEMENT.

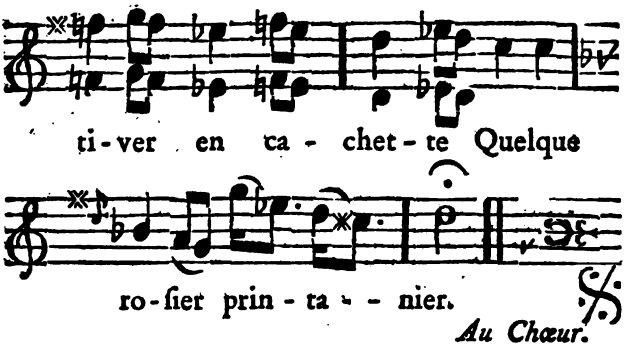
Le Théâtre eſt tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comteſſe paroît avec le frere de Julie, & pluſieurs Seigneurs & Dames. Julie préſente à la Comteſſe Madame de Marſillane, Lucile & Clitandre. Elle préſente enſuite ſon frere à Madame de Marſillane. Après avoir exprimé tous leur ſatisfaction, ils ſe placent ſur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette derniere Scene eſt pantomime. Les gens du Château galamment habillés viennent en danſant offrir des Bouquets à la Compagnie.

VAUDEVILLE.

JULIE.

CHŒUR. *Gaiment.*





Au Chœur.

CHŒUR.

Pour les amans & les belles, &c.

CLITANDRE.

Pour ſe cacher de ſa mere,
Qu'il bleſſa d'un de ſes traits,
L'amour, en quittant Cythere,
De Lucile a pris les traits.
Pour cette fois je vous jure
Que c'eſt un mal aviſé :
Sous cette aimable figure,
(*Montrant Lucile.*)
L'Amour n'eſt pas déguiſé.

LUCILE.

Je me cachois à moi-même
Le doux penchant de mon cœur ;
Mais tout trahit, quand on aime ;

L'Amour eſt toujours vainqueur.
Quand on eſt ſincere & tendre,
De feindre il n'eſt pas aiſé;
Non, mon cœur pour vous, Clitandre,
Ne peut être déguiſé.

JULIE, *au Public.*

On a banni la franchiſe,
Rien ne paroît dans ſon jour:
Aujourd'hui tout ſe déguiſe,
La Ville imite la Cour:
Mais notre zéle ſincere,
Meſſieurs, n'eſt point ſuppoſé;
Lorſque l'on cherche à vous plaire,
Le cœur n'eſt point déguiſé.

(*Des Provençaux forment une Entrée, & le Divertiſſement ſe termine par un Ballet général.*)

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Amant déguiſé ou le Jardinier ſuppoſé*, Comédie en un Acte, & mêlée d'Ariettes, je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 31 Août 1769.

MARIN.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au corps des Œuvres de M. Favart.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1769.

Lévesque de Gravelle, Michel Philippe

L'AMANT DÉGUISÉ,

PARODIE

DU QUATRIEME ACTE

DES ÉLEMENS.

OU

VERTUMNE

ET

POMONE

TRAVESTIS.

Répréſentée par les Comédiens Italiens le 5 Juin 1754.

Par Mr. D. G. G. M. D. E. E. F. D. T.

Le prix eſt de 24 ſ. avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

DAPHNIS, *Berger déguisé sous l'habit de Justine sa sœur, autrefois Confidente de Thémire.* M. ROCHARD.

THÉMIRE, Bergere. Mde. FAVART.

SCHNAPAN, Gardechasse. M. CHANVILLE.

TROUPE DE BERGERS & BERGERES.

TROUPE DE CHASSEURS.

L'AMANT DÉGUISÉ.

PARODIE.

Le Théâtre repréſente des Vergers.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS, *déguiſé.*

ALR. *Di queſt'alma, il fior tormento, &c.*

J'AIME une Bergere,
Du hameau, c'eſt la plus fiere,
Ah! ſi je pouvois lui plaire,
Qu'elle écoutât mon amour!
Mais, comment lui plaire?
Elle eſt ſi ſevére,
Je n'en ſerai jamais payé de retour.

Hélas ! de ma chaîne,
L'inhumaine,
Fait ma peine,
Elle trouve des plaiſirs,
Dans mes ſoupirs.
J'aime une Bergere,
Je ne puis le taire,
Et de ma flâme ſincere,
Je cache toujours l'objet.
Trop de ſilence,
Eſt une offence,
Echos, ſçachez mon ſecret.
Mais, que vais-je dire,
Tout doit vous inſtruire,
Pour qui le Dieu d'amour,
M'enflamme en ce jour.
Un feu, qu'elle ignore,
Me dévore,
Je l'adore;
Pourquoi ſçait-elle charmer;
Sans ſçavoir aimer.

AIR. *On ne vit plus dans nos forêts, &c.*

Ma Bergere vient en ces lieux,
La peur me ſaiſit à ſa vûë;
Mais ſous cet habit dans nos jeux,
Juſtine avec elle eſt venuë;
Paſſant à ſes yeux pour ma ſœur,
Je lirai bien mieux dans ſon cœur.

SCENE II.

DAPHNIS, THEMIRE.

THEMIRE.

AIR. *Pour Janete, &c.*

QUE la fête,
Qu'on aprête,
Pour mon cœur,
Aura peu de douceur
Tout nous gêne,
Tout nous peine,
Une fois,
Qu'on ſuit d'amour les loix.
Ah ! qu'une âme,
Qui s'enflamme,
Pour ſes feux,
Craint un ſort malheureux.
Quel martire,
On ſoupire,
Nous craignons, le mal empire,
Tout conſpire,
Semble nuire,
A l'ardeur
Qui fait notre bonheur.

DAPHNIS.

AIR. *O Pierre, &c.*

Je te revois Thémire,

THEMIRE.

Juſtine eſt dans ces lieux,
Mais quel trouble m'inſpire :
Dois-je en croire mes yeux,

DAPHNIS *à part.*

Thémire,
Soupire,
Eſt-ce un préſage heureux !

THEMIRE.

AIR. *L'occaſion fait le larron, &c.*

Je veux tacher de lui cacher le trouble,
Que ſa préſence vient de me cauſer.
Mais malgré moi, je le ſens qui redouble,
Il eſt prêt à me décelet.

DAPHNIS.

AIR. *Mais il eſt des moments, &c.*

Que nous formons de vains deſirs,
Quand loin de nos plaiſirs,
Le devoir nous entraîne.
Nous paſſons des moments ?
Dieux ? quels moments ?
Loin de ſa chaîne,
Un cœur tendre eſt dans les tourments.

THEMIRE.

AIR. *Des Fleurettes, &c.*

Loin de toi, chere amie,
L'ennuy filoit mes jours ;

DAPHNIS.

D'une abſence ennemie,
Je condamnois le cours.

THEMIRE.

Matin, & ſoir ces retraites,
N'entendoient que mes ſoupirs,
Je faiſois tous mes plaiſirs,
De ces fleurettes.

DAPHNIS.

AIR. *De la Bourgogne, &c.*

En revenant au Village,
Je ne déſirois que toi.

THEMIRE.

La confiance eſt le gage,
Le plus certain de la foi.

DUO.

Tu ſçais, que dans ce bocage,
Où nous allions tous les jours,
Nous n'avions d'autre langage,
Que celui de nos amours.

THEMIRE.

AIR. *N'oubliez pas votre Houlette, &c.*

Seule toujours
Dans cet azile
Tranquile
Je paſſois chaque jour.

DAPHNIS.

Quel qu'amant.....

THÉMIRE.

J'en fuis les diſcours.

DAPHNIS.

Sans aimer, il eſt difficile :

THÉMIRE.

Sans aimer... ah ! dans cet azile
Tranquile
On craint peu les amours.

DAPHNIS.

AIR. *Je ne veux d'autre bien, &c.*

Pourquoi toujours fuir les Amants,

THÉMIRE.

Juſtine, j'en crains le langage,
On dit, qu'ils ſont tous inconſtans,
En s'y fiant, on n'eſt pas ſage.

DAPHNIS.

Il en eſt de conſtans,
Chere Thémire,
Qui n'oſent dire,
L'excès de leurs tourments.

THÉMIRE.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

De ces agréables retraites,
Je fais mes plaiſirs les plus doux,

Je goûte ici loin des jaloux
Mille douceurs ſecrettes.

DAPHNIS.

AIR. *De la Barone, &c.*

La ſolitude,
N'eſt douce, qu'avec un Amant,
Qui de plaire fait ſon étude,
On ne choiſit guére autrement
La ſolitude.

DAPHNIS.

AIR. *Chacun a ſon tour, &c.*

De toi l'on ſe plaint au Village,
Chacun parle de ta rigueur ;
Pourras-tu ſans ceſſe à ton âge,
A l'amour refuſer ton cœur.
Le tems vient qu'il faut qu'on s'y ſoumette ;

THÉMIRE.

Peut-être ſera-ce en ce jour,
Chacun a ſon tour,
Liron, lirete,
Chacun a ſon tour.

DAPHNIS.

AIR. *Noté* N°. 1.

Hélas ! un autre plus heureux,
à part.
Malgré mes feux ;
Sçait donc engager cette belle.

On entend un bruit de Chaſſe.

THÉMIRE.

Qu'entends-je, oh ciel ! quel bruit affreux !
Perce ces lieux,
Et me cauſe une peur mortelle.
Fuyons, fuyons....

SCENE III.

DAPHNIS, THEMIRE, SCHNAPAN.

SCHNAPAN.

POINT de frayeur.

THÉMIRE.

C'eſt vous juſtement, Schnapan, dont j'ai peur.

SCHNAPAN.

AIR. *De la Royale, &c.*

D'où naiſſent ces allarmes,
Dis-moi, mon tendron,
Qu'apréhendes-tu donc ?
Quand on a tant de charmes,
Doit-on fuir toujours un garçon ?
Pour toi l'amour me bleſſe,
Faut-il, que tes yeux,
Allument tant de feux,

J' te choiſis pour maîtreſſe,
Comble les vœux,
De mon cœur amoureux.

THÉMIRE.

AIR. *Bon, bon, ce n'eſt qu'une fable, &c.*

D'une flamme ſi ſubite,
Je crois, que l'on peut douter.

SCHNAPAN.

D'un rien mon ardeur s'irrite,
J' n'aim' pas à m' voir rebuter.
Quand nous aimons, dam' nous autres,
C'eſt q' c'eſt bon jeu, bon argent,
Et j'envoyerions aux Piautres,
Ceux qui en doutroient un moment.

AIR. *Ton humeur eſt Cathérine, &c.*

Lorſque la chaſſe s'apréte,
Je n'ai, que toi pour objet,
Et quand je ſonne la quête,
Mon cœur gémit en ſecret:
Devant moi s'il part un' bête,
Je vous la rate tout net,
C'eſt q' j' t'ai toujours dans la tête,
Et q' tout ça me rend diſtrait.

AIR. *Tes beaux yeux ma Nicole, &c.*

Jamais de Fanchonete,
Je n'eus le cœur épris:
Pour la jeune Liſete,
Je n'eus que du mépris;

Du Dieu du tendre empire,
Je bravois le pouvoir ;
Mais pour aimer, Thémire,
Il ne faut, que te voir.

THÉMIRE.

AIR. *De Joconde, &c.*

Je connois trop [illegible] le danger,
Que court une âme tendre,
Je ne veux jamais m'engager...

SCHNAPAN.

Il faudra bien te rendre :
Mais je ne veux pas te heurter,
La réflexion faite,
Tu viendras bientôt m'accepter,
Pour mari, ma Poulette.

Divertissement de Chasseurs.

SCHNAPAN.

AIR. *Noté* N°. 2.

Chantons,
Amis, sonnons,
L'amour,
En ce jour,
Va guider tous nos sons ;
Il comble mes desirs,
Chantons aujourd'hui ses plaisirs :
Suivons tous sa voix,
Vivons sous ses loix,
De l'ennui, jamais,
Nous ne craindrons les traits.
Chantons, &c.

RONDE.

AIR. *Noté* N°. 3.

Quand au bois vous allez filleres,
Songez à vous garer des loups ;
Ne venez point ici ſeulettes,
Prenez un chaſſeur avec vous :
Un Amant ſouvent d'un air tendre,
Vous joint, & vous ne fuyez pas ;
Du gaillard, qui veut vous ſurprendre,
Vous tombez bientôt dans les lacs.

Quand au bois, &c.

L'autre jour la jeune Colette,
En gardant ici ſon Troupeau,
S'endormit ſeule ſur l'herbette,
Le loup vint, lui prit un agneau.

Quand au bois, &c.

Une Gueſpe paſſant près d'elle,
Vole en formant un tourbillon,
Tout à coup fondant ſur la belle,
La pique de ſon aiguillon.

Quand au bois, &c.

La pauvre Bergere allarmée,
De ſes cris remplit tout le bois ;
J'accours, je la trouve pâmée,
Du reméde, l'amour fit choix.

Quand au bois, &c.

THÉMIRE.

AIR. *Au bout du monde, &c.*

Je reçois de vos feux l'homage,
Mais laiſſez-moi, c'eſt le ſeul gage,
Que j'exige de votre foi.
Faites votre ronde.

SCHNAPAN.

Ah! j'irois pour toi,
Au bout, au bout, au bout du monde.

Il ſort & ſa ſuite.

SCENE IV.

DAPHNIS, THEMIRE.

THÉMIRE.

AIR. *Contre un engagement, &c.*

VIENS vîte, ſuis mes pas,
Ne laiſſe point Thémire...

DAPHNIS.

Je ne te quitte pas,
Près de toi tout m'attire.

THÉMIRE.

Partons....

DAPHNIS.

Pour quel azile...

THÉMIRE.

Reſtons... Non, non, viens-t'en...

DAPHNIS *à part.*

Ah ! qu'il eſt difficile,
De cacher ſon tourment.

THÉMIRE.

AIR. *L'autre jour d'un air enfantin, &c.*

Juſtine, n'apréhende pas,
Que pour toi, mon amitié ceſſe.

DAPHNIS.

Plus que l'amitié ſur mes pas,
Thémire me conduit ſans ceſſe.
Si tu ſçavois, ...

THÉMIRE.

Vas ! Je connois,
Pour moi ton zéle extrême ;
Je ſçais...

DAPHNIS.

Non, non, tu ne ſçaurois,
Sçavoir, combien je t'aime.

THÉMIRE.

AIR. *J'ai vû la roſe, &c.*

Crois-tu Juſtine,
Qu'aux Amants les plaiſirs,
Qu'Amour deſtine,
Rempliſſent leurs deſirs.

DAPHNIS.

Quand au gré de ſes vœux,
On jouit de ſes feux,
Il n'eſt plus de martire,
Ce bonheur ſe ſent mieux,
Qu'on ne peut dire.

AIR. *De s'engager, &c.*

Mais ce Chaſſeur te touchera peut-être;
Eſt-on cruelle avec autant d'attraits.

THÉMIRE.

Moi, j'aimerois; non, mon cœur eſt ſon maître.

DAPHNIS.

Qui de l'amour peut éviter les traits?

AIR. *Noté* N°. 4.

Dans ces vergers,
Les Zéphirs légers,
Toujours careſſent la fleur nouvelle.
Le Roſſignol
Jamais dans ſon vol
Ne ſuit, que ſa femelle.

Vois

Vois ce palmier,
Vois-le ſe plier,
A l'autre il s'unit, pour former un berceau.
Vois-tu ce lierre,
Comme il ſe ſerre,
Sur ce jeune ormeau.
Les bois, les eaux,
Les fruits, les oiſeaux,
Ne te préſentent rien, qui n'enchante.
Dans ce ſéjour
Tout eſt de l'amour,
Une image vivante.

AIR. *Dieu des âmes, &c. Noté* N°. 5.

Quoi Thémire,
Soupire!

THÉMIRE.

Laiſſe-moi....

DAPHNIS.

Moi, te laiſſer!
De ton âme,
La flamme,
Ne ſçauroit plus ſe cacher.

THÉMIRE.

Sur ma peine
Trop certaine,
Je voudrois te conſulter:
Cour, regarde,
Prends bien garde,
Que l'on ne puiſſe écouter.

DAPHNIS.

AIR. *Un mouvement de curiosité, &c.*

Tu peux parler....

THEMIRE.

Ne peut-on nous entendre ?

DAPHNIS.

Dans vos vergers tout respire la paix.
à part. { Je tremble, oh ciel ! que va-t'elle m'aprendre !
J'ai trop sçu lire dans ses yeux distraits.

THEMIRE.

J'aime... Jamais, je n'ai pû m'en défendre.

DAPHNIS.

En qui tes yeux trouvent-ils des attraits?

THEMIRE.

AIR. *Noté* N°. 6.

Si de mon vainqueur,
Je te disois le nom ?

DAPHNIS.

Sçait-il son bonheur ?

THEMIRE.

Hélas ! je crois, que non.
S'il sçavoit encore,

Tout, ce que je ſens ;
Mais ſon cœur ignore,
D'amour les tourments.
Cher vainqueur,
De mon cœur,
Le bonheur,
Dépend ſeul de ta flamme.
Comme moi
Suis la loi,
De l'amour
Qu'il te guide toujours.
Verger charmant,
Sans mon amant,
Tu redoubles mon tourment.
Ah ! ſans lui, quel triſte ennui,
Mon âme,
Ne vit, que pour lui.

DAPHNIS.

AIR. *Noté* N°. 7.

Quand on voit tes attraits,
On ſoupire ;
L'amour de toi prend ſes traits ;
Tu fais croître ſon Empire :
Ce Dieu plus d'une fois,
Te déſire.
Son carquois
N'a de droits,
Que par toi.
Tout ne reſpire,
Que pour ta loi ;

AIR. *Noté* N°. 8.

Dis-moi, de bonne foi,
De qui ton cœur fait choix....

THEMIRE.

Je n'oſe te le dire...

DAPHNIS.

Que crains, Thémire !
De moi,
Que crains Thémire !

THEMIRE.

C'eſt Daphnis, que j'adore ;
Au feu qui me dévore,
Je n'ai pû réſiſter,
Il ſçait trop me flatter.

DAPHNIS.

Juſtine ôte ſon maſque & fait voir que c'eſt Daphnis.

De Daphnis reçois l'homage,
Fais ſon bonheur
Par ton ardeur.
Que tes déſirs,
Reglent mes plaiſirs ;
Que l'amour,
Toujours,
Nous engage.

THEMIRE.

AIR, *Il n'eſt point de Fleurettes, &c.*

Daphnis de quelle ruſe,
Vous ſervez-vous ?

DAPHNIS.

En amour, on en uſe,
Rien n'eſt ſi doux.

THEMIRE.

D'une pareille offence
Je devrois vous punir.

DAPHNIS.

Hélas ! votre ſilence,
M'a fait aſſez ſouffrir.

THEMIRE.

Daphnis, de quelle ruſe,
Vous ſervez-vous ?

DAPHNIS.

En amour, on en uſe,
Rien n'eſt ſi doux.

SCENE V.

DAPHNIS, THEMIRE, SCHNAPAN.

SCHNAPAN.

AIR. *Ça n' vous va brin, &c.*

SARPEGUEN' Mademoiſel' Thémire,
De vos refus,
J' n' m'éton' plus ;
C'eſt Daphnis, qui ſçait vous ſéduire ;
Tacher d' vous plair', ſeroient ſoins perdus ;
Au beau Berger, qui vous engage,
Je n' viens pas pour porter ombrage.
Oh ! j'ai pris mon parti là-d'ſus ;
Ce s'roit un abus,
Q' d'en être confus.

THÉMIRE ET DAPHNIS.

AIR. *Noté* N°. 9.

Vole amour,
Vole dans ce ſejour ;
Que tes traits
Pour jamais,
De nos cœurs
Reglent les ardeurs.
Sur nos vœux,
Forme tes jeux ;

De nos feux,
Serre les nœuds :
Amour,
Pour toujours,
Sans retour,
Mon choix,
De ta voix,
Tient ſes loix ;
Nos jours,
Tour à tour ;
Dans leurs cours,
Pour
Tes plaiſirs ſeront trop courts.

Divertiſſement de Bergers & de Chaſſeurs.

UN BERGER.

La paix & l'innocence,
Reglent tous nos plaiſirs,
C'eſt dans notre ſilence,
Qu'Amour lit nos deſirs :
Un Berger plein de flamme,
N'oſe expliquer ſes vœux ;
Mais le Dieu qui l'enflamme,
Sçait couronner ſes feux.

UN CHASSEUR.

Dans nos deſirs,
Dans nos plaiſirs,
Loin qu'un' Maîtreſſe,
D' ſes attraits nous bleſſe.
Dans nos deſirs,
Dans nos plaiſirs,
Du vrai bonheur,
Nous goutons la douceur.

D'aimer un jour, ſi j'avions la foibleſſe,
Sans barguigner
La choſe, il faut bruſquer;
Et ſi la Belle veut faire la tigreſſe,
C'eſt dans l'ſeul vin
Qu'il faut noyer l' chagrin.
Dans nos, &c.

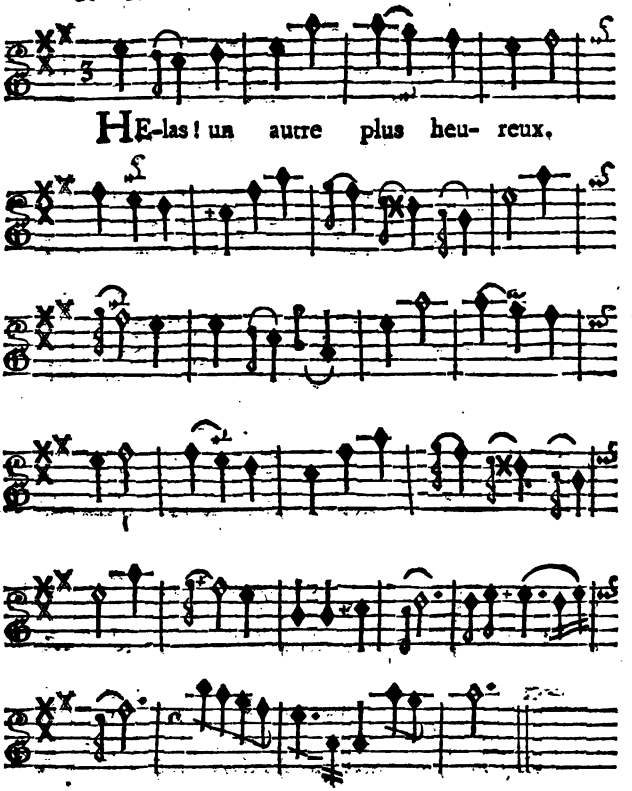
SCHNAPAN.

AIR. *La Gentille.*

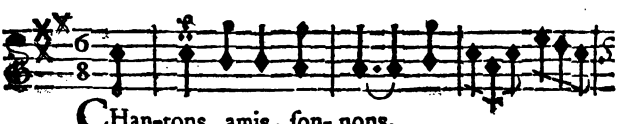
Compagnons, que l' plaiſir ici raſſemble,
Dans nos jeux
Célébrons leurs feux.
Uniſſons Bacchus, & l'Amour enſemble,
Sans ces Dieux,
Peut-on être heureux?
Banniſſons loin de nous l'auſtere ſageſſe,
N' ſouffrons point de triſteſſe;
Dans les plaiſirs paſſons nos jours,
Qu'une tendre yvreſſe,
Par ſes doux attraits nous bleſſe;
Dans les plaiſirs paſſons nos jours:
Que les ris, les jeux en partagent le cours.

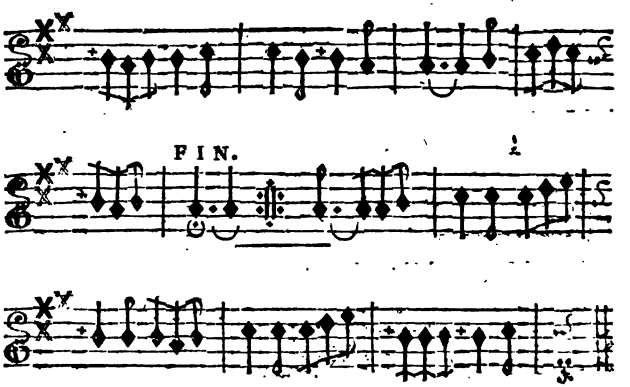
FIN.

N° 1.

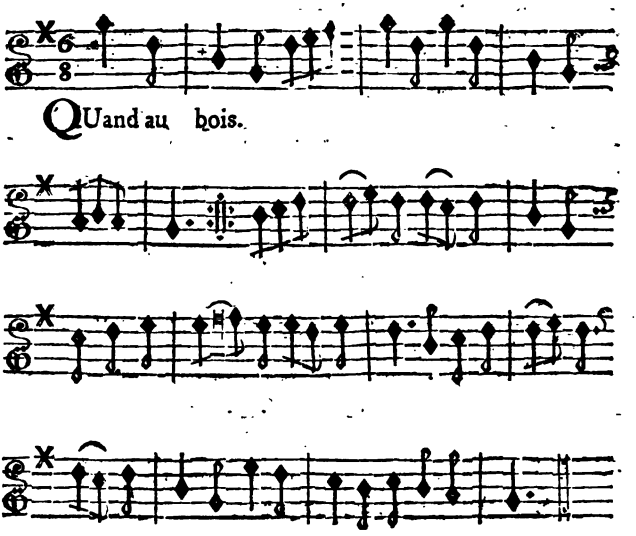


N° 2.



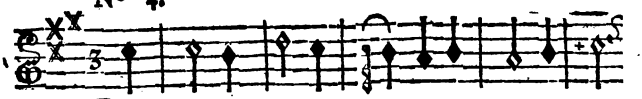


N° 3. RONDE.

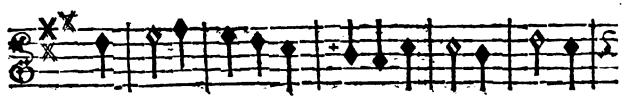


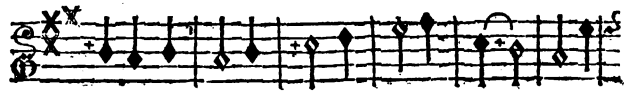
QUand au bois.

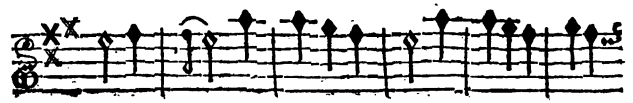
N° 4.

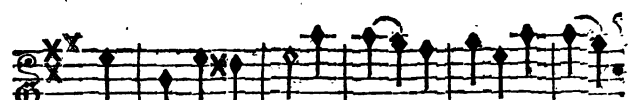


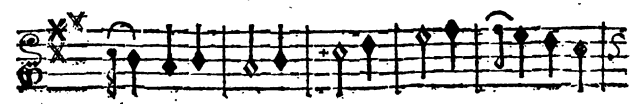
DAns ces ver- gers,

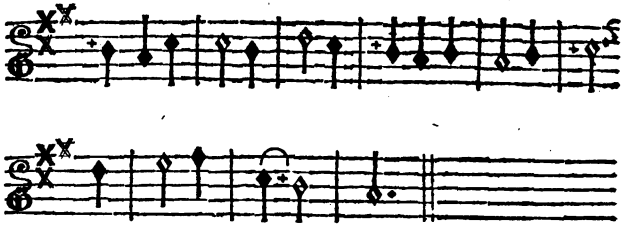






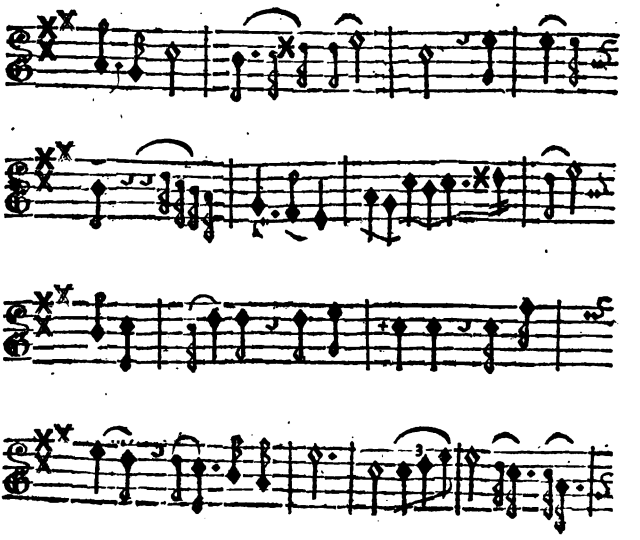


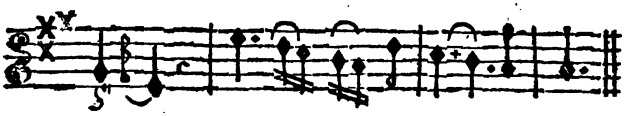




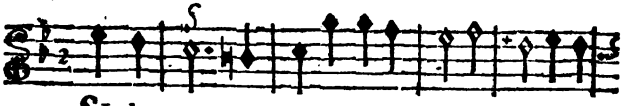
N° 5.

QUoy Themire.

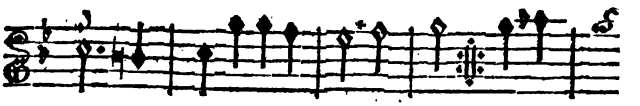


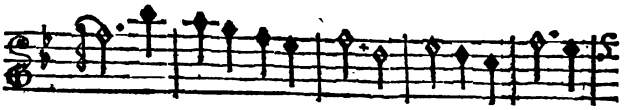


N° 6.

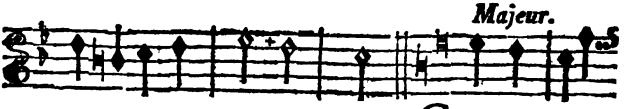


SI de mon vainqueur.

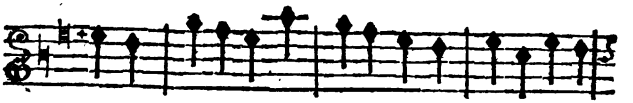


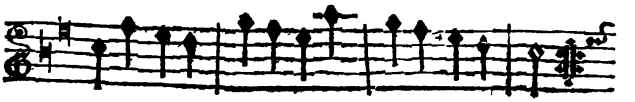


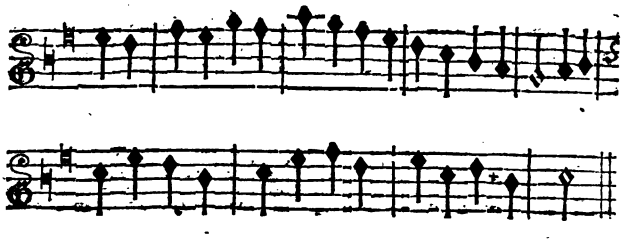
Majeur.



CHer vainqueur.

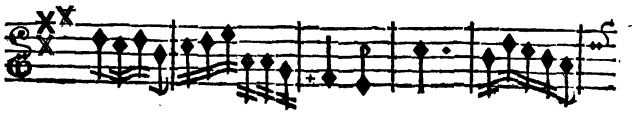


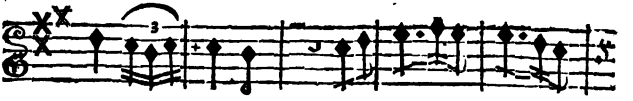


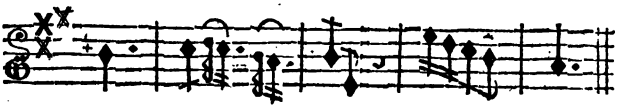


N° 7.

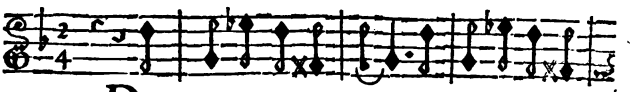
QUand on voit tes attraits.



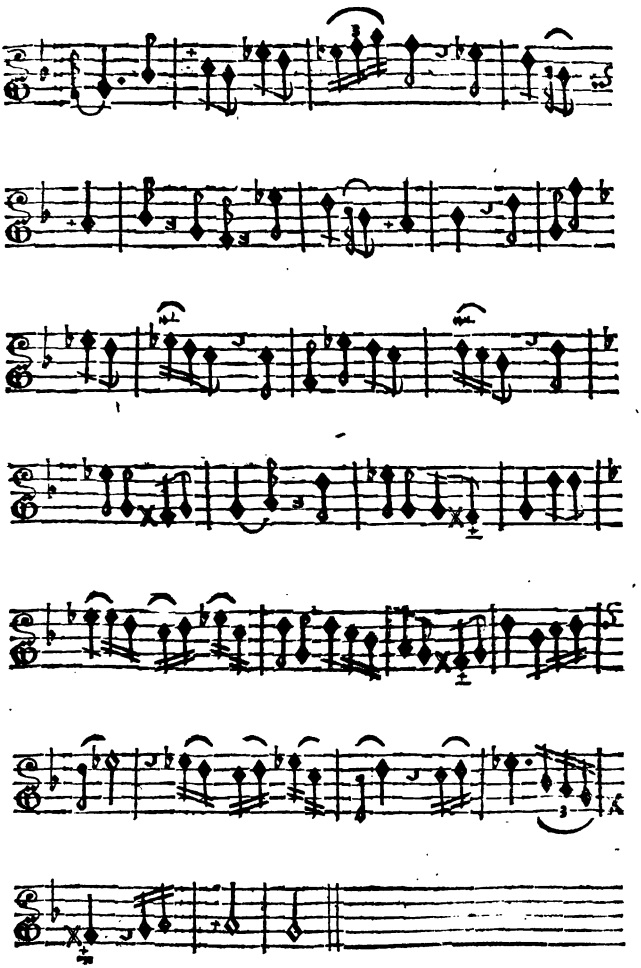




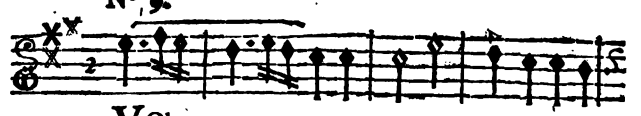
N° 8.



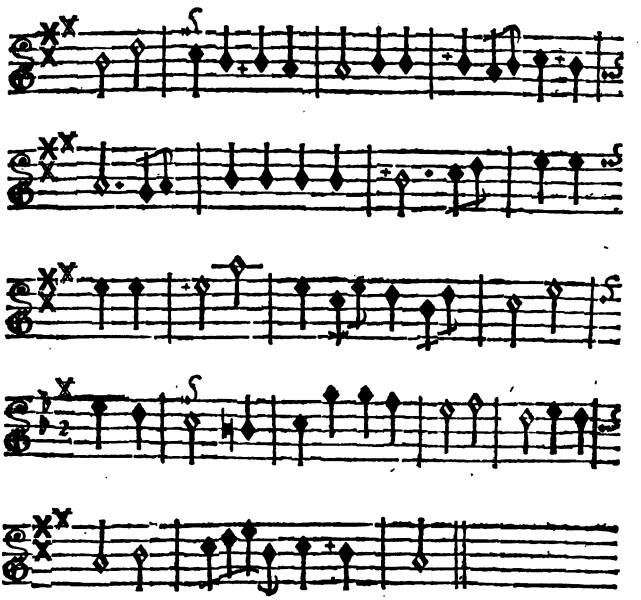
DIs moi de bonne foy.



N°. 9.



VOle amour.



J'ai lû par Ordre de Monſeigneur Le Chancelier, *l'Amant deguiſé*, *Parodie* : faiſant partie du nouveau Recueil de Piéces de Théâtre, & je crois que l'on en peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 17 Juin 1754.

CRE'BILLON.

Favart, Charles Simon

LES AMANTS INQUIETS,

PARODIE

DE THÉTIS ET PELÉE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mardi 9 Mars 1751.

TROISIÉME ÉDITION.

Le prix eſt de 30 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

TONTON, *Bateliere*, Me. Deheſſe.

COLIN, *Berger*, Mlle. Aſtraudi.

LA DUNE, *Entrepreneur des Coches d'Eau*, M. Chanville.

BRETTIFER, *Seigneur de Village*, M. Rochard.

MARINE, NANETTE, *Batelieres*, Mlle. Coraline. Mlle. Catinon.

LA COUTURE, *Valet de Chambre de Brettifer*, M. Thomaſſin.

UNE BOHEMIENNE, Arlequin.

UN VALET DE LA DUNE.

UN GARDE-CHASSE.

UN TAMBOUR.

ACTRICES *d'Opéra de Province, chantantes & danſantes.*

BATELIERS & BATELIERES.

MEUNIERS & MEUNIERES.

GARDES-CHASSE.

BERGERS & BERGERES.

BUCHERONS & BUCHERONNES.

GENS DE LA NÔCE.

AVEUGLES.

LES AMANTS INQUIETS,

PARODIE

DE THÉTIS ET PELÉE.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de la Maiſon de TONTON.

SCENE PREMIERE.

COLIN, *ſeul.*

Air : *Vous brillez ſeule en ces Retraites.*

QUE mon deſtin eſt déplorable !
J'aime Tonton, & j'en ſuis bien traité.
Hélas ! mais elle eſt trop aimable,
Et mon cœur, & mon cœur en eſt agité.

Air : *Là-haut ſur ces Montagnes.*

Déjà Monſieur La Dune
Rival trop dangereux,
Soupire pour ma Brune :
Il faut cacher nos feux.
Tonton, Fille diſcrette,
Dans notre ardeur ſecrette,
En vain comble mes vœux ;
Je forme encor des plaintes.
Il eſt toujours des craintes
Pour les Amants heureux.

SCENE II.

COLIN, MARINE.

MARINE.

Air : *Préparons-nous pour la Fête nouvelle.*

COLIN, Colin, quel ſouci vous arrête ?
La Dune prépare une Fête.
Ce riche Entrepreneur de tous les Coches d'Eau
A ſa chere Tonton va donner un Cadeau.

Air : *A quoi s'occupe Magdelon.*

Quand tout ſe trémouſſe aujourd'hui
Et prend un air de conquête,
Quand tout ſe trémouſſe aujourd'hui,
D'où vous vient ce ſombre ennui ?

MINEUR. *Je ne penſe qu'à mon Troupeau.*

Ah ! Colin depuis quelques jours
Vous avez l'amour en tête.
Cher Colin, parlez ſans détours,
Vous rêvez à vos amours.

COLIN.

Air : *Petite la Valiere.*

Par le ſeul mot d'amour je me ſens allarmé.

MARINE.

Ah ! le pauvre garçon !

COLIN.

Je n'ai jamais aimé.
Vous me faites rougir....

MARINE, *l'interrompant.*

Air : *Que j'aime mon cher Arlequin !*

Croit-il m'en donner à garder ?
Ah ! qu'il eſt drôle !
Mon ami, pour te décider ;
Tiens, je n'ai qu'à te regarder ;
J'en jure ma parole.

COLIN.

Ah ! que vous êtes folle !

MARINE.

Crois-tu m'en donner à garder ?
Eſt-ce ainſi qu'on m'enjole ?

Air : *Du Cap de bonne Eſpérance.*

Colin, que ce jeu finiſſe,
C'eſt aſſez diſſimuler ;
Aux yeux de la plus novice,
L'Amour ne peut ſe voiler ;

SCENE IV.

COLIN, TONTON, MARINE, ACTRICES D'OPERA, *chantantes & danſantes.*

CHŒUR DES ACTRICES.

Air : *Aimons, aimons-nous.*

AIMEZ, rendez-vous :
Il n'eſt point de ſort plus doux.

UNE ACTRICE.

Par nos pas & par nos voix
Nous ſavons diſpoſer des ames :
Robins, Financiers, Bourgeois,
Et Grands Seigneurs, tout ſent nos flâmes.
Nous allons, par notre Art vainqueur,
Attendrir auſſi votre cœur.

CHŒUR DES ACTRICES.

Aimez, rendez-vous :
Pourquoi faire
La ſévere.
Aimez, rendez-vous :
Eprouvez un bien ſi doux.

DANSE DES ACTRICES.

SCÉNE V.

TONTON, COLIN, MARINE, LA DUNE, BATELIERS.

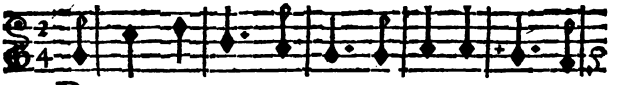
CHŒUR DES BATELIERS.

Air : *En miſtico, en dardillon.*

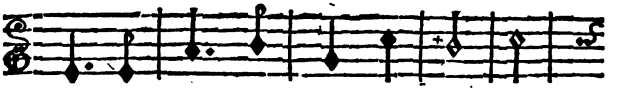
A Not' Bourgeois, prouvons not' zèle ;
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar, dar ;
N'oublions pas Tonton, la Belle ;
Que ç't'Objet ſi vanté
Soit miſtificoté, chanté.

(*On danſe.*)

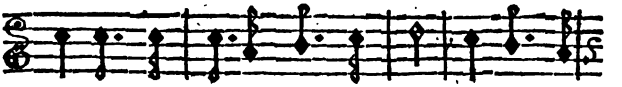
LA DUNE.



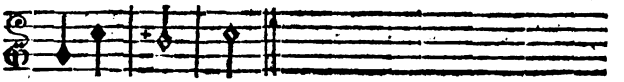
BEl-le Ton-ton, bon jour ; Voyez tout- te ma



Cour, Qui vient vous rendre homma- ge.



Ces beaux Ba- teliers ſi bien mis. A tous vos



Même Air.

Mon Frere Brettifer,
Gentillâtre ſi fier,
Eſt Seigneur du Village;
Moi, je n'ai que les Coches d'Eau,
Et ſi mon ſort n'eſt pas ſi beau,
Tonton m'en dédommage.

Air : *Tout du long de la riviere, ah ! qu'il fait bon là.*

Belle Batelière,
Recevez ma foi;
De la Terre entiere
Je me croirai Roi.
Tout le long de la Riviere,
Je donne la loi;
Tout le long de la Riviere,
Regnez avec moi.

TONTON.

Air : *Monſieur, en vérité.*

Je mérite peu cet honneur :
Vos ſoins ſavent me plaire;

Si vous me demandez mon cœur,
Oh ! c'eſt une autre affaire.
Tous ces apprêts vous ont coûté ;
Et j'en ſuis bien reconnoiſſante ;
Votre ſervante ;
Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LA DUNE.

Air : *Je ne veux qu'amour pour amour.*

Des ſoins que j'ai pris en ce jour
J'attends une autre récompenſe
Que ta reconnoiſſance ;
Il me faut amour, il me faut amour pour amour.

CHŒUR D'ACTRICES.

Il lui faut amour, il lui faut amour pour amour.

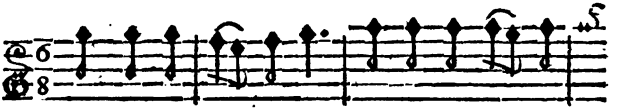
LA DUNE.

Air : *Il faut tous entrer en danſe.*

Je vais me mettre à la tête
De mes gentils Bateliers.
Mes Belles, dans cette Fête,
Ils ſeront vos Chevaliers.
Allons, Gilles, allons Pierre,
Frappons du pied contre terre,
Que chacun prenne un tendron ;
Les Garçons de la Riviere
Ne valent pas une pierre,
S'ils ne danſent le Cotillon.

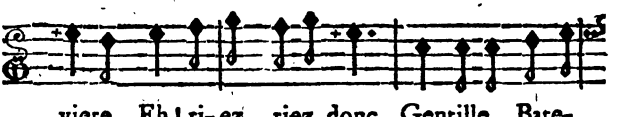
(On danſe.)

LA DUNE, *chante la Ronde ſuivante.*

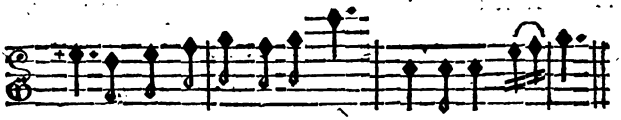


DAns la bel-le ſaiſon, Mieux que ſur la fou-

gére, Se plaît l'Amour fripon Le long de la Ri-



viere. Eh! ri-ez, riez donc, Gentille Bate-



liere. Eh! ri-ez, riez donc, Gentille Tonton.

La Mere à Cupidon
Naquit dans l'onde claire;
C'eſt pour ça qu'il fait bon
Le long de la Riviere.
Eh! riez, riez donc,
Gentille Bateliere;
Eh! riez, riez donc,
Gentille Tonton.

Un beau Robin mignon
A flotante criniere ;
Rencontrit ſon Trognon
Le long de la Riviere ;
Eh ! riez, &c.

Entrons, dit-il, entrons
Dans ce Bateau, ma Chere :
Je nous promenerons
Le long de la Riviere ;
Eh ! riez, &c.

Il ramoit de façon
Qu'il ne put prendre terre :
Tout doux ils dévalion
Le long de la Riviere ;
Eh ! riez, &c.

Il rompit l'Aviron ;
Et ſans devant derriere ;
Zeſte, il fit le plongeon
Le long de la Riviere ;
Eh ! riez, &c.

Faut avoir le bras bon ;
Et ſavoir la magniere,
Pour mener un Tendron
Le long de la Riviere ;
Eh ! riez, riez donc,
Gentille Bateliere ;
Eh ! riez, riez donc,
Gentille Tonton.

(*On danſe l'Air ci-deſſus.*)

LA DUNE.

Air : *Vantez-vous-en.*

(*A ſa Suite.*)

Il eſt tems que la Fête ceſſe ;

(*A Tonton.*)

Je vous ferai vivre en Princeſſe,
Si vous me donnez votre cœur :
Songez, ſongez à cet honneur.
Songez encor plus, Belle Enfant,
A la vive ardeur qui me preſſe ;
Car vous aurez un bon Vivant,
Vantez-vous-en.

(*A Tonton.*)

Air : *Adieu, Tonton, ma Brune.*

Je ſors avec ma Suite.
Adieu, petit Bijou.

TONTON.

Où court-il donc ſi vîte ?
Il s'en va comme un fou.
Quel embarras
Sa retraite m'évite !
Ah ! je ne croyois pas,
En être ſi-tôt quitte.

SCENE VI.

TONTON, COLIN.

TONTON.

Air : *Un Abbé dans un coin.*

VENEZ, il eſt parti,
Mon ami;
Nous ſommes ſeuls ici.

COLIN.

Ils m'ont rompu la tête,
Quels funeſtes concerts!
Pendant toute la Fête,
Quels tourmens j'ai ſoufferts!

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Payez-moi de mon martyre;
Si mon feu peut vous flatter,
L'ardeur que je vous inſpire,
A préſent doit éclater:
Parlez... ou ſans me rien dire,
Pouſſez un tendre ſoupir;
Dans vos yeux laiſſez-moi lire,
Que Colin vous fait plaiſir.

TONTON.

Air : *Je n'entends plus deſſous l'Ormeau.*

Vous regarder... & ſoupirer,
Que vous faut-il encore.

COLIN.

Vous ne pouvez trop raſſurer
Un cœur qui vous adore.

TONTON.

Quand je réponds à votre eſpoir ;
Faut-il avoir
Des allarmes ?

COLIN.

Je crains vos charmes ;
Ils ont trop de pouvoir.

TONTON.

Air : *Il eſt gen , gen , gen , il eſt ti , ti , ti.*

Si La Dune vous fait peur ,
Voici bien autre choſe ;
Apprenez qu'un beau Monſieur
Pour moi ſe propoſe ;
C'eſt le Seigneur d'un Hameau ,
Il me promet un Château.
Il eſt gen , gen , gen , il eſt ti , ti , ti , il eſt gen , il eſt ti ; il eſt Gentilhomme.

COLIN.

Ah ! ce coup m'aſſomme.

Air : *Et tant , tant , tant.*

C'eſt Brettifer.

TONTON.

Oui , c'eſt lui-même.

COLIN.

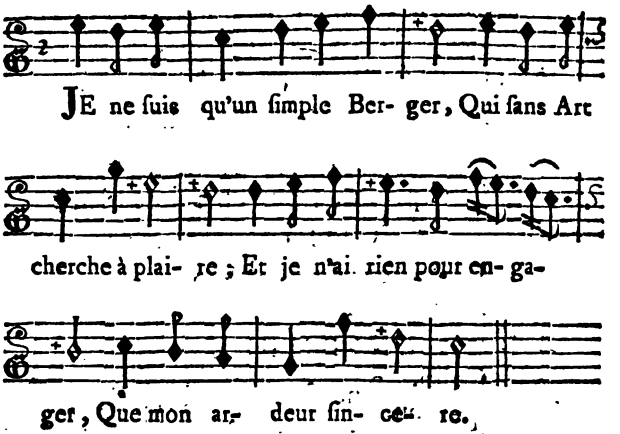
COLIN.

Rien n'eſt égal à mon dépit.
Hè bien ! Voyez, chacun vous aime ;
Ne vous l'avois-je pas bien dit ?
V'là ç'que c'eſt d'être ſi jolie !
Aux Galants vous faites envie !
Il en vient tant & tant, tant, tant.

TONTON.

Ah ! plus tu m'en vois ſuivie,
Plus ton Triomphe eſt éclatant.

COLIN.



TONTON.

Même air.

Le cœur ne doit prendre pour loi
Qu'une tendreſſe extrême ;

Et le Berger devient un Roi,
Dès qu'il plaît & qu'il aime.

COLIN.

Même air.

Mon tréſor le plus précieux,
C'eſt cette vive flamme,
C'eſt cette yvreſſe que tes yeux
Font paſſer dans mon ame.

TONTON.

Même air.

Eh! quel tréſor a plus d'attraits!
Colin n'a rien.... il aime.
Sans ſon amour j'ignorerois
Qu'il fût un bien ſuprême.

Air : *Quel plaiſir, quand on s'aime bien?*

Mon cœur eſt à toi, j'ai le tien.

ENSEMBLE.

Quel plaiſir, quand on s'aime bien?

COLIN.

La douceur de notre lien
Aux Dieux feroit envie.

ENSEMBLE.

Colin. } ne ſongeons plus à rien,
Tonton. }
Qu'au bonheur de la vie.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente un Payſage. La riviere baigne une Colline, ſur laquelle eſt un vieux Château flanqué de Tourelles.

MARINE, NANETTE.

NANETTE.

Air : *Ces Filles ſont ſi ſottes.*

NON, non, Marine, je le voi,
Colin n'a point d'amour pour toi.

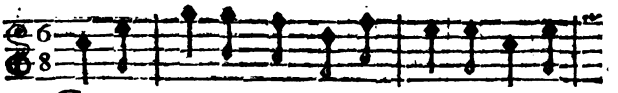
MARINE.

Il n'oſe encor s'ouvrir à moi.

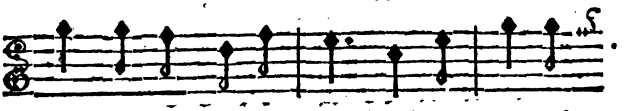
NANETTE.

Un vain eſpoir t'occupe :
Colin n'a point d'amour pour toi ;
Et ton cœur eſt bien dupe,
Ma foi,
Et ton cœur eſt bien dupe.

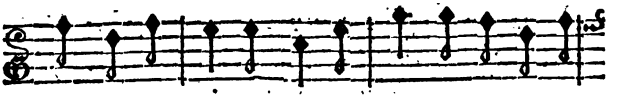
MARINE.



Co-lin m'aime ; tout me le prouve. S'il me

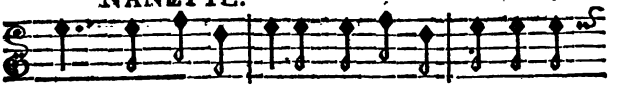


voit, d'abord il s'en- fuit. Seul a- vec moi

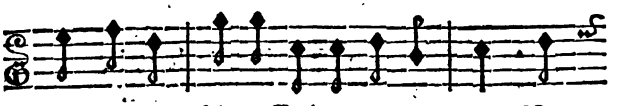


quand il ſe trouve, Il ſe taît, il eſt inter-

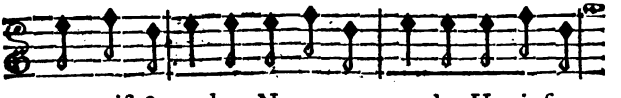
NANETTE.



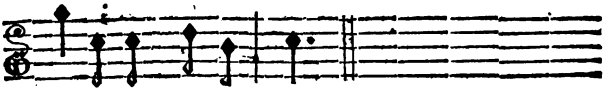
dit. Ah! ma Couſine, Je ſuis peu fi- ne; Mais



quand j'aurai l'âge D'aimer à mon tour; Mon

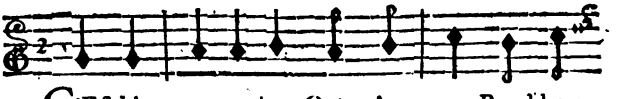


cœur vif & tendre, Ne pourra prendre, Un air ſau-



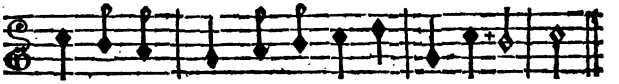
vage Pour de l'a- mour.

Air : *Ronde de Platée.*



C'Eſt bien autrement Qu'un A- mant Rend hom-

mage à ſa Maîtreſſe ; On aime peu, Quand on



cache ſon feu A l'objet de ſa tendreſſe.

MARINE.

Air : *Qu'on eſt à plaindre quand on n'a pas.*

Ah ! Colin m'aime,
J'en crois mon cœur.

NANETTE.

Ton cœur lui-même
Eſt un menteur.

Air : *L'autre jour d'un air enfantin.*

Colin & Tonton l'autre jour
Étoient dans un lieu ſolitaire ;
Je crois qu'ils ſe parloient d'amour ;
Ils avoient un air de myſtere.
Ils ſoûpiroient,
Se regardoient
Tous les deux, d'un air tendre.

MARINE.

Nanette, qu'eſt-ce qu'ils diſoient.

NANETTE.

Je n'ai pû rien entendre.

MARINE.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Cette nouvelle me désole.

NANETTE.

Me voilà quitte de mon rôle ;
Car, on n'a plus besoin de moi.
Adieu. (*Elle sort.*)

MARINE.

Tonton ici s'avance.
Prenons un air de bonne foi,
Pour mieux gagner sa confiance.

SCENE VIII.

MARINE, TONTON.

MARINE.

Air : *Ma tourlourette, en amourette.*

VENEZ-vous rêver en ces lieux,
Aux conquêtes que font vos yeux ?
Que votre sort est glorieux,
Ma Tontonette,
En amourette !
On m'a dit qu'un riche Seigneur
Vous offre encor son cœur.

TONTON.

Air ; *Toujours va qui danſe.*

J'aime mieux l'amour ingénu ;
Qui dans nos boſquets habite :
A la Cour il n'eſt pas connu.

MARINE.

C'eſt bien dit, ma petite ;
Et parmi nous, cet amour-là
Fait toujours réſidence.
Ta, la, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danſe.

Air : *Un Berger qui pour moi ſoupire.*

Un Berger qui cherche à me plaire,
Me rend ſenſible à ſes maux ;
Aux plus illuſtres rivaux,
Il eſt digne qu'on le préfere.
Ah ! qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant !

TONTON.

Comment nomme-t-on cet Amant ?

Air : *Pourvu que Colin me, voyez-vous !*

A m'informer d'un nœud ſi doux,
Notre amitié t'invite.

MARINE.

Je n'oſerois.

TONTON.

C'eſt entre nous.

MARINE.

Colin a pris des ſoins ... voyez-vous !

TONTON, *émue.*

Colin, Colin !

MARINE.

Quoi ! qui vous agite ?
Vous êtes interdite.

Air : *Mais mon Berger eſt ſi diſcret.*

(*A part.*)
Son air m'en fait aſſez connoître.
(*A Tonton.*)
Vous approuvez un ſi beau choix.

TONTON.

J'ignorois qu'il fût ſous vos loix.
(*A part.*)
Qu'il cache bien ſon jeu, le traître !

MARINE.

Ah ! mon Berger eſt ſi diſcret,
Que je ſuis ſûre du ſecret.

Air : *Va, tu as raiſon, la Tulipe.*

Je vois Monſieur de la Couture,
Le Meſſager de Brettifer :
De la part d'un Seigneur ſi cher...
C'eſt vous qu'il cherche, j'en ſuis ſûre ;
Ceci ne veut pas de témoin.
(*A part, en s'en allant.*)
Tu ne le porteras pas loin.

SCENE IX.

LA COUTURE, TONTON.

LA COUTURE.

Air : *Son joli petit Corbillon.*

JE viens pour vous, gentille Brune,
A voir mon Maître, il faut vous préparer ;
Ne manquez pas votre fortune :
Un Tel Amant va bien vous honorer.

TONTON.

Allez, Monsieur l'Ambassadeur,
Gardez vos avis ;
Je sens tout le prix,
Tout le prix d'un pareil honneur.

SCENE X.

TONTON.

Air : *Les Pelerins.*

TRISTES honneurs, gloire cruelle,
Vous me gênez ;
Mes desirs vers un infidele
Sont entraînés ;

Plus d'une Belle pour punir
Un cœur parjure,
Profiteroit avec plaiſir,
D'une telle aventure.

SCENE XI.

COLIN, TONTON.

COLIN, *gaiment.*

Air: *Viens, ma Bergere, viens ſeulette.*

TONTON, je vous trouve ſeulette;
O lonlanla, landerira;
Que mon ame en eſt ſatisfaite!
O lonlanla....

TONTON, *l'interrompant.*

Air: *Gentille Pelerine.*

Allez chercher Marine. (*bis.*)

COLIN.

Vous me faites la mine!
Eh! pourquoi donc cela!

TONTON.

Marine a ſçû vous plaire;
Je ſçais tout le myſtere.

COLIN.

Que dites-vous, ma chere ?

TONTON.

Oui dà, Monſieur, oui dà,
C'eſt fort bien fait, on vous imitera.
La.

Air : *Je n'en dirai pas le nom.*

Hélas ! que j'étois contente
Quand je faiſois quelque Amant ;
J'aurois voulu bonnement
Qu'il m'en fût venu cinquante ;
Pour le plaiſir ſingulier
De les voir tous dans l'attente,
Pour le plaiſir ſingulier
De te les ſacrifier.

COLIN.

Air : *De Monſieur l'Homme.*

Vos ſoupçons me font outrage ;
Il faut s'éclaircir.

TONTON.

Je n'entends rien davantage,
Je veux te punir ;
Mais on tire, * & l'air réſonne
Du bruit du tambour :
Brettifer vient en perſonne
Me faire la cour.

* On tire du Château, & le tambour bat.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je vais répondre à ſa tendreſſe,
Dépit, intérêt, tout m'en preſſe.
Mon cœur va goûter en ce jour
Les agrémens de l'inconſtance,
La douceur d'un nouvel amour,
Et le plaiſir de la vengeance.

COLIN.

Sur le ton des deux derniers vers précédens.

Et moi, je lui vais ſans détour,
Déclarer notre intelligence.

TONTON.

Air : *Dans un détour.*

Qu'ai-je entendu !
Ah ! téméraire, qu'oſes-tu ?
Tout ſeroit perdu.
Songe à cacher tes tranſports.
Sors.

COLIN.

Dans l'état où je ſuis,
Je n'écoute plus rien.

TONTON.

Je frémis.

COLIN.

Je me livre aux fureurs
D'un rival odieux.

TONTON.

Je me meurs.

(On entend le Tambour.)

COLIN.

Viens Brettifer,
Et dans ce cœur qui lui fut cher,
Viens plonger ton fer.

(Le Tambour bat.)

TONTON.

Le bruit redouble, c'eſt lui.
Fui.

COLIN.

Air : *Ma Fanchon, ne pleurez pas.*

J'obéirai, ſi je voi
Finir ta rigueur extrême.

TONTON.

Hé bien ! mon cher, éloigne-toi.
Je crains ; c'eſt prouver que je t'aime ;
Que cela ſoit dit en deux mots ;
Apprends à ſortir à propos.

(Le Tambour bat.)

SCENE XII.

BRETTIFER, TONTON, *un Tambour.*

BRETTIFER.

Air : *Tambour de l'Amour, &c.*

PARTOUT en ce jour,
Au ſon du Tambour,
Qu'on annonce l'amour
Que Tonton m'inſpire.
(*Le Tambour bat.*)
(*A Tonton.*)
Souffrez qu'en ce jour,
Au ſon du Tambour,
Un Seigneur plein d'amour
Près de vous ſoupire.
Tout, dans nos cantons,
Brûle pour vos traits mignons :
Ah ! combien ces yeux fripons
Font de vacarmes !
Trop d'éclat vous ſuit,
Et l'amour qui me conduit,
Doit, pour répondre à vos charmes,
Faire autant de bruit.
(*Le Tambour bat.*)

TONTON.

Air : *En badinant, en folâtrant.*

Oh ! vos ardeurs ſont trop bruyantes.
(*Brettifer fait retirer le Tambour.*)

BRETTIFER.

C'eſt pour honorer vos appas.
Sous mille formes différentes
Aux Belles j'ai tendu mes lacs :
Ces métamorphoſes galantes
Étoient l'effet
D'un amour ſecret :
En Financier,
En Officier,
En Conſeiller,
En Bourgeois, en Valet,
Ah ! que j'ai fait de conquêtes brillantes,
Et ſurtout en petit Colet.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Aujourd'hui, c'eſt comme Seigneur
Que je déclare mon ardeur.

TONTON.

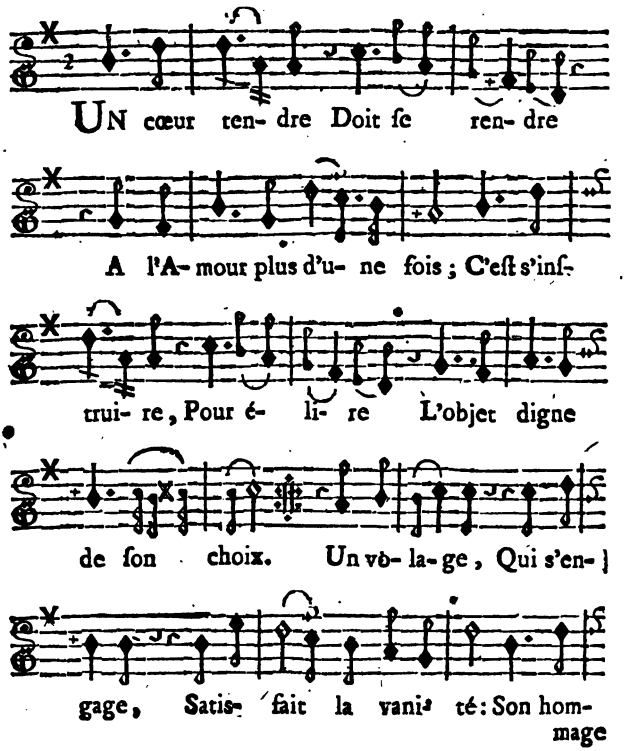
Les Seigneurs n'ont qu'un goût frivole ;
Leur cœur eſt d'abord prévenu ;
Mais leur amour tient-il parole ?
Il s'en va comme il eſt venu.

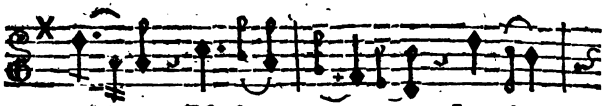
BRETTIFER.

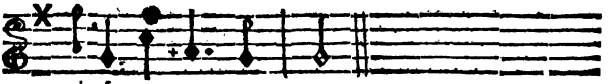
Air : *Il eſt un Sophie.*

Il eſt vrai que mon cœur
Voloit de Belle en Belle.
Je me faiſois honneur
De leur être infidele.

Pour paſſer le tems
J'en avois cinq cens,
Bon ! mille, & plus encore.
Tonton, des plus charmans objets
Vous raſſemblez tous les attraits,
Et ſans partage pour jamais,
Tenez, je vous adore,
Tenez, je vous adore.







TONTON.

Vaudeville de Momus Fabuliſte.

Un Papillon vole de roſe en roſe,
Et rend hommage à toutes à la fois.
De laſſitude, enfin il ſe repoſe
Sur quelque fleur ; eſt-ce là faire un choix ?
Coquets fixés, ma fable eſt-elle obſcure ?
Lure, lure, lure.
Votre cœur vous l'expliquera,
Lera, lera, lera.

BRETTIFER.

Air : *T'a-t-il levé la gorgerette.*

Prenez un peu plus d'aſſurance
Aux diſcours d'un fidele Amant.
Pour vous prouver clairement
Quelle doit être ma conſtance,
Vous allez dans le moment
Avoir un Divertiſſement.

TONTON, *ſur le ton du dernier Vers.*

La belle preuve, aſſurément !

BRETTIFER, *A la Cantonade.*

Air : *Entre l'Amour & la raiſon.*

Raſſemblez-vous tous à ma voix,
Et venez célébrer mon choix.
(*A Tonton*)
Tout le long de ces avenues,
J'ai fait cacher mes gens là-bas.
On ne me reprochera pas
Que ma fête tombe des nues.

SCENE XIII.

BRETTIFER, TONTON, LA COUTURE.

Entrée de { MEUNIERS & MEUNIERES.
GARDES-CHASSE.
BERGERS & BERGERES.
BUCHERONS & BUCHERONNES.

BRETTIFER.

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

DANS vos chants joignez ſans ceſſe
Le nom de Tonton au mien ;
Car ſans cette gentilleſſe
De moi vous n'obtiendrez rien.
Chantez donc.

Qu'il n'eſt point de ſi joli nom,
Que le nom de ma Maitreſſe :
Non, non,
Il n'eſt point de ſi joli nom,
Que le nom de ma Tonton.

(*Le Cor de chaſſe joue le commencement de l'air ſuivant.*)

BRETTIFER.

Air : *Ah ! que la forêt de Cythere.*

Que le Cor au loin dans la plaine
Porte le ſon
D'un ſi beau nom.

Avec le Chœur & le Cor.

Tontaine, Tontaine, Tonton.

Seul.

Chantons, chantons à perdre haleine,
Et Brettifer & ſa Tonton.

Avec le Chœur & le Cor.

Tontaine, Tontaine, Tonton,
Tonton, Tonton, Tontaine, Tonton.

(*On danſe.*)

LA COUTURE, *à Tonton.*

Air : *Achevons notre cruchon.*

Rendez Brettifer content,

Avec le Chœur.

En plein, plan, rantamplan, tirelire, en plan,

Seul.

Ce Seigneur riche & galant,
Pour vos beaux yeux ſoupire.

Avec le Chœur.

Pour vos beaux yeux ſoupire,
Rantamplan, tirelire.

Seul.

De lui, tout ici dépend,

Avec le Chœur.

En plein, plan, rantamplan, tirelire, en plan.

Seul.

De lui tout ici dépend,
Et lui, de votre empire.

Avec le Chœur.

Et lui, de votre empire,
Rantamplan, tirelire.

Seul.

La fortune vous attend,

Avec le Chœur.

En plein, plan, rantamplan, tirelire, en plan.

Seul.

La fortune vous attend,
Laiſſez-vous y conduire.

Avec le Chœur.

Laiſſez-vous y conduire,
Rantamplan, tirelire.

En cet endroit on joue la tempête de l'Opéra, & la fête eſt interrompue par l'arrivée de LA DUNE.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, LA DUNE.

LA DUNE, *paroiſſant armé d'un croc dans un Bateau ſur la riviere, accompagné de deux Bateliers.*

Air : *C'eſt qu'ça n'vous va brin.*

TOUT beau, tout beau, Monſieur mon frere;
Je viens ici troubler le Bal.
Etes-vous aſſez téméraire
Pour vous déclarer mon rival ?
Cajoler ainſi ma Maitreſſe,
C'eſt n'avoir point de politeſſe;
J'ſuis bien aiſe d'vous l'dire enfin,
C'eſt qu'ça n'vous va brin,
Ça n'vous va brin.

BRETTIFER.

Air : *Paris eſt en grand deuil.*

Moderez-vous, Cadet,
Tonton eſt mieux mon fait;
Je ris de votre audace.
J'emmene mon Balet,
Je laiſſe mon Valet
Vous parler à ma place.

(*Brettifer ſort avec les Danſeurs & Danſeuſes.*)

SCENE XV.

LA DUNE, LA COUTURE.

Air : *Ah ! que le fauxbourg Saint Jacques.*

ME prend-t-il pour un Jocriſſe ?
Nous allons avoir un beau train.
Tonton me rend trop de juſtice
Pour choiſir cet Aigrefin.
Brettifer en vain ſe flatte,
Trop tard il s'eſt déclaré.

LA COUTURE.

L'Amant le dernier en date
Eſt ſouvent le préferé.

LA DUNE.

Air : *Les Trembleurs.*

Si ſon humeur eſt altiere,
La mienne n'eſt pas moins fiere ;
J'ai pouvoir ſur la Riviere,
Je puis lui jouer d'un tour.
Si je perce une barriere
Qui retient l'eau priſonniere,
Toute ſa gentilhommiere
Sera noyée en un jour.

LA COUTURE.

Air : *Comment faire ?*

Combien de gens en pâtiroient !
Que d'innocens y périroient !

LA DUNE.

D'accord ; mais je suis en colére.

LA COUTURE.

A l'amiable accordez-vous :
Il est quelque moyen plus doux.

LA DUNE.

Comment faire ?

LA COUTURE.

Air : *L'autre jour dans une Chapelle.*

Ici près, dans une carriere,
Habite un vieille Sorciere.
En lui présentant votre main,
Vous apprendrez votre destin.

LA DUNE.

Air : *Robin ture, lure, lure.*

Vos conseils sont fort prudens,
Suivons-les, Mons la Couture ;
Je vais sans perdre de tems,
Ture lure,
Savoir ma bonne aventure,
Robin ture, lure, lure.

(*Il sort avec la Couture.*)

SCENE XVI.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Carriere : dans le fond, ſur un monceau de pierre, eſt la figure d'un gros Chat.

ARLEQUIN BOHEMIENNE, AVEUGLES *des Quinze-Vingts, en robe.*

LA BOHEMIENNE.

Air : *Un ſot qui veut faire l'habile.*

Si ma ſcience ne me trompe ;
On doit bientôt ici me conſulter.
On en impoſe par la pompe ;
Avec grandeur je vais repréſenter.
J'ai fait venir ces figures ſiniſtres,
Pour être les Miniſtres
De l'aveugle Sort.
Leur chorus, s'il eſt d'accord
Préviendra d'abord.
On joue le commencement de l'air, ô Deſtin.

LA BOHEMIENNE.

Air de l'Opera.

O Deſtin ! quelle prudence
Peut s'oppoſer à tes rats ?

VI

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Sans mérite un Faquin s'avance ;
Tu fais un Docteur d'un Midas :
Tu mets Jaſmin dans l'opulence,
Par des reſſorts qu'on ne ſçait pas.
Tels brilleroient à l'audience,
Que tu fais marcher aux combats ;
Et tels ſemblent nés pour la danſe,
Qui portent de graves rabats.

Avec le Chœur.

Ô Deſtin ! quelle prudence
Peut s'oppoſer à tes rats ?

SCENE XVII.

COLIN, LA BOHEMIENNE, AVEUGLES.

COLIN, *à la Bohemienne*

Air : *Allons la voir à Saint Cloud.*

LE Maître des Bateliers,
Ce fameux Monſieur la Dune,
Va venir ici des premiers,
Pour ſavoir ſa bonne fortune.
Vous me rendrez l'eſprit content,
Si vous voulez en attendant,

Madame la Bohemienne,
M'apprendre auſſi la mienne.

LA BOHEMIENNE.

Air : *Vous ſerez, belle Princeſſe.*

Boute, boute, boute, boute,
Boute l'argent dans la main.

COLIN.

Faut-il vous payer ?

LA BOHEMIENNE.

Sans doute.

COLIN.

Colin vous paîra demain.

LA BOHEMIENNE.

O la, l'raguioux, ô la, la, la, l'raguioux,
J'entre en courroux ;
Faquin, retirez-vous.

Avec le Chœur.

Fin de l'air : *Non, je ne ferai pas.*

On ne répond ici qu'aux gens pécunieux.
Sortez, ſortez, ſortez promptement de ces lieux.

COLIN.

Air : *N'avez-vous pas vû paſſer Marguerite ma mie.*

Je n'en veux point ſortir, (*bis.*)
Il faut que j'y ſoupire.
O lire, ô lire,
Mon douloureux martyre ;
A loiſir.

LA BOHEMIENNE.

Même Air.

Tu veux donc reſter là ! (*bis.*)
Eh bien : je me retire,
O lire, ô lire,
Pour te laiſſer tout dire ;
On s'en va.

La Bohemienne eſt prête à ſe retirer avec ſes Aveugles. LA DUNE qui entre, l'en empêche.

SCENE XVIII.

Les Acteurs précédens, LA DUNE.

LA DUNE, *arrêtant la Bohemienne.*

Air : *Quand je ſuis dans mon Corps-de-Garde.*

POURQUOI quitter ainſi la ſcene ?
Colin doit plutôt s'en aller.
(*A Colin.*)
L'ami, ta préſence me gêne ;
Je veux ſans témoin lui parler.

Colin ſort.

SCENE XIX.

LA DUNE, LA BOHEMIENNE, AVEUGLES.

LA BOHEMIENNE.

Air : *Belle digue don, digue don, don daine.*

QUEL ſujet ici vous amene ?
Digue, digue don, digue don, don daine.

LA DUNE.

Mon frere & moi, nous brûlons pour Tonton;
Ma belle diguedi, ma belle diguedon.
Qui des deux y perdra ſa peine ?
(La Bohemienne faiſant ſigne qu'on lui donne de l'argent.)
Digue, digue don, digue don, don daine.
(La Dune, lui donnant une bourſe.)

Air : *Le Gourdain.*

Pour nous épargner du train,
Interrogez le Deſtin :
A ſes ordres, je vous jure,
Nous nous rendrons ſans murmure.

LA BOHEMIENNE.

Lure, lure, lure, lure, lure;

Je vais conjurer mon lutin.
Guére lin guin, guére lin guin guin, guére lin guin, guin, guin, guin.

Air : *Je viens exprès de Congo.*

De par Monſieur Belzebut
Paix, pſit, mot, chut,
Re ſi ut,
Ne troublez pas mon début :
L'enthouſiaſme augmente.
Que tout ici preſto, ô, ô, ô, ô,
Reſſente
Le même vertigo, ô, ô, ô, ô,
Reſſente
Le même vertigo.

Air : *A Paris y a trois filles.*

Rendons l'Oracle en cadence :
Quinze-Vingts, entrez en danſe.
Danſez, danſez donc, doubles traîtres ;
Puiſqu'enfin
Tout doit danſer, juſqu'aux Prêtres
Du Deſtin.

DANSE DES AVEUGLES.

LA BOHEMIENNE.

Air : *Du haut en bas.*

Je vais parler :
Que chacun tremble ici d'avance,
Je vais parler :
Le Deſtin va ſe dévoiler ;

Son livre s'ouvre en ma préſence ;
Obſervez un profond ſilence :
Je vais parler.

Air : *Sont les Garçons du Port au bled.*

Si quelqu'un épouſe Tonton, (*bis.*)
Il en verra naître un Poupon, (*bis.*)
Bien plus gros Seigneur que ſon pere ;
Le reſte eſt un profond myſtere.

(*La Bohemienne ſe retire avec les Aveugles.*)

SCENE XX.

LA DUNE.

Air : *Ah ! Nicolas, ſois moi fidele.*

POURQUOI me cache-t-on le reſte ?
Cela me donne du ſoupçon.
Il faut bien mieux reſter garçon,
Que d'encourir un ſort funeſte.
Quand une femme a tant d'appas,
Nage toujours, ne t'y fi pas.

(*Il ſort.*)

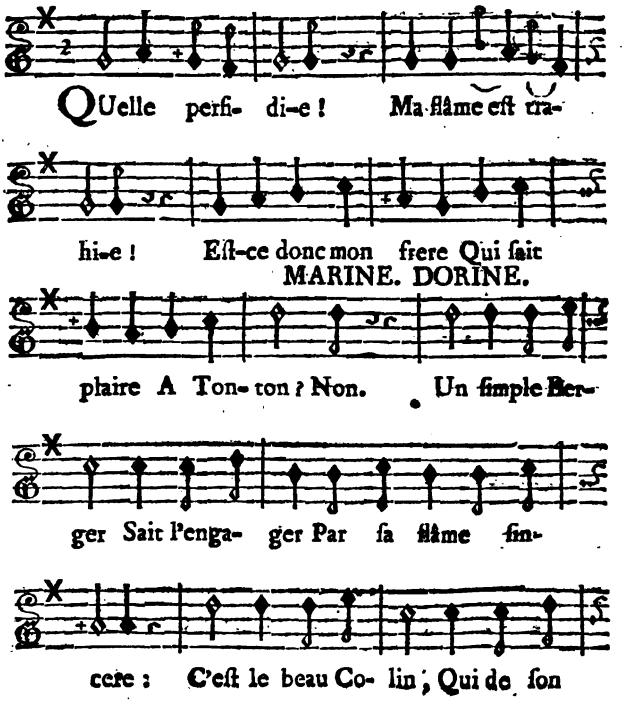
SCENE XXI.

Le Théâtre repréſente une Campagne.

BRETTIFER, MARINE.

BRETTIFER.

Premier Air des Savoyards.

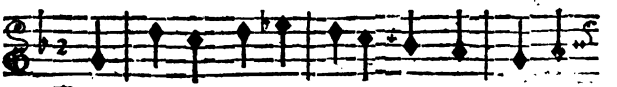


BRETTIFER.

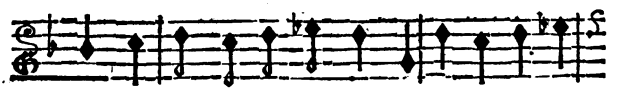
cœur a trouvé le che- min. Ain ?

MARINE.

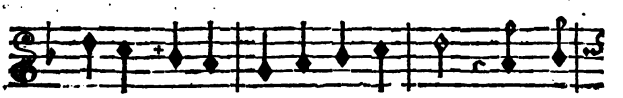
Deuxième Air des Savoyards.



DAns l'ardeur qui les preſſe, Pour eux les plus

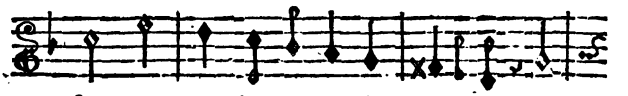


longs détours Paroiſſent cours ; Ils ſe cherchent ſans



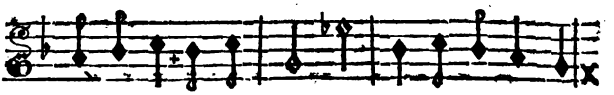
ceſſe, Et ſe rencontrent toujours : Pour les

rendre heureux, Le fripon d'Amour ſert leurs

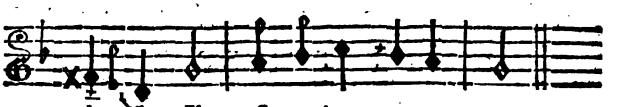


feux ; Et par des routes ſe- crettes, Il

fait



ſait les guider tous deux ; Et dans toutes les ca-



chettes, Il eſt toujours avec eux.

BRETTIFER.

Air : *Depuis que j'ai vû Nannette.*

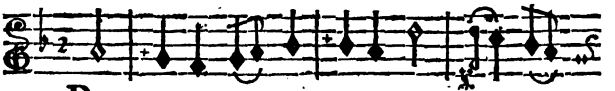
Un Berger a l'inſolence
De traverſer mon ardeur !
Laiſſe-moi. (*Marine ſort.*) Tonton s'avance;
J'en crois ſon air de candeur.
Quand je vois cette Brunette,
Je ſens mon feu redoubler.
Elle a l'air d'une fillette,
Qui ne ſçait pas l'eau troubler.

SCENE XXII.

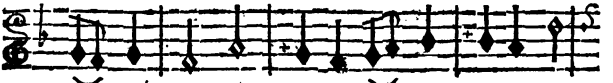
BRETTIFER, TONTON.

BRETTIFER.

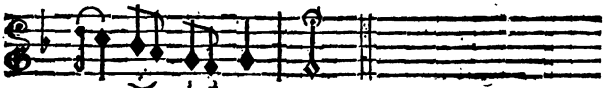
Air : *Ma Belle, ma toute Belle.*



PLus belle que l'Au- rore, Tu fais tous



mes dé- ſirs ; Pour t'embel-lir en- core, Ré-



ponds à mes ſou- pirs.

TONTON.

Air : *Ah! qu'il y va, ma Bergere, ah! qu'il y va gaiment!*

Monſieur La Dune en dit autant,
Il ſeroit mécontent.
Son vaſte pouvoir s'étend,
Tout du long de la Riviere ;
Tonton, comme Bateliere,
De lui ſeul dépend.

BRETTIFER.

Air : *Ah ! vous ne m'aimez pas.*

Quoi ! votre cœur hésite
A combler mon ardeur !
Quand l'amour vous invite
Au plus parfait bonheur,
Par une vaine excuse,
Vous me trompez, hélas !
Qui balance, refuse ;
Ah ! vous ne m'aimez pas.

(*Un Valet de La Dune apporte un billet.*)

TONTON.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

On vient vous donner un billet.

BRETTIFER.

De la part de La Dune !
Rompons-en vîte le cachet.
(*Il lit le Billet.*)
Quelle bonne fortune !

SCENE XXIII.

TONTON, BRETTIFER.

BRETTIFER.

Air : *Un inconnu.*

L'Obstacle ceſſe, & je n'ai plus d'allarmes;
Mon frere enfin renonce à vos attraits.
Lorſque des charmes
Si doux, ſi vrais
Sont effacés de ſon cœur pour jamais,
C'eſt pour jamais que je vous rends les armes.

Air : *J'ai des vapeurs, je me meurs.*

Mais quoi, Tonton eſt inquiette;
Diſtraite!
Dieux! quel mépris!
Vous me laiſſez, ſans me répondre,
Morfondre.
J'en ſuis ſurpris.
Quelqu'autre Amant vous intéreſſe;
Je vois....

TONTON, *troublée.*

Non, Monſieur.

BRETTIFER.

Mais, mon cœur,
D'où vous vient donc tant de triſteſſe?

TONTON.

J'ai des vapeurs,
Je me meurs.

BRETTIFER.

Air : *J'étois ſeule en un bocage.*

Vous aimez, je le décide ;
Votre cœur eſt oppreſſé :
Vous avez la voix timide,
Le regard embarraſſé.
Ce mouchoir tremble & s'agite.
Petite,
Vous rougiſſez !
Jeune objet qui, ſans rien dire,
Soupire,
En dit aſſez.

Air : *Nous avons pour nous ſatisfaire.*

On m'a fait un rapport ſincére.

TONTON.

Quoi !

BRETTIFER.

Colin & vous de concert.

TONTON.

Non.... Colin....

BRETTIFER.

Ton trouble m'éclaire ;
C'en eſt trop.

TONTON.

Tout eſt découvert.

BRETTIFER.

Air : *Les Pierrots.*

Un mortel du rang le plus bas,
A mon amour oſe ainſi faire outrage !

TONTON.

Plus d'un Seigneur eſt dans le cas,
Et n'en fait pas plus de fracas.

BRETTIFER.

Au mépris de mon tendre hommage,
Ce beau Berger ſur moi l'emportera !
Non, non, morbleu, mon cœur ſe vengera ;
Ah ! ah ! nous allons voir ça. (*Il ſort.*)

SCENE XXIV.

TONTON, COLIN.

TONTON.

Air : *M. l'Abbé, où allez-vous ?*

MON cher Colin, tout eſt perdu ;
Hélas ! notre amour eſt connu.
Brettifer.... Je friſſonne....

COLIN, *froidement.*

Eh ! bien ?

TONTON.

Menace ta perſonne.
Quoi ! tu ne crains rien !

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Cette aſſurance eſt-elle naturelle ?

COLIN,

Mon fier Rival me cauſe peu d'effroi.
Pour vous punir, il vous trouve trop belle :
Vous vivrez, & c'eſt tout pour moi.

TONTON.

Air : *Le Confiteor.*

Ce diſcours eſt fort obligeant.

COLIN.

Ah ! que n'êtes-vous immortelle !
Le tour ſeroit bien plus galant.

TONTON.

Que tu peins bien l'amour fidele !
Mais, quoique rien ne ſoit mieux dit,
Colin, ton cœur a trop d'eſprit.

SCENE XXV.

TONTON, COLIN, GARDES-CHASSES, *ſervant d'Archers.*

UN GARDE.

Air : *Dérouillons, dérouillons, ma Commere.*

EN priſon, en priſon au plus vîte,
En priſon, en priſon, en priſon.

TONTON.

Arrêtez donc....

COLIN.

Permettez donc
Que je chante, avant que je la quitte,
Un Madrigal.

LES GARDES.

Non, non, en priſon.

COLIN, *en ſortant.*

Air : *Adieu donc mes amours.*

Adieu, ma chere amie.

TONTON.

Au ſecours, au ſecours.
C'eſt en vain que je crie.
Dieux ! quelle barbarie !
Colin, mes amours,
Ah ! je te perds pour toujours.

(*Tonton ſuit Colin.*)

SCENE XXVI.

LA COUTURE, BRETTIFER.

BRETTIFER.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

QUoi ! la Sorciere a fait cette réponſe..

LA COUTURE.

N'en doutez point.

BRETTIFER.

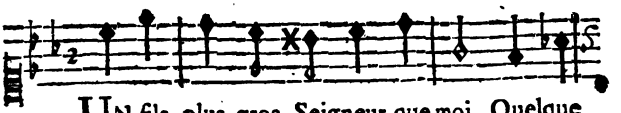
Quel oracle fatal !

LA COUTURE.

A ſes amours votre frere renonce ;
Il craint l'hymen.

BRETTIFER.

Il ne fait pas ſi mal.

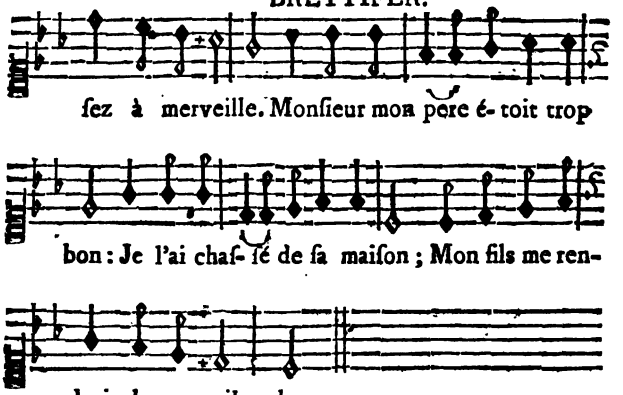


UN fils plus gros Seigneur que moi Quelque

LA COUTURE.

jour me fe- roit la loi. Seigneur, vous pen-

BRETTIFER.



LA COUTURE.

Air : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Tonton vous cherche toute en larmes.

BRETTIFER.

Hélas ! hélas ! mon cher, malgré ſes charmes,
La crainte étouffe mon ardeur :
Mais prenons un air de victoire ;
Timides effets de ma peur,
Tournez au profit de ma gloire.

Air : *Simone, ma Simone.*

Ne bravons point le Deſtin ;
Va chercher Colin.

(La Couture ſort.)

Cependant mon feu mépriſé
Rallume encor ma rage.
Hélas ! qu'il eſt mal-aiſé
D'être amoureux & ſage !

SCENE XXVII.

TONTON, MARINE, BRETTIFER.

TONTON.

Air : *Je viens devant vous.*

JE viens devant vous,
A deux genoux.

BRETTIFER.

Eh ! bien, ma chere ?

TONTON.

Ah ! par charité,
Mettez Colin en liberté.

MARINE.

Ah ! de mon côté je viens vous faire
La même priere :
Je me ſens ſaiſir
D'un repentir
Vif & ſincere ;
J'ai trahi les feux
De ces Amans trop malheureux.

BRETTIFER.

Air : *Accorde ta Muſette.*

Ce beau Berger ſi tendre,
Par mon ordre, paroît.
(*A Tonton.*)
Et vous allez entendre
Tous les deux votre Arrêt.

SCENE XXVIII. & derniere.

MARINE, COLIN, LA COUTURE, TONTON, BRETTIFER.

BRETTIFER.

Air : *Votre Toutou vous flatte.*

POUR lui l'amour éclate
Malgré vous dans vos yeux ;
En moi rien ne vous flatte,
Je vous ſuis odieux.
Ingrate,
Je ne puis mieux
Venger mes feux,
Qu'en vous rendant époux tous deux.

COLIN, TONTON, MARINE, LA COUTURE.

Air : *Eh ! allons gai, M. le Procureur.*

Honneur, honneur,
A ce brave Seigneur,
Qui de l'Amour eſt vainqueur.

BRETTIFER.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

(*A Colin.*)

Mon ami, je ne veux point
Traverſer ta bonne fortune ;

Pour te prouver en tout point,
Que mon cœur n'a plus de rancune,
Chez-toi j'agirai ſans façon,
Comme l'ami de la maiſon.

COLIN.

Je vous retiens dès-à-préſent,
Pour Parrein du premier Enfant.

LA COUTURE, COLIN, MARINE, TONTON.

Air : *Eh ! allons gai, M. le Procureur.*

Honneur, honneur,
A ce brave Seigneur,
Qui de l'Amour eſt vainqueur.

DIVERTISSEMENT GÉNÉRAL.

NOCE DE COLIN ET DE TONTON.

On préſente un bouquet à la Mariée.

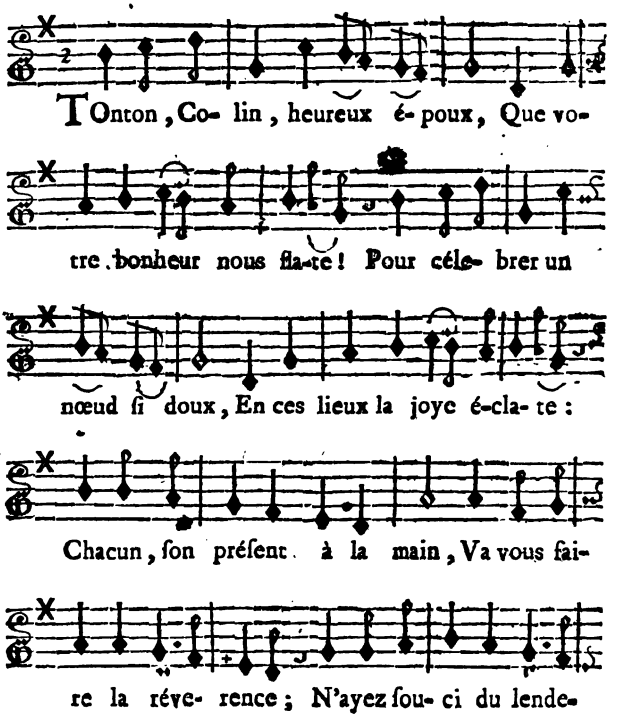
On diſtribue des rubans à tous les Garçons & à toutes les Filles du village ;

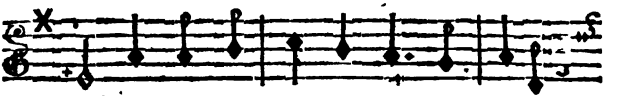
Et chacun vient faire ſon préſent aux nouveaux Epoux ; ces dons conſiſtent en differens uſtenciles de ménage.

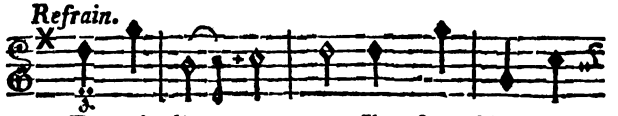
VAUDEVILLE.

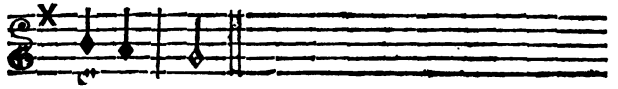
PREMIER COUPLET.

BRETTIFER.









II.

Cléon, déja ſur le retour ;
Brûloit pour une Coquette ;
En vain il peignoit ſon amour ;
Et prodiguoit la fleurette.
Son hommage étoit des plus ſoux ;
Tant qu'il ne parla que tendreſſe.
Il offre Contrats & Bijoux ;
Pour lui, dabord on s'intéreſſe :
Et voilà comment
Il faut faire un Compliment.

III.

TONTON.

Par vos propos, amans de Cour,
Croyez-vous charmer une ame ?

Ce n'eſt point par un joli tour
Qu'il faut prouver votre flamme.
Quand l'eſprit eſt ſi babillard,
Le cœur n'a pas grand' choſe à dire.
Hélas ! il ſuffit d'un regard,
Où le ſentiment ſe fait lire.
Oui, voilà comment
Il faut faire un Compliment.

IV

COLIN.

Te ſouviens-tu que dans nos bois
D'un loup je domptai la rage ?
Tous nos Bergers, à haute voix,
Célébrerent mon courage.
Si ta bouche ne put s'ouvrir,
Ton cœur avoit eu trop d'allarmes ;
Mais je vis briller le plaiſir
Dans tes yeux encor pleins de larmes.
Ah ! voilà comment
Il faut faire un Compliment.

V.

Quand Liſe chante ſous l'ormeau,
On s'empreſſe pour l'entendre ;
C'eſt toujours éloge nouveau
Sur ſa voix légere & tendre.
Charmé du plaiſir qu'elle fait,
Avec tranſport chacun l'admire :

Lucas

Lucas eſt le ſeul qui ſe tait :
Mais il la regarde ; il ſoupire.
Et voilà comment
Il faut faire un Compliment.

VI.

NANNETTE.

Chaque Berger, d'un air coquet,
S'en vient, le jour de ma fête,
M'engager à prendre un bouquet
Par un compliment honnête ;
C'eſt à qui louera mes attraits
Avec plus d'eſprit & d'aiſance.
Blaiſe ne ſçait rien dire....mais....
Mais il fait parler ſon ſilence.
Et voilà comment
Il faut faire un Compliment.

COMPLIMENT

Pour la clôture du Théâtre en 17

Sur l'air du Vaudeville précédent.

PREMIER COUPLET.

M. ROCHADR, *au* PUBLIC.

MESSIEURS, pour faire nos adieux,
Un Compliment eſt d'uſage ;
Mais ſouvent il eſt ennuyeux,
Et refroidit notre hommage.
Aucun diſcours ne peut jamais
Peindre l'ardeur qui nous inſpire ;
Et ce n'eſt que par les effets
Que le zéle doit ſe produire.
Oui, voilà comment
Il faut faire un Compliment.

II.

Madame DEHESSE.

Tous nos ſuccès les plus brillants
Ne ſont dus qu'à l'indulgence ;
Avec nous depuis fort longtemps
Le Public eſt en avance ;
Mais comment rendre les tranſports
D'une vive reconnoiſſance ?
C'eſt en redoublant nos efforts,
Plutôt que par notre éloquence.
Oui, voilà comment
Il faut faire un Compliment.

III.

M. CHANVILLE.

Votre critique avec douceur,
Forme un Acteur qui commence.
J'ai vû l'indulgent ſpectateur
Ranimer mon eſperance ;
Mes talens, au gré de mes vœux,
Ne viendront jamais aſſez vîte.
C'eſt par des progrès plus heureux
Qu'il faut qu'envers vous je m'acquitte.
Et voilà comment
Il faut faire un Compliment.

IV.

ARLEQUIN.

Je parlerois juſqu'à demain
Du zéle ardent qui m'anime ;
Mais vous conviendrez qu'Arlequin
N'eſt pas Orateur ſublime.
Je me perdrois dans les détours
De ma Rhétorique frivole ;
Meſſieurs, au lieu de grands diſcours ;
Je vais faire une cabriole.
Et voilà comment
Je vous fais mon compliment.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 556.

Bajocco, Parodie.
Les Amours de Baſtien & Baſtienne.
Zéphyre & Fleurette.
La Féte d'Amour, Comédie.
La Bohemienne, Comédie.
La Muſique de la Bohem. 2 Parties.
Les Chinois.
La Muſique des Chinois.
Ninette à la Cour.
La Muſique de Ninette, 4 parties.
Les Enſorcelés, ou Jeannot & Jeanne.
La Nôce interrompue.
La Fille mal gardée, Parodie.
Muſique de la Fille mal gardée.
La ſoirée des Boulevards.
La Muſique de la ſoirée.
Petrine, Parodie de Proſerpine.

Operas Comiques & Parodies.

Moulinet premier.
La Chercheuſe d'Eſprit.
Le prix de Cythere.
Le Coq du Village.
Acajou, Opera Comique.
Muſique d'Acajou.
Amours Grivois.
Le Bal de Strasbourg.

La Servante juſtifiée, Opera Com.
Dom Guichotte, Opera.
La Coquette trompée, Opera &
La Coquette ſans le ſçavoir, Op. C.
Les Batteliers de S. Cloud, Op. Com.
L'Amour au Village, Opera Com.
Théſée, Parodie.
Cythere aſſiégé, Opera Comique.
Muſique de Cythere aſſiegé.
Les jeunes Mariés, Opera Comique.
Les Nymphes de Diane, Op. Com.
Muſique des Nymphes de Diane.
L'Amour impromptu, Parodie.
Le Mariage par eſcalade, Op. Com.
La Répétition interrompue, Op. C.
Le Retour de l'Opera Comique.
Depart de l'Opera-Comique.
Le Bal Bourgeois, Opera Comique.
La Reſſource des Théâtres.
La Reſſource des Théâtres.

De M. VADE'.

La Fileuſe, Parodie.
Le Poirier, Opera Comique.
Le Bouquet du Roi.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, Parodie.
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La nouvelle Baſtienne, avec la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, Paſtorale.
Le Confident heureux.
Follette ou l'Enfant gâté.
Nicaiſe, Opera Comique.
la muſique, &c.
Les Racoleurs, Opera Comique.
L'Impromptu du cœur.
Le mauvais plaiſant, Opera Com.
La Canadienne, Comédie.
La Pipe caſſée, Poëme.
Les Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouillere.
Oeuvres poſthumes, faiſant le Tome quatriéme, contenant les Amans conſtans juſqu'au trépas, des Fables & Contes
Le Recueil de Chanſons avec la Muſique.
La Veuve indéciſe, Parodie.
La Folle raiſonnable, Opera Com.
Le Serment inutile, Comédie.
La Dupe de ſa ruſe, Comédie.
Le faux Ami, Comédie.

De M. ANSEAUME.

Le Monde renverſé.
Bertholde à la Ville, avec les Ariettes.
Le Chinois poli en France.
Les Amans trompés, Opera Com.
La fauſſe Aventuriere.
Le Peintre amoureux de ſon Modele.
Le Docteur Sangrado, Opera Com.
Le Medecin d'Amour.
Les Ariettes du Medecin d'Amour.
Cendrillon, Opera Comique.
L'Yvrogne corrigé, Opera Comique.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé.

Suite des Opera Comiques de differens Auteurs.

Le Troc, Parodie des Troqueurs avec la Muſique, 3 liv. 12 ſols.
Le Retour favorable.
La Roſe ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir Magique.
Le Roſſignol, avec la Muſique.
Le Deſſert des Petits Soupers.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe enchantée.
Les Filles, Opera Comique.
Le Plaiſir & l'Innocence.
Les Boulevards.
L'Ecole des Tuteurs.
Zephire & Flore.
La Péruvienne.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohemienne, avec la Muſique.
Le Diable à quatre, avec les Ariettes.
Les Amours Grenadiers.
La Guirlande.
Le Quartier Général, Opera Com.
Le Faux Dervis, Opera Comique.
Le Nouvelliſte, Opera Comique.
Gilles, Garçon Peintre.
Le Magazin des Modernes.
L'heureux Déguiſement.
Les Ariettes de l'heureux Déguiſem.
La Parodie au Parnaſſe.
Blaiſe le Savetier, Opera Comique.
La Muſique du même.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil de Monuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties, 12 l.
La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 Parties, 12 l.
Le Paſſe-tems agréable & divertiſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 Parties, 12 l.
Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties, 12 l.
L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties, formant 2 vol. *in*-8°. 24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties, 33 l. 12 ſ.
Les Thémirëides, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant, 3 l. 12 ſ.
Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 Parties, 2 l. 8 ſ.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 ſ.
Recueil de Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique, 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis des Troqueurs, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Médecin d'Amour, 2 l. 8 ſ.
Ariettes de l'Heureux Déguiſement, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Pipée, 1 l. 10 ſ.
Ariettes de Blaiſe le Savetier, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 1 l. 4 ſ.
Le Recueil de Chanſons de Vadé, noté. 1 l. 4 ſ.
Le Deſſert des petits Soupers agréables, ou le Poſtillon ſans chagrin, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties. 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis de la Bohemienne de l'Opera Comique, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Chinois, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Fille mal gardée, 1 l. 16 ſ.
Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette, 1 l. 10 ſ.
Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.
Muſique de la Soirée des Boulevards, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards, 1 l. 4 ſ.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danſe, 12 ſ.
Muſique des Airs d'Acajou, 2 l. 8 ſ.
Muſique des Nymphes de Diane, 2 l. 8 ſ.
Muſique de Cythere aſſiegé, 1 l. 16 ſ.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties. 4 l. 16 ſ.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties. 3 l. 12 ſ.
Amuſemens en Duo pour les Vielles, Muſettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties, 7 l. 4 ſ.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.
Choix de différents morceaux de Muſique, 2 parties. 2 l. 8 ſ.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol. 9 liv.

Le volume ſe vend 12 livres, *& le cahier* 24 ſols; *le tout, ſéparément.*

Catalogue des Théâtres nouveaux ou nouvellement réimprimés.

ŒUvres de Piron, 3 vol. *in*-12, belles figures, dont les deſſeins ſont de M. Cochin, 9 l.
Œuvres de Boiſſi, *in*-8°. 9 vol. nouv édit. 36 l.
De Marivaux, Théâtre François & Ital. *in*-12. 5 vol. 15 ſ.
Théâtre édifiant, ou Tragédies ſaintes de M. Duché, 3 l.
Théâtre, & autres Œuvres de Fagan, *in*-12. 4 vol. 10 l.
Théâtre de V***, *in*-12. 3 l.
Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 ſ.
Théâtre de la Grange Chancel, 5 vol. 10 l.
Théâtre de Romagneſi & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 ſ.
Théâtre d'Aviſe, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 ſ.
Théâtre de Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 ſ.
Théâtre de Peſſelier, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 ſ.
Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 ſ.
Théâtre de M. Favart, 1 vol. *in*-8. 5 l.
Théâtre & Œuvres de M. Favart, avec toute la Muſique, 6 vol. *in*-8. 30 l.
Le Recueil des airs des Nymphes de Diane, d'Acajou & de Cythere aſſiegé, du même Auteur, 1 vol. *in*-8. 6 l.
Œuvres de Vadé, ou Recueil de ſes Opera Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8. 20 l.
Nouveau Théâtre de la Foire ou Recueil de Piéces qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera Comique depuis ſon rétabliſſement, 4 vol. *in*-8. avec les airs notés, 20 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de differens Auteurs, repréſentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8. 20 l.
Choix de nouvelles Pieces qui ont été repréſentées au Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol. *in*-12. 18 l.
Le Théâtre d'Apoſtolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 5 l.
Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces repréſentées ſur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.
Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Eſprit, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 ſ.
Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier Hiſtorique & Chronologique de tous les Théâtres, huitiéme Partie pour 1759. Chaque partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 ſ.
Hiſtoire du Théâtre de l'Ac. Royale de Muſique en France, depuis ſon établiſſement juſqu'à préſent, nouvelle édition conſidérablement augmentée, 1 vol. *in*-8. 1757. 5 l.

LES AMANS TROMPÉS,

PIECE EN UN ACTE

MÉLÉE D'ARIETTES,

Par Mrs. Louis ANSEAUME & DE MARCOUVILLE.

Repréſentée pour la premiere fois à l'Opera-Comique, ſur le Théâtre du Fauxbourg St. Laurent le Lundi 26. Juillet 1756.

Prix 30 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

EMILIE.	*Mlle. ROSALINE.*
FINETTE.	*Mlle. BAPTISTE.*
DORANTE.	*M. LARUETTE.*
CRISPIN.	*M. BOURET.*

La Scene eſt à la Campagne dans la maiſon de Dorante.

LES AMANS TROMPÉS,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AS-TU bien compris ce que je t'ai dit ?

FINETTE.

Oui.

CRISPIN.

Peut-on compter sur toi?

FINETTE, *le regardant fixement.*

N'as-tu plus rien à m'apprendre ?

CRISPIN.

Non.

FINETTE.

Ah, ah !

CRISPIN.

Hé bien, dis donc, peut-on compter ſur toi ?

FINETTE.

Non.

CRISPIN.

Comment ?

FINETTE.

Non, te dis-je ?

CRISPIN.

Mais encore, quelle raiſon ?

FINETTE.

Que veux-tu ?

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Pour réuſſir dans cette affaire,
Je ſens qu'il faudroit faire taire
La probité, la bonne foi.

CRISPIN.

Voilà donc pourquoi tu recules.

FINETTE.

Mon Enfant, c'eſt plus fort que moi,
Je ne puis vaincre mes ſcrupules.

CRISPIN.

Es-tu folle, avec tes ſcrupules ? Une Soubrette avoir des ſcrupules !

FINETTE.

Monſieur Criſpin, il y a Soubrette & Soubrette.

CRISPIN.

AIR. *Ici ſont venus en perſonne.*

D'accord, auſſi Damis mon Maître,
Inſtruit autant qu'on le peut être
De ta ſcrupuleuſe vertu,
Et jugeant que dans cette affaire,
Ton ſecours nous eſt néceſſaire,
Pour le projet qu'il a conçu,
Dans ſon conſeil a réſolu,
Qu'en attendant certaine aubaine
Dont il prétend payer ta peine :
Tu pourrois pour l'amour de lui,
Accepter l'écrin que voici,

FINETTE, *examinant l'écrin.*

AIR. *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Oh ! ce n'eſt pas que je refuſe ;
J'eſtime fort Monſieur Damis :
Et même quand je refléchis
Sur la façon dont il en uſe,
Je trouve dans ſon procédé
Quelqu'apparence d'équité.

CRISPIN.

Ah ! friponne, il y a chez toi plus d'intérêt que de ſcrupule !

FINETTE,

Laiſſons cela, dis à M. Damis qu'il peut ſe tranquilliſer.

CRISPIN.

Tu te ſouviens bien de la leçon que je t'ai faite.

FINETTE.

Oh ! que oui.

AIR. *Notre eſpoir alloit faire naufrage.*

De Dorante & de ſon Emilie,
Il s'agit de troubler les ardeurs,
D'employer quelque ſupercherie
Pour ſemer la haine dans leurs cœurs.

CRISPIN.

Tout juſte.

FINETTE.

Pour que Damis dans ce remû ménage,
De ſon Oncle empaume l'héritage
Sans Compétiteurs.

CRISPIN.

Sans doute, car, vois-tu, M. Dorante ne ſonge à ſe marier que pour punir ſon Neveu, dont il eſt mécontent.

FINETTE.

Ah ! ah !

CRISPIN.

C'eſt pour cela qu'il a choiſi la petite Emilie, qui n'eſt pas de plus grande naiſſance que toi, & qu'il éleve avec toi dès l'enfance.

FINETTE.

Pour un homme de ſon âge, il a de bons yeux.

CRISPIN.

AIR. *Le fameux Diogene.*

Emilie eſt gentille ;
Oui, mais la pauvre fille,
N'a rien.

FINETTE.

Je le ſçais bien.

CRISPIN.

Et c'eſt pourquoi Dorante
L'éleve dans l'attente
De former ce lien.

Il veut en l'épouſant lui donner tout ſon bien, pour ſe venger, dit-il, d'une façon plus éclatante.

FINETTE.

Et plus douce, mais il n'en eſt pas encore là ; laiſſe-moi faire, avant qu'il ſoit peu, je veux les mettre au point de ſe déteſter.

CRISPIN.

AIR. *Comme un Coucou.*

Mais, quel ſera ton ſtratagême ?
Car il me paroît entre nous,
Qu'ils s'aiment d'un amour extrême.

FINETTE.

Hé bien,
Il faudra les rendre jaloux.

CRISPIN.

Cela ne ſera pas difficile : mon Maître a déja eu ſoin de faire tenir à Dorante une

lettre anonime, ſans doute pour lui donner quelques ſoupçons ſur la fidélité de ſa Maîtreſſe.

FINETTE.

Tant mieux.

AIR. *De Joconde.*

A ſon retour, il va venir
Me confier ſes craintes;
Mes diſcours ſçauront lui fournir
D'autres ſujets de plaintes.
En déguiſant adroitement
Certaines circonſtances;
Je veux qu'il croye aveuglément
Les moindres apparences.

CRISPIN.

Bravo!

FINETTE.

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

De ſa froideur, Emilie inquiette,
Voudra peut-être en ſçavoir les raiſons:
Feignant d'entrer dans ſa douleur ſecrette,
Je donnerai matiére à ſes ſoupçons.

CRISPIN.

A merveilles.

FINETTE.

De ton côté, ſi tu peux tramer quelque choſe qui puiſſe ſervir à notre projet; quoique cependant il n'eſt pas à propos qu'on te voye trop ici.

CRISPIN.

Oh ! je ne crains rien, je n'y ſuis pas connu, & puis de la façon dont j'y paroîtrai.....

FINETTE.

Comment cela ?

CRISPIN.

Ne t'embaraſſe pas. J'ai auſſi mon rôle à jouer dans tout ceci, ſonge ſeulement à me ſeconder. Il y a pour nous quelque choſe à gagner : agiſſons de concert, & nous partagerons le profit.

FINETTE.

J'y conſens volontiers.

DUO.

AIR. *Travaillons avec courage.*

Uniſſons, uniſſons notre induſtrie ;
Sans un peu de fourberie,
Sans un peu de tricherie,
Que feroit-on dans la vie ?
La probité par tout pays
Chancelle, chancelle.
A l'intérêt, l'honneur ſoumis
Ne bat plus que d'une aîle.

SCENE II.

EMILIE, FINETTE, CRISPIN.

EMILIE *chante avant d'être apperçue.*

AIR. *Regnez avec douceur.*

REVENEZ cher Amant,
Revenez promptement.

FINETTE *à Crispin.*

Je crois entendre Emilie, sauve-toi.

CRISPIN.

Je m'enfuis, mais je ne tarderai pas à revenir. *Il sort.*

AIR. N°. 1.

EMILIE *reprend l'Ariette.*

Revenez cher Amant,
Revenez promptement,
Mes vœux impatiens
Comptent les momens.
Loin de vous je languis,
Loin de vous je gémis,
Dissipez mes ennuis,
Objet de mes Amours,
Mais revenez toujours,
Toujours fidéle;
Mes vœux impatiens.
Comptent tous les momens.
Pressez votre retour,

Cedez à mon amour
Qui vous appelle.
Comblez mes tendres deſirs,
Volez, ramenez les plaiſirs.

FINETTE.

Peut-on vous demander à qui tout cela s'adreſſe?

EMILIE.

Ne le vois-tu pas bien? C'eſt à mon cher Dorante.

FINETTE.

C'eſt à mon cher Dorante! Vous dites cela bien tendrement!

EMILIE.

Comme je le penſe.

AIR. N°. 2.

Pour l'Objet qui regne dans mon ame,
Je ne veux ni cacher ma flamme,
Ni déguiſer mon penchant,
Sans rougir, ſans craindre de blâme,
Je puis hautement,
Chanter mon Amant.
De cet aveu, pourquoi me faire un crime?
Tout conſpire pour mon Vainqueur.
Le devoir, l'amour, l'eſtime,
Sont les nœuds qui captivent mon cœur.
Pour l'objet, &c.

FINETTE.

Voilà ce qui s'appelle du délicat, du vif, du paſſionné! A ce que je vois, Do-

rante en vous aimant, n'a pas affaire à une ingrate.

EMILIE.

Oh, je t'en réponds.

FINETTE.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Je gagerois bien entre nous,
Qu'il eſt moins amoureux que vous.

EMILIE.

Pourquoi ?.

FINETTE.

C'eſt que....

EMILIE.

Dis donc, Finette.

FINETTE.

Ah ! vous vous allarmez trop tôt,

EMILIE.

C'eſt que ton diſcours m'inquiette,

FINETTE.

C'eſt juſtement ce qu'il me faut.

C'eſt que... oh, dame.... que ſçai-je, moi ? Quand il eſt parti d'ici, c'étoit pour terminer quelques affaires dont la concluſion devoit hâter votre mariage. Tout cela ne devoit l'occuper que huit jours, & en voilà quinze de paſſés....c'eſt qu'apparemment....

EMILIE.

Hé bien, que veux-tu dire ? Voyons donc.

FINETTE.

Oh, dame.... c'eſt qu'apparemment....

EMILIE.

Il a changé de ſentimens ?

AIR. *Jolicœur n'eſt point volage.*

Quoi ! tu ſoupçonnes ſa flamme ?

FINETTE.

Dieu m'en garde.... Mais....

EMILIE.

Quoi ? mais !

FINETTE.

Le connoiſſant moins, Madame,
En honneur, je le pourrois.

EMILIE.

Oh, cela ne ſe peut pas.

FINETTE.

Vraiment non, cela ne ſe peut pas.

EMILIE.

Non, ma chere Finette, Dorante n'a point les défauts de ſon ſexe, il m'aime de bonne foi ; ſi tu ſçavois quand il me parle de ſa paſſion, avec quelle franchiſe, quelle amitié ! On ne ſe trompe point à ces choſes-là.

AIR. No. 3.

Lorſque deux cœurs d'un tendre feu,
Cherchent tous deux à faire l'aveu,
Un certain air de vérité,
Prouve à tous deux leur ſincérité.
De la nature,
Quand l'impoſture
Veut imiter les doux accens,

Un amour ſincére
Perce le miſtere,
Et rend ſes efforts impuiſſans.

FINETTE.

Oh! que oui, tout ce qu'on pourroit craindre, c'eſt que Dorante n'eût fait des reflexions; car enfin, vous êtes jeune, belle, ſage, & ſans contredit vous le valez bien; mais il eſt riche, ſon bien & ſa naiſſance le mettent beaucoup au deſſus de vous. Que ſçait-on, ſi la honte de ſe méſallier.... Mais comme vous dites, cela ne ſe peut pas.

EMILIE.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

A ce point ſeroit-il parjure?
Quelle crainte vient me ſaiſir!
Mais ce ſoupçon lui fait injure,
Rien ne l'oblige à me trahir,
Par mon nom, ni par mes richeſſes.
Je n'ai point ſurpris ſon amour,
Et j'étois avant ſes promeſſes,
Tout ce que je ſuis en ce jour.

Cependant il m'a donné ſa parole, & avec ſermens.

FINETTE.

Et ne ſont-ils pas tous comme cela?

AIR. No. 4.

Dans l'excès de ſa tendreſſe,
Voyez un cœur amoureux
Flatter l'Objet de ſes vœux,

Il promet à ſa Maîtreſſe,
En l'élevant juſqu'aux Cieux,
Une place entre les Dieux.
Dans ſon ivreſſe,
Tout eſt poſſible à ſes feux.
Mais bien-tôt le charme ceſſe;
A cet amour généreux
Succéde un mépris honteux:
D'une chaîne qui le bleſſe,
Déja l'Epoux orgueilleux,
Voudroit oublier les nœuds.
Un Amant dans ſon ivreſſe
Promet tout à ſa Maîtreſſe;
Tout eſt poſſible à ſes feux.
Le charme ceſſe;
A cet amour généreux
Succéde un mépris honteux:
D'une chaîne qui le bleſſe,
Il ſe reproche les nœuds.

EMILIE.

Ah! de grace, Finette, laiſſe-moi: tes réflexions me chagrinent.

FINETTE.

à part. C'eſt bien mon deſſein. *haut.* Bon, bon, vous prenez les choſes trop ſérieuſement. Je vous dis mes conjectures; mais au bout du compte on peut ſe tromper.

EMILIE.

AIR, *Petits moutons gardez la plaine.*

Je ne ſçai quel effroi m'agite.

FINETTE.

Dans la triſteſſe où je vous voi,
Quoi vous voulez que je vous quitte.

EMILIE,

Eh oui, te dis-je, laiſſe-moi.

FINETTE.

à part. Si Dorante eſt auſſi prompt à prendre l'allarme, cela n'ira pas mal. Allons voir maintenant ce qu'eſt devenu Criſpin.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

EMILIE *ſeule.*

A L'entendre, les promeſſes de Dorante n'ont rien qui doive me raſſurer. Ah! j'ai bien peur qu'elle ne diſe vrai: ſon ſilence depuis huit jours ne m'annonce que trop ſon refroidiſſement.

AIR. *Donnez-moi deux cœurs.*

Quelle cruauté!
Si l'Inconſtant m'abandonne,
Quelle cruauté!
Eſt-ce le prix qu'il me donne?
Penſe-t-il que je lui pardonne?
De ma victoire
J'ai trop préſumé, de ma victoire,
Et trop peu ménagé ma gloire.
Quel triomphe! quelle gloire!

Quelle

Quelle victoire !
D'enchaîner un cœur volage,
Qui de ſes fers ſe dégage,
Sans amour, ſans fidélité !
Quelle cruauté !
Si l'inconſtant m'abandonne,
Mais hélas ! mon cœur lui pardonne.

Non je ne puis le croire ! Hé quoi dans le tems que Dorante s'occupe ſans doute des moyens de me rendre heureuſe, j'oſe le ſoupçonner d'infidélité !

AIR. *Il a la fin' montre au gouſſet.*

Si je l'aimois moins tendrement,
Je craindrois moins en ce moment.
Hélas ! pardonne cher Amant,
C'eſt l'Amour qui t'accuſe,
Comme c'eſt lui qui t'excuſe.

SCENE IV.

EMILIE, CRISPIN, *traveſti en Marquis Gaſcon.*

Finette au fond du Théâtre.

FINETTE, *à Criſpin.*

TE voilà très-bien déguiſé, ſonge maintenant à ſoutenir comme il faut ton perſonnage.

CRISPIN.

Oh ! laiſſe-moi faire. (*à Emilie*) Hé ! je la retrouve enfin cette belle Emilie qui vouloit m'échapper.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

Sandis le tour eſt inhumain,
Et ſa fuite me pique :
J'irois pour lui donner la main
Au-delà du Tropique.

EMILIE, *à part.*

Quel eſt cet homme-là ? Sa figure me ſemble bien équivoque.

CRISPIN.

Vous mé régardez à deux fois, vous né rémettez pas le Marquis d'Adoniſac. J'étois à Paris dé vos voiſins, & tout lé jour

AIR. *Ah ! ma voiſine, es-tu fâchée.*

En ſecret épris dé vos charmes,
Jé vous lorgnois.
Forcé de vous rendre les armes,
Jé ſoupirois,
Mon cœur ici jé vous apporte.

EMILIE.

Qu'ai-je entendu !

CRISPIN.

Jé ſuis, ou lé Diable m'emporte,
Jé ſuis vaincu.

EMILIE.

Monſieur !

CRISPIN.

Oui, Madame, j'arrive ici chargé des régrets dé tout Paris, mais peu m'importe ſa douleur, c'eſt la mienne, ſandis, qui né peut ſé décrire.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Dé cé départ inconſolable,
Jé courois envain ſur vos pas,
En donnant millé fois au Diable
Lé Raviſſeur de vos appas;
Mais l'Amour m'a prêté ſes aîles
Pour voler après cé larcin:
Mon impatience, ſans elles,
M'eût fait expirer en chémin.

EMILIE.

Vous êtes vif, Monſieur.

CRISPIN.

Si jé lé ſuis, mon ardeur eſt extrême, comme vos charmes: l'Amour s'eſt ſervi d'eux pour m'enſorceller; mais vous fraudez ſes droits, & jé vous cite à ſon tribunal.

à part. EMILIE.

L'Original! *haut.* Vous me faites un procès, vous pourriez le perdre.

CRISPIN.

Jamais jé n'en perds, j'ai lé juge pour moi.

AIR. *Cotillon couleur de roſe.*

C'eſt lui qui vous condamne d'avance
A m'aimer autant qué jé lé fais.

EMILIE.

Finiſſez, Monſieur, ou je fuis de votre préſence ;
Car je ne veux plus avoir avec vous de procès.

CRISPIN.

En cé cas votre cœur dé l'inſtance
Doit, ma Reine, payer tous les frais.
A quand la fin dé vos rigueurs ?
Il faut qué cé jour en décide :
Sinon, j'expire, jé mé meurs,
Et vous ferez un homicide.
N'ordonnez pas
De mon trépas :
Lé coup ſeroit trop perfide ;
Un peu d'amour,
Et dé rétour,
Et vous allez mé rendre au jour.

Allons, ma Reine, vous êtes belle ; mais l'Amour vous rendra raviſſante, & jé veux s'il ſé peut augmenter vos charmes.

EMILIE.

J'en ſuis peu curieuſe ; tels qu'ils ſont, je m'en contente.

CRISPIN.

Ils né ſont point à vous, & vous les dévez au plus parfait dé tous les Amans. J'en dois rendre compte à l'Amour. Quelle réponſe lui ferai-je ?

EMILIE.

Qu'il riſque de les effacer, s'il ſe ſert de vous plus long-tems.

CRISPIN.

La belle Emilie à dé l'humeur, votre conquête mé coûtera; mais n'importe, jé vous épouſe, c'eſt une affaire conclue.

EMILIE.

AIR. *Laiſſez-moi mon indifference.*

Ce n'eſt point par la violence
Qu'un Amant peut ſe faire aimer.
Son ardeur, ſes ſoins, ſa conſtance,
Ont ſeuls le droit de nous charmer:
A ſon gré notre cœur ſe donne;
Mais la force ne l'obtient pas.
L'Hymen eſt toujours ſans appas,
Si ce n'eſt l'Amour qui couronne.
Ce n'eſt point, &c.

CRISPIN.

Hé bien, vous mé fixez, & jé ſuis à vous pour la vie; mais il faut mé paſſer bail. Vous né répondez rien, vous craignez lé danger, vous lé ſentez, jé vous tiens.

EMILIE, *voulant ſortir.*

Et moi je n'y puis plus tenir.

CRISPIN, *la retenant.*

Arrêtez, voici lé meilleur.

AIR. *Ah! voilà donc cet objet radieux.*

Dé tout mon bien,
Par cé charmant lien,

Jé vous fais don, adorable Emilie,
Dé tout mon bien;
Par cé charmant lien,
Vous jouirez ſur ma foi
Comme moi.
Terres, châteaux,
Maiſons, chévaux,
Laquais, Coureurs; car c'eſt là ma folie:
Meubles brillans,
Habits galans,
Contrats, bijoux,
Né ſeront qué pour vous.
Les doux plaiſirs
Préviendront vos deſirs:
Pour reſſerrer lé beau nœud qui nous lie,
Les ris, les jeux,
Sans ceſſe pour tous deux
Feront couler les jours les plus heureux.

EMILIE.

Je vous ſuis obligée, mais vous devez ſçavoir que je ſuis attachée à Dorante par l'amour & la reconnoiſſance.

CRISPIN.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

Laiſſez au froid Dorante achever ſon automne,
Et vénez avec moi, mon aimable Pouponne:
La fortune vous rit, connoiſſez-en lé prix;
Chacun ſçait qué jé ſuis un dé ſes favoris.

EMILIE.

AIR. *Nos plaiſirs ſeront peu durables.*

De l'Amant qui regne en mon ame,

Je ne ſçais priſer que l'ardeur,
L'Amour ſeul ſuffit à ma flamme,
Et le ſentiment à mon cœur.

CRISPIN.

Erreur! quelle triſte vie paſſeriez-vous avec lui, toujours vis-à-vis l'un dé l'autre! quel état!

AIR. *Pour ſoumettre mon ame.*

Jé veux qué dé mon ame
Paris apprenne l'ardeur,
Qu'on célébre ma flamme,
Mes tranſports & mon bonheur,
Qu'en l'honneur dé ma conquête,
On chante les plus beaux vers,
Et qu'une brillante fête
L'annonce à tout l'Univers.

EMILIE.

O Ciel! que dites-vous? Sied-il bien à un Amant de publier ainſi....

CRISPIN.

Cap de bious, c'eſt le grand ton.

EMILIE.

AIR. *Cependant je vais.*

L'Amant délicat,
Craint toujours l'éclat;
Il ne cherche à plaire
Que dans le myſtère.
De l'objet vainqueur
Qui regne en ſon cœur;
Il a ſoin de taire
La moindre faveur.

CRISPIN.

Hé bien, jé m'accommoderai du ſilence, & jé contracterai clandeſtinément. Né mé tenez donc plus rigueur, acceptez mon cœur, ma main & ma fortune, tandis qué jé vous les préſente. Demain peut être il né ſeroit plus tems.

EMILIE.

Vos offres ne me tentent point, vous dis-je.

AIR. *D'une vaine crainte.* N°. 7.

Ma vive tendreſſe,
Seule m'intéreſſe.
Ma vive tendreſſe
Suffit à mes vœux.
Non, non la richeſſe
Ne rend point heureux.
J'obtiens ce que j'aime.
Ah! Dieux quel plaiſir
D'un bonheur ſuprême
Mon cœur va jouir.
A l'Amant que j'aime!
Mon cœur va s'unir.
Quel plaiſir!
A l'Amant que j'aime,
L'Hymen va m'unir.
D'un bonheur ſuprême,
Mon cœur va jouir.

CRISPIN.

Jé ſuis étonné dé cette réſiſtance, jé né

ſuis point fait pour eſſuyer un refus..... Jé né mé rébute cependant pas. Vous voulez, jé lé vois, mé faire acheter mon bonheur. Soit, il en vaut la peine.

Il lui prend la main.

AIR. *Des proverbes.*

Cet air charmant, cette mine friponne,
Cé tein, ces yeux valent tous mes thréſors.

EMILIE.

Laiſſez Monſieur,

CRISPIN.

Qué jé laiſſe Mignone,
Jé veux.....

EMILIE.

Finiſſez ou je ſors.

CRISPIN, *en baiſant la main.*

Oui, jé veux ſur cette main rondelette, coler mille baiſers dé feu.

EMILIE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs.*

Encore!

CRISPIN.

Ah! l'aimable pudeur,
Lé charmant embarras, Madame,
Vous m'aimez, ſandis.

EMILIE.

Moi, Monſieur!

CRISPIN.

Et oui,
Vos yeux décelent votre flamme.
Voilà l'aveu qué j'attendois. Adieu, jé

vais ordonner les apprêts brillans dé nos nôces, né vous impatientez pas, jé reviens dans l'inſtant.

Il ſort en faiſant des ſignes à Finette, & chante.

Chantez la victoire éclatante,
Qué remporte lé tendre Amour.

SCENE V.

EMILIE, FINETTE.

FINETTE.

VOILA un petit Seigneur qui me paroît aſſez content de lui.

EMILIE.

C'eſt une preuve qu'il ſçait ſe contenter de peu de choſe.

FINETTE.

Vous le connoiſſez ſans doute ?

EMILIE.

Non, mais il fait comme ſi cela étoit.

AIR. *On n'aime point dans nos forêts.*

De Paris il vient tout exprès,
Preſſé d'une ardeur non commune,
Pour faire hommage à mes attraits
De ſa main & de ſa fortune.

FINETTE.

Et c'eſt quelque choſe de bon ?

EMILIE.

Il le dit, mais il eſt Gaſcon.

FINETTE.

Cela eſt vrai, le préjugé eſt contre lui. Cependant.....

EMILIE.

Cependant je l'ai refuſé, non pas par cette raiſon au moins ; il ſeroit cent fois plus riche que cela me ſeroit égal.

FINETTE.

Mais ſi Dorante venoit à changer de ſentiment?

EMILIE.

La même choſe.

AIR. *L'Amour m'a fait la peinture.*

S'il trompoit mon eſpérance,
S'il négligeoit mes appas ;
J'irois loin de ſa préſence
Gémir de ſon inconſtance,
Et ne l'imiterois pas.

Elle veut ſortir.

FINETTE.

Où allez-vous donc?

EMILIE.

Me renfermer juſqu'à ſon retour. Je crains d'être encore expoſée à quelque viſite importune. Si tu recevois de ſes nouvelles, ne manque pas de m'en donner ſur le champ.

FINETTE.

Cela ſuffit.

Emilie ſort.

SCENE VI.

FINETTE *ſeule.*

JUSQU'ICI cela ne va pas mal : ſi je réuſſis auſſi bien du côté de Dorante, notre affaire eſt dans le ſac. Reſte à ſçavoir comment Damis en agira. Damis !..... Mais je ſuis bien bonne de travailler pour lui, je devois faire ſa fortune, je puis faire la mienne ; ceci mérite attention.

AIR. *Au milieu du cours.*

Quoi ! Sera-t'il dit,
Qu'en ourdiſſant cette trame,
J'en aurai le blâme,
Et lui le profit?
Comment, tout le bien
Qu'Emilie a droit d'attendre,
Damis va le prendre :
Et je n'aurai rien ?
Nenni, par ma foi,
Je ſens que je dois
Songer plutôt à moi,
Qu'à ſervir ce petit-Maître.
Il ſçaura du moins
Que quand on fait agir un traître,
Tôt ou tard on doit être
Dupe de ſes ſoins.
Oui, oui, ſaiſiſſons

Le bonheur qui ſe préſente.
Pour peu que Dorante
Goûte mes raiſons :
D'un ſeul coup, je veux,
Si le ſort me favoriſe ;
Quoique l'on en diſe,
Les tromper tous deux.

Songeons ſeulement en attendant ſon retour... Mais n'eſt-ce pas lui que je vois? Juſtement : oh ! oh ! Sans nous avoir prévenues, ceci cache quelque myſtère. Tachons de pénétrer ce qu'il a dans l'ame, & nous agirons en conſéquence.

SCENE VII.

DORANTE, FINETTE.

DORANTE, *d'un air inquiet, & tenant une lettre à la main.*

AIR. *Quando ſciolto.*

COMMENT percer ce Miſtére !
Je cherche & crains la lumiere.
Voyons,
Reliſons.
Hélas ! que vais-je faire?
Hé ! pourquoi vouloir ſortir,
D'un doute que je dois chérir?
Ah ! je tremble de m'éclaircir.

Il lit.

Votre Emilie eſt parjure.
Croirai-je ce qu'on m'aſſure ?
Ou n'eſt-ce qu'une impoſture ?
Quelle peine !
Quelle gêne !
Oui, quand j'en devrois mourir,
De ce doute je veux ſortir ;
Mais je tremble de m'éclaircir.
Quand je ſonge,
Que ce menſonge
Vient peut-être
De quelque traître,
A peine ſuis-je le maître
De retenir ma fureur.
Oui, tout me le fait connoître,
C'eſt un traître,
Oui, ſans doute, c'eſt un traître,
Qui ſous un maſque trompeur
Eſt jaloux de mon bonheur.
Comment percer ce myſtére, &c.

FINETTE.

Ah ! vous voilà, Monſieur, vous nous avez bien inquiettées. Mlle Emilie va être bien contente. Je cours vîte l'avertir.

DORANTE.

Un moment, Finette, rien ne preſſe. J'ai quelque choſe à te dire auparavant.

FINETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

DORANTE, *la tirant en particulier.*

Ecoute....

FINETTE.

Que va-t'il me dire ?

DORANTE, *miſterieuſement.*

Ecoute... (*d'un air contraint*) comment ſe porte Emilie ?

FINETTE, *à part.*

Le beau ſecret ! *haut*, très-bien, Monſieur, eſt-ce-là tout ce que vous avez à me dire ?

DORANTE.

Dis-moi.... M'aime-t'elle bien ?

FINETTE.

Mais... Je crois qu'oüi.

DORANTE.

Tu crois ?

FINETTE.

Aſſurément elle vous aime ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous le ſçavez... Auriez-vous quelque raiſon d'en douter ?

DORANTE.

Moi ! oh ! non, je lui rends bien juſtice.

FINETTE.

Cependant vous avez l'air inquiet.

DORANTE.

AIR. *De Catinat.*

J'ai quelques ennemis à me nuire attachés,
D'autant plus dangereux qu'ils ſe tiennent cachés.

FINETTE.

Qui pourroit contre vous s'élever aujourd'hui,

Vous qui n'avez pour but que le bonheur d'autrui?

DORANTE.

AIR. *Reçois dans ton galetas.*

Regarde ce qu'on m'écrit,
Tu vas en être ſurpriſe.

Il lui donne la lettre qu'il tenoit.

FINETTE.

Faut-il croire tout ce qu'on dit.
à part. Il eſt dans une rude criſe.

DORANTE.

Oui, c'eſt d'un traître ou d'un ami
Que vient la lettre que voici.

après que Finette a lû la lettre.

AIR. *Mon cher Blaiſe.*

Qu'en dis-tu?

FINETTE.

Monſieur, diſpenſez-moi.....

DORANTE.

Non, non, dis-moi qu'en dois-je croire?
Parles donc.

FINETTE.

Monſieur, diſpenſez-moi.....

DORANTE.

Je ne veux m'en fier qu'à toi.

FINETTE.

à part.

Du Marquis ici plaçons l'hiſtoire,
Elle y viendra tout au mieux;
Ce que tantôt j'ai vû de mes yeux,
Sans rien inventer,
Suffira pour l'inquietter.

DORANTE.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

FINETTE.

Monſieur, diſpenſez-moi....

DORANTE.

Non, non, dis-moi qu'en dois-je croire. Parles-donc.

FINETTE.

Oh ! non, diſpenſez-moi....

DORANTE.

Je ne puis m'en fier qu'à toi.

FINETTE.

AIR. *Mais demandez-moi.*

Apprenez..... J'ai peur....

DORANTE.

Ne crains rien.

FINETTE.

Apprenez donc qu'en votre abſence,
Un Marquis, jeune & riche...

DORANTE.

Hé bien ?

FINETTE.

Enfin un Seigneur d'importance,
Si j'en juge par l'apparence :
D'Emilie a tenté le cœur,
Et que ſans trop de répugnance
Elle a vû naître cette ardeur.

DORANTE.

Es-tu bien ſûre de cela ?

FINETTE.

A vous dire vrai, ie n'en jurerois pas. Je parle d'après ce que j'ai vû.

DORANTE.

Quoi! tu les as vûs?

FINETTE.

Oui.

DORANTE.

Et entendus?

FINETTE.

Non, j'étois trop loin pour cela.

DORANTE, *avec émotion.*

Et que diſoient-ils?

FINETTE.

Je vous dis que je ne les ai pas entendus.

AIR. *Muſette de Desbroſſes.*

En cet endroit tous les deux tête à tête,
Je les voyois ſe parler de fort près.
Elle, d'abord mépriſant ſa conquête,
De tous côtés portoit des yeux diſtraits;
Mais un regard, indifférent peut-être,
Peut-être auſſi qu'Amour l'avoit conduit,
Sert de prétexte à l'ardent petit-maître,
Et par degrés ſa flamme s'enhardit.

AIR. *Que je regrette mon Amant!*

Bientôt il lui prend une main,
Puis avec tranſport il la preſſe:
On la retire, mais ſoudain,
Il la reprend avec tendreſſe,
Y cole un baiſer.... puis....

DORANTE.

Comment?
Que faiſoit-elle en ce moment?

FINETTE.

Elle bouderoit,
Se fâchoit,
Menaçoit,
S'irritoit,
Si foiblement,
Qu'il recommençoit ſur le champ.

DORANTE.

AIR. *Dormir eſt un tems perdu.*

Mais ſçait-elle en m'offenſant,
Ce qu'elle hazarde?

FINETTE.

Avant d'éclater, pourtant
Il eſt bon de prendre garde.

Criſpin encore traveſti paroît ſortir de chez Emilie, & traverſe le Théâtre en affectant de ſe cacher.

DORANTE, *agité.*

Finette.....

FINETTE, *feignant de ne pas entendre.*

Il faut par vos yeux....

DORANTE.

Finette....

FINETTE.

Examiner mieux....

DORANTE.

Finette, tiens, regarde.

AIR. *Non, non, je n'en veux pas d'avantage.*

Regarde donc, je te prie.

FINETTE.

Hélas! je n'en vois que trop.

DORANTE.

On ſort de chez Emilie.

FINETTE.

C'eſt le Marquis de tantôt.

DORANTE.

Le Marquis! Ah! quel outrage!

FINETTE.

Mais peut-être l'éconduit-on.

DORANTE.

Et non, non, non,
Ne m'en dis pas d'avantage.

FINETTE.

à part. Je crois qu'il eſt tems de le mettre aux priſes. Annonçons à Emilie l'arrivée de Dorante.

SCENE VIII.

DORANTE, *ſeul.*

AIR. *Le Nocher loin du rivage.*

MON cœur ſe livre à la haine,
Rompons une indigne chaîne:
Que tout mon courroux éclate,
Contre une ingrate
Ma vengeance
Va la bannir.
L'Amant jaloux, quand on l'offenſe,
Doit y voler pour en punir.

Mon cœur ſe livre à la haine,
Rompons une indigne chaîne ;
La rage
Eſt mon partage.
Oui, ma vengeance
Va la bannir.
L'Amant jaloux, quand on l'offenſe,
Doit y voler pour en punir.

SCENE IX.

DORANTE, EMILIE.

EMILIE, *entrant avec empreſſement.*

AIR. *Ne v'là-t'il pas que j'aime ?*

QUOI ! c'eſt vous, quel raviſſement !
C'eſt vous, mon cher Dorante ;
Jour heureux, je vois mon Amant.
Ah ! que je ſuis contente?

DORANTE.

Arrête, & réſerve ces tranſports pour un autre.

EMILIE.

Que dites-vous ?... Dorante....

DORANTE.

Arrête, te dis-je, de quel front oſes-tu te préſenter devant moi ?

EMILIE.

O Dieux ! quel accueil !

DORANTE.

C'eſt celui que mérite la plus perfide & la plus ingrate de toutes les femmes.

EMILIE.

AIR. *Que n'a-t'elle.*

De quels noms m'appellez-vous.
Ciel ! ô Ciel !

DORANTE.

Ils ſont encor trop doux.

EMILIE.

Qu'ai-je fait ?

DORANTE

Redoute mon courroux.

EMILIE.

Eclairciſſez vos ſoupçons jaloux.
Qu'allez-vous me reprocher ?
Ah ! daignez ne me le plus cacher.

DORANTE.

Va, n'eſpere pas de me toucher,
Et crains de m'approcher.

EMILIE.

Quoi ! ſans m'entendre,
Dorante ne m'aime-plus !
Et mes pleurs ſont ſuperflus !
A ce coup devois-je m'attendre,
Et nos nœuds ſont-ils rompus ?
Ah ! laiſſez-vous attendrir.

DORANTE.

Non, je brave qui m'a pû trahir,
Déſormais je ne veux que haïr.

EMILIE.

C'en eſt fait, je n'ai plus qu'à mourir.
Mon cœur vous aima toujours :
Je le jure.

DORANTE.

Quitte ces détours.

EMILIE.

Je ſuccombe.

DORANTE.

Cherche du ſecours :
Que m'importent tes jours ?

EMILIE.

à part. Finette me l'avoit bien dit, *haut.* Cruel n'étoit-ce pas aſſez de m'abandonner, ſans m'accabler encore de reproches qui ne me ſont pas dûs. Mais quoi !

AIR. *Quand le péril.*

J'arteſte en vain mon innocence :
Si votre cœur n'a plus d'amour,
Je ne ſuis coupable en ce jour
Que par votre inconſtance.

DORANTE.

AIR. *Tant de valeur.*

Je dédaigne de lui répondre,
Et je crains encor d'éclater.
La perfide oſe m'inſulter,
Quand je puis d'un mot la confondre.

EMILIE.

Hé bien ! parlez, Monſieur, que je ſça-

che au moins la cauſe de ma diſgrace ; apprenez-moi mon crime.

DORANTE.

Quelle audace ! quoi ! Vous oſez....

EMILIE.

Oui j'oſe, vous m'accuſez de perfidie ; il faut me convaincre.

AIR. N°. 9. *Nou boli pardouna.*

Vous ne devez rien ménager,
Si j'ai pû devenir volage :
Cruel, ceſſez de m'outrager,
Ou prouvez-le-moi d'avantage.
Vous ne devez rien ménager,
Si j'ai pû devenir volage.

DORANTE.

Son aſſurance redouble ma fureur.

EMILIE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Ne vous laiſſez pas prévenir.
On croit aiſément une offenſe ;
Mais l'Amant trop prompt à punir,
A ſouvent pleuré ſa vengeance.

Dorante, mon cher Dorante, craignez d'écouter trop facilement des ſoupçons.....

DORANTE.

C'en eſt trop.

AIR. *Quel effroi.*

Ote-toi de mes yeux,
Ingrate, volage ;

Je connois l'outrage,
Que tu préparois à mes feux.
Tremble, perfide,
La fureur me guide.
Dès ce jour,
L'Amour
Outragé,
Sera vengé.
Je te vois gémir,
Tu crois m'éblouir :
Vains détours qui raniment ma rage !
C'en eſt fait, volage,
Mon cœur ſe dégage.
Sans crainte ſuis tes nouveaux nœuds.
Oui Cruelle,
Infidelle,
Ton ardeur nouvelle
Peut déſormais fixer tes vœux.
Je romps mes nœuds,
J'éteins mes feux.

EMILIE.

C'en eſt fait, je le vois, vous me quittez, & pour jamais. Oubliez-moi, Monſieur, portez ailleurs des vœux qui faiſoient mon bonheur. Je ne vous troublerai plus de mes plaintes importunes.

Elle ſort.

SCENE X.

DORANTE, FINETTE.

à part. FINETTE.

VOICI l'inſtant favorable pour l'exécution de mon projet, laiſſons un vain ſcrupule, qui me donneroit un ridicule de plus & de profit de moins.

à Dorante d'un air triſte.

Emilie ſort d'ici toute en pleurs, je crains que ſon infidélité n'ait trop excité votre colere.

DORANTE.

Oui, Finette, je viens de me venger; j'ai rompu tout-à-fait avec elle.

FINETTE.

Quoi! tout-à-fait vous la quittez.

DORANTE.

AIR. No. 10. *Vit-on jamais à tant d'attraits.*

C'eſt pour jamais.

FINETTE, *à part.*

Quel doux eſpoir!

DORANTE.

Non, je ne veux plus la revoir. *bis.*

FINETTE.

Mais eſt-elle ſi coupable?
J'ai peine à croire cela.

DORANTE.

Ah ! le trait eſt exécrable,
J'en rougis.

FINETTE.

Il eſt bon là.

DORANTE.

C'eſt pour jamais, &c.

FINETTE.

Souvent la colere abuſe.

DORANTE.

Comment ! Finette l'excuſe.

FINETTE

C'eſt l'effet de l'amitié,
Son état me fait pitié.
Pardonnez à la jeuneſſe :
Rendez-lui votre tendreſſe.

DORANTE.

Qui ? moi ! ne t'en flatte pas.

FINETTE.

à part. Fort bien.

DORANTE.

Ne t'en flatte pas.

FINETTE.

Emilie a des appas,
Faits pour regner ſur votre ame.

DORANTE.

Non, non, ne t'en flatte pas.

FINETTE.

à part. Fort bien.

DORANTE.

J'ai vaincu ma flamme.

FINETTE, *à part.*

Fort bien....

DORANTE.

Ne t'en flatte pas.
C'eſt pour jamais, &c.

Comment! après tout ce que j'ai fait pour elle! tu t'en ſouviens, Finette : éducation, ſoins, tendreſſe, elle tenoit tout de moi. Je ne vivois, je ne reſpirois que pour elle.

FINETTE.

Qui le ſçait mieux que moi? n'ai-je pas moi-même profité de vos bontés? n'ai-je pas partagé....

DORANTE.

AIR. *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Que dis-tu? Qu'ai-je fait pour toi?
J'en ſuis confus, ma chere :
J'aurois dû vivre ſous ta loi,
Et chercher à te plaire.
Mon cœur, en comblant tes ſouhaits,
Auroit mieux placé ſes bienfaits.

FINETTE.

Ah! Monſieur, je n'en demandois pas d'avantage. J'étois encore trop contente.

DORANTE.

Non, je me reproche ma negligence. J'aurois dû....

FINETTE.

Tenez, Monſieur, Emilie étoit digne

de ſon triomphe ; la préférence lui étoit bien dûe. Il eſt vrai que ſi j'avois eu le bonheur de vous intéreſſer comme elle.... Si vos yeux m'euſſent honorée des mêmes regards....

AIR. No. 11. *Du prix des talens.*

Loin d'imiter ſon inconſtance,
Et d'oublier tous mes ſermens,
L'amour & la reconnoiſſance
Auroient rempli tous mes momens.
Vous aimer & vous plaire,
Eût été mon unique affaire.
De vos deſirs
J'aurois fait mes plaiſirs.

DORANTE.

à part. Cette fille me charme.

FINETTE *à part.*

Bon ! cela prend.

DORANTE.

Quel caractère ! quels ſentimens !

FINETTE.

à part. A merveille ! achevons : *haut.* Que de titres pour vous aimer j'aurois eu à ajoûter à ceux qu'une inclination... naturelle .... mais je m'égare.

DORANTE.

Non, tu ne dis que ce que je déſirois d'entendre de toi.

FINETTE.

à part. Nous y voilà.

DORANTE.

Je ne ſçais comment j'ai été aſſez aveugle pour ne pas voir que tu valois mieux qu'Émilie.

FINETTE.

Moi, Monſieur! *à part.* Je le tiens.

DORANTE.

AIR. *Poulido Paſtourello.*

Oui, ta beauté l'efface,
Je t'aime cent fois mieux :
Viens-en remplir la place,
Je t'offre tous mes vœux.
Mon cœur de cet échange,
Sent toute la douceur,
Heureux! quand on ſe venge
En trouvant ſon bonheur.

FINETTE.

Quoi, Monſieur, vous vous abaiſſeriez au point de m'épouſer! Si j'étois aſſez vaine pour prétendre à tant d'honneur.....

DORANTE

Oui, ma chere Finette, je te demande ta main comme la ſeule choſe qui puiſſe me rendre heureux

FINETTE.

AIR. *Hélas pauvret.*

Hélas! pour vous donner ma foi,
Je ne puis vaincre un juſte effroi :
Si je voyois,
Sous d'autres loix,

Mon Epoux voler ;
De ce malheur,
Mon tendre cœur
Ne pourroit plus ſe conſoler.
Pour une Epouſe quelle peine,
Quand il a trompé ſon eſpoir !
Le devoir,
Sans pouvoir,
Jamais à ſes genoux ne le ramene.
Hélas, &c.

Allez, Dorante, retournez à Emilie : ſi j'acceptois vos offres, j'aurois à me reprocher le malheur d'une Amie, dont j'étois plûtôt la Compagne que la Suivante.

DORANTE.

Comment ! ta naiſſance eſt au moins égale à la ſienne.

FINETTE.

Sans doute, mais elle a eu plus de bonheur, & je ne voudrois pas être cauſe qu'elle le perdît. Reprenez-la, Monſieur, & joüiſſez avec elle du plaiſir....

DORANTE.

Que je reprenne Emilie, moi ! qu'Emilie jamais....

AIR. N°. 12.

Ne me parle plus d'Emilie,
Je l'oublie,
Je ne veux aimer que toi.
Ne me parle plus d'Emilie,

Je l'oublie,
Et je te donne ma foi.
Emilie eſt infidelle,
Et pour elle
Mon cœur ne ſent plus d'amour :
Emilie eſt infidelle,
Et pour elle
Mon cœur change ſans retour.
Ne me parle plus, &c.

FINETTE.

Mais vous la nommez ſans ceſſe ;
Je crains qu'une tendre ardeur
Ne renaiſſe
En votre cœur.

DORANTE.

Ne me parle plus, &c.

FINETTE, *à part.*

Enfin je l'emporte, & ma victoire eſt complette.

DORANTE.

Quoi ! tu balances encore !

FINETTE.

Comment vous reſiſter ? hé bien, Monſieur, j'accepte les offres que vous voulez bien me faire ; mais traitez avec douceur la pauvre Emilie.

DORANTE.

Quel bon cœur ! je t'ai dit que je ne voulois plus la voir ; mais je lui laiſſe tout ce que

ce qu'elle tient de moi. Adieu belle Finette, je te quitte un moment pour aller travailler à notre bonheur. *il ſort.*

SCENE XI.

FINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AIR. *Quel plaiſir vient me ſaiſir.*

QU'AI-je vû,
Qu'ai-je entendu ?
FINETTE.
Ah ! c'eſt Criſpin !
CRISPIN.
Que je ſuis en colére.
Qu'ai-je vû,
Qu'ai-je entendu?
FINETTE.
Quoi donc ! je crois qu'il a l'eſprit perdu.
CRISPIN.
Vous ſuivez votre projet :
Ouidà, mais c'eſt de la bonne maniére,
FINETTE.
Tu t'allarmes ſans ſujet :
Calme-toi, je ſçais ce que je dois faire.
CRISPIN.
Nenni-dà,
Reſtes-en là.

FINETTE.

Finis, ce ton commence à me déplaire.

CRISPIN.

Je le veux.

FINETTE.

Qui de nous deux,
A droit, Faquin, d'ordonner en ces lieux.

CRISPIN.

C'eſt donc là, dis-moi, ce dont nous étions convenus.

FINETTE *à part.*

Songeons à l'appaiſer : *haut.* Veux-tu m'entendre ?

CRISPIN.

Non, je ſuis outré.

FINETTE.

Ecoute.

CRISPIN.

Je ſuis trahi.

FINETTE.

Je vais t'apprendre.

CRISPIN.

Tes diſcours ſont inutiles.

FINETTE.

Le ſot animal ! attends.

CRISPIN.

Qui l'auroit cru !

FINETTE.

Un moment.

CRISPIN.

Voilà le coup qu'elle me préparoit.

FINETTE.

Criſpin!

CRISPIN.

La perfide!

FINETTE.

Attends, te dis-je.

CRISPIN.

Vouloir épouſer.

FINETTE.

Et non.

CRISPIN.

Quoi Dorante!

FINETTE.

Cela n'eſt pas vrai.

CRISPIN.

Explique-toi donc ſi tu veux.

FINETTE.

Ecoute-moi donc ſi tu peux.

CRISPIN.

Et oui, mais parle.

FINETTE.

Soit, mais donne-m'en le tems.

Ne vois-tu pas bien que tout ceci n'eſt fait que pour aſſurer la rupture projettée.

AIR. *Il faut l'envoyer à l'école.*

Pour mieux tromper ces deux Amans,
Dorante m'offrant ſa tendreſſe,
Je m'empreſſe,

De répondre à ſes ſentimens,
Cet aveu lui plaît, le conſole :
Je ne crains plus ſon changement.
Ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école.

CRISPIN.

Après.

FINETTE.

C'eſt à cauſe de cela que j'ai feint....

CRISPIN, *ironiquement.*

Oui ?....

FINETTE.

Oui.

CRISPIN.

Je ne donne pas là dedans : non, non, Mademoiſelle, je ne ſuis pas ſi ſot, & vous êtes la plus perfide, la plus....

FINETTE.

Vas-tu recommencer ?

CRISPIN.

AIR. *La bonne aventure.*

Non, mais je vais au Neveu
Mander cette injure.
Lui-même il viendra dans peu,
Charmé, je t'aſſure.
En poſte, ſans t'arrêter,
Ici te féliciter,
Sur ton aventure, ô gué,
Sur ton aventure.

Il te remerciera de ton zéle & de ta fidélité à le ſervir.

FINETTE.

Tu le prends ſur ce ton?

CRISPIN.

Oui, oui, je l'y prends, & je t'en prépare d'autres.

FINETTE.

Et moi je t'avertis que je ne m'en foucie guére.

CRISPIN.

Nous verrons.

FINETTE.

Oui, oui, nous verrons.

CRISPIN.

Mais voyez cette indigne, après m'avoir promis de m'épouſer.

FINETTE.

Ah le plaiſant viſage! épouſez donc Monſieur.

CRISPIN.

Je ne ſçais qui me tient.

FINETTE.

Doucement, ou je te poche les yeux.

CRISPIN.

La maſque!

FINETTE.

Le magot!

Ils ſortent en ſe ménaçant & ſe diſant des injures.

SCENE XII.

DORANTE, *seul.*

PLus je réfléchis sur mon nouvel engagement, & moins je me sens disposé à le tenir. Je m'imaginois tantôt qu'il pourroit me dédommager de la perte d'Emilie.

AIR. *D'Epicure.*

De mon dépit, de ma foiblesse,
Finette avoit sçu profiter ;
Elle avoit surpris ma tendresse,
Je ne pouvois lui résister.
Je croyois l'aimer pour la vie ;
Mais en ce moment, je sens bien
Qu'après l'infidelle Emilie,
Mon cœur ne peut plus aimer rien.

Il faut y renoncer : oui, l'Hymen ne m'offre plus les plaisirs que je m'étois promis. Tout est fini pour moi.

Il s'asseoit auprès d'une table, la tête appuyée sur sa main.

SCENE XIII.

DORANTE, EMILIE.

EMILIE, *au fond du Théâtre.*

JE viens vous voir pour la derniere fois, lieux où j'ai passé des momens si doux, lieux qui me paroissiez autrefois si charmans.

AIR. *Jouiſſez cependant.*

Votre aſpect à mes yeux n'offre plus de douceurs,
Si vous voyez couler mes pleurs ;
L'amour pour un ingrat me force à les répandre.
Quand je l'ai vû ſi ſoumis & ſi tendre,
Je ne prévoyois pas qu'il feroit mes malheurs.

AIR. *A Zerbine.*

S'approchant de Dorante.

Oſerai-je, Monſieur, vous vous faire
Une priere,
Néceſſaire
Pour me rendre la paix.

Elle lui montre un portrait.

Ce Portrait, précieux gage,
Eſt votre image.
Chere, trop chere image,
De l'auteur de mes regrets,
En vos mains je le remets.
Il fit mon bien,
Dans un tems plus proſpere ;
Mais cela ne guérit de rien.
Un Portrait ne guérit de rien.

Elle ayeint des lettres.

Dans ces lettres, de la tendreſſe,
Tout peint l'yvreſſe :
Votre cœur ceſſe de feindre,
De ſe contraindre.
Ecartez loin de mes yeux
Ces objets trop dangereux.
De mon ſouvenir,
Que ne puis-je ainſi vous bannir.

Elle ôte une bague de ſon doigt.

D'une flamme violente,
Perſéverante,
Toujours conſtante,
Votre bague fut garante;
La voilà,
Reprenez-là.
Adieu.
Je quitte ce lieu,
Pour toujours je vous dis adieu.

DORANTE, *ému.*

AIR. *Ah! grands Dieux quel trait de flamme.*

Dieux! Elle verſe des larmes!
Que ſes plaintes ont de charmes?
Malgré ma juſte fureur,
Je partage ſa douleur:
Mon ame en eſt attendrie.

haut. EMILIE.

Vous partez.....

EMILIE,

Il le faut bien.

DORANTE, *ſe levant.*

à part.

Reſtez, reſtez, méritoit-elle hélas! un cœur comme le mien.

EMILIE.

AIR. *Trois enfans gueux.*

Qui, moi! reſter encor auprès de vous!
Dans votre cœur quand je n'ai plus de place.

DORANTE.

Quand le dépit m'anime contre vous,
Je ſens l'amour qui veut vous faire grace.

EMILIE, *fierement*

AIR, *Plus inconſtant.*

Un cœur coupable a beſoin d'indulgence,
Lui pardonner, c'eſt être généreux ;
Mais ſçachez que l'innocence
De ce terme injurieux,
Toujours s'offenſe :
Ouvrez les yeux.
Ah ! ſi l'un de nous deux,
Doit recourir à la clémence :
C'eſt vous, c'eſt vous qui trahiſſez vos feux.

DORANTE.

AIR. *Ma raiſon s'en va beau train.*

Moi !

EMILIE.

Oui, vous dont la fierté,
Cauſe l'infidélité,
Qui me ſuppoſez....

DORANTE.

Et quoi ! vous oſez....

EMILIE.

L'action la plus noire.
Contentez ce cœur orgueilleux ;
Mais, ſans ternir ma gloire !

DORANTE.

Grands Dieux !

EMILIE.

Mais, ſans ternir ma gloire !

DORANTE.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

Hébien ! vous le voulez, il faut donc vous confondre,

Il faut vous mettre au point de ne pouvoir répondre.

Quel eſt l'Amant, tantôt qui vous offroit ſes vœux ?

EMILIE.

Un Amant dont pour vous j'ai rebuté les feux.

DORANTE.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Mais chez vous qu'alloit-il faire ?

EMILIE.

Chez moi ! quel eſt ce miſtére ?

DORANTE.

Mais je l'en ai vû ſortir ?
Eſt-ce encore une impoſture.
Vous pouvez me démentir ?

Quand je vous dis que je l'ai vû, & s'il vous faut des témoins, je vais vous en donner.

Il ſe retourne comme pour appeller Finette; cependant Finette entre pourſuivie par Criſpin : elle veut le renvoyer; mais Criſpin trompé par l'idée où il eſt que Finette le trompe, ne prend pas garde à ſon geſte, & avance juſqu'au milieu du Théâtre ; alors ſurpris d'y trouver Dorante, il veut s'évader. Dorante, le rapelle.

DORANTE *à Finette.*

Que veut ce Garçon ?

SCENE XIV. *& derniere.*

FINETTE, DORANTE, EMILIE, CRISPIN.

FINETTE, *montre de l'embarras & ne répond rien*

DORANTE *à Criſpin.*

PARLE donc toi ! que demandes-tu ici ?

CRISPIN.

à part. Que lui dire ! ... *haut.* Rien Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

DORANTE.

Comment rien !

CRISPIN.

Et non, Monſieur, c'eſt que je me ſuis trompé.

DORANTE.

Non, non, cet embarras me fait ſoupçonner quelque choſe, *à part* ? Ne ſeroit-ce point quelque Emiſſaire de ce maudit Marquis ? *haut.* Qui es-tu ?

FINETTE, *à part.*

Quel contre-tems !

DORANTE.

AIR. *Dieux, quel prix de ma tendreſſe.*

Parle donc, ou je t'aſſomme.

CRISPIN.

Ah, quel homme,
Quel embarras ;
Comment ſortir de ce pas?

DORANTE.

Si tu t'obſtine à te taire,

CRISPIN.

Eh, Monſieur, point de colere,
Je vas,
Oui, je vas,

DORANTE.

Tu n'échapperas pas.
Je prétends.

CRISPIN.

Et vraiment, je le vois bien,

DORANTE.

Tout ſçavoir.

CRISPIN.

Je ne vous cacherai rien.

DORANTE.

En ces lieux que viens-tu faire ?

CRISPIN.

J'en vais ſortir pour vous plaire.

DORANTE.

Il faut avant m'obéir.
En ces lieux que viens-tu faire ?

CRISPIN.

Hé bien laiſſez m'en ſortir.

DORANTE.

Quel eſt cet excès d'audace ?
Veux-tu donc que je te faſſe
Expirer ſous le baton,
Maître fripon!

CRISPIN.

Non, non.

DORANTE.

Dis-moi donc ce qui t'amene.

CRISPIN.

Hélas ! ma perte eſt certaine
De toute part,
Si je me tais, vous punirez mon ſilence;
C'eſt bien pis
Si je vous dis
La manigance.

DORANTE.

Pendart, pendart!
Reſous-toi de rendre l'ame.

CRISPIN.

Rengaînez donc cette lame
Je meurs d'effroi
Madame
Parlez pour moi.

DORANTE.

Prépares-toi à mourir de ma main, ſi tu ne me dis tout à l'heure qui t'envoie ici.

CRISPIN.

C'eſt mon Maître.

DORANTE.

Quel eſt-il ton Maître ?

CRISPIN.

M. Damis.

DORANTE.

Mon coquin de neveu ?

CRISPIN.

Comme il vous plaira.

DORANTE.

Veut-il encore me joüer quelque tour de ſa façon ?

EMILIE.

Lui ! le valet de Damis ! Eh non, Monſieur, il vous trompe, c'eſt ce beau Marquis qui vous donne tant de jalouſie ſi mal à propos.

CRISPIN.

Non, Mademoiſelle, vous vous trompez, je n'étois devenu Marquis que pour vous donner dans l'œil.

DORANTE.

J'entends, toute l'hiſtoire que l'on ma faite, n'eſt qu'un tiſſu de menſonges. *A Finette & à Criſpin qui ſe ſauvent.* Perfides, vous me fuyez en vain, je ſçaurai vous punir.

EMILIE.

Hé bien, Monſieur.

DORANTE.

Ah, ma chere Emilie, je reconnois mon injuſtice ; excuſez un emportement dont l'amour ſeul étoit la cauſe.

EMILIE.

Non, Monſieur, vous deviez me connoître, & ne pas croire ſi légerement.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue, mais ma con-

fuſion vous vange aſſez ; rendez-moi votre cœur, rentrez dans tous vos droits ; mon amour ſçaura vous faire oublier vos chagrins ; mais quoi vous ne répondez point, vous détournez les yeux.

AIR. *Laiſſez mon cœur en liberté.*

N'eſt-il donc
Pour moi plus de pardon ?
J'eſpere encore,
Je vous adore
Mon cœur abhorre
Un injuſte ſoupçon.
J'implore votre clemence,
Suſpendez votre vengeance,
Mon repentir
Doit vous fléchir.
Pour vous complaire,
Que puis-je faire,
Dites ma chere,
N'eſt-il donc, &c.
Emilie
Ma vie
Dépend de vous,
Si rien ne ſçauroit calmer votre couroux,
Je vais mourir, oui mourir à vos genoux.

Vous ſoupirez.

EMILIE.

C'eſt vous en dire aſſez.

DORANTE.

Ah ! chere Emilie.

EMILIE.

Ah ! cher Dorante.

DORANTE.

Les efforts que l'on a faits pour nous désunir, vous rendent plus précieuse à mon cœur.

EMILIE.

Le mien n'auroit jamais pû se consoler de la perte du vôtre.

DUO.

L'Amour nous couvre de ses aîles,
Et par des chaînes éternelles
A jamais il unit nos cœurs.
Livrons-nous à ses charmes ;
Et ne songeons à nos allarmes
Que pour mieux goûter ses douceurs.

DORANTE.

Me pardonnes-tu, chere amie,
Tous les maux que je t'ai faits.

EMILIE.

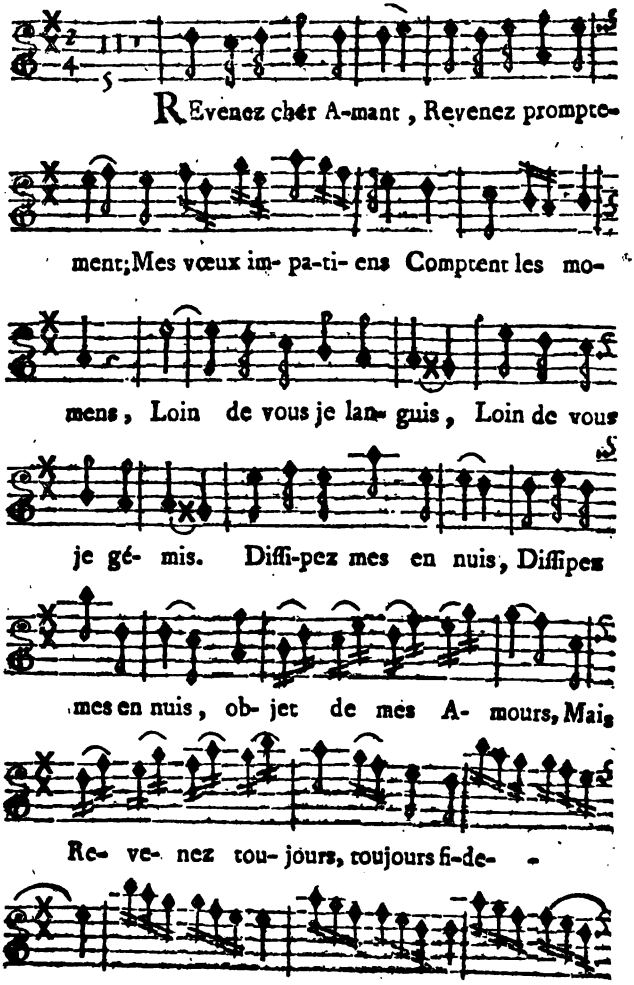
De plaisirs mon ame ravie
Ne voit plus que vos bienfaits.

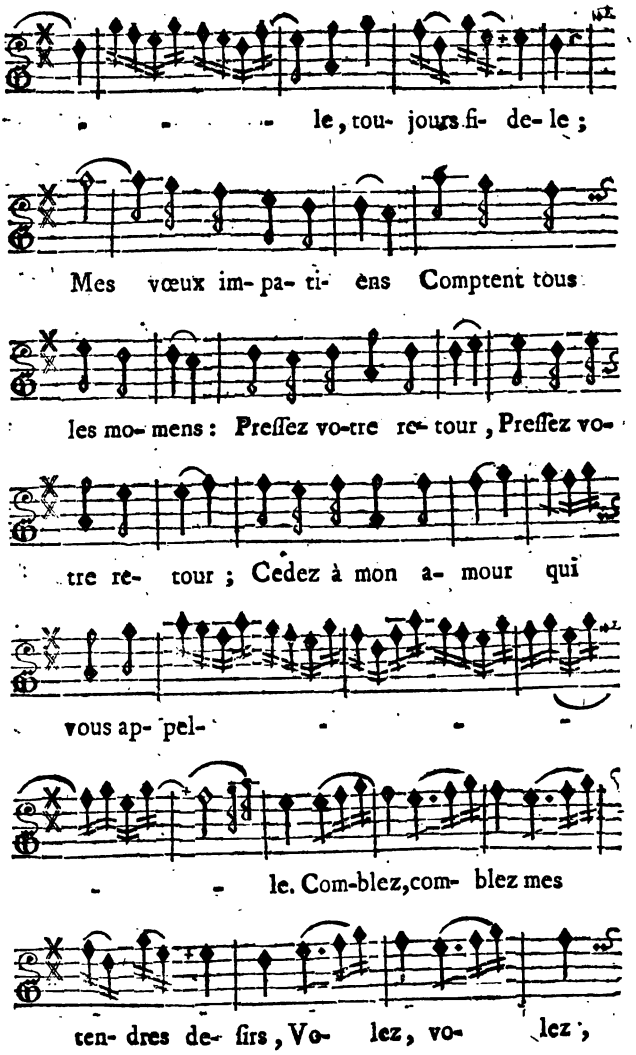
ENSEMBLE.

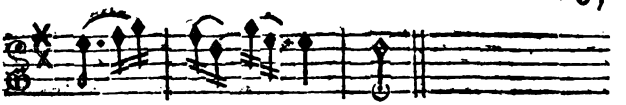
L'Amour nous couvre de ses aîles, &c.

FIN.

Airs choisis des Amans trompés.


REvenez cher A-mant, Revenez prompte-
ment; Mes vœux im- pa-ti- ens Comptent les mo-
mens, Loin de vous je lan- guis, Loin de vous
je gé- mis. Diffi-pez mes en nuis, Diffipez
mes en nuis, ob- jet de mes A- mours, Mais
Re- ve- nez tou- jours, toujours fi-de-

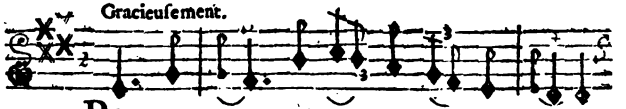

le, tou- jours fi- de- le ;
Mes vœux im- pa- ti- ens Comptent tous
les mo- mens : Preſſez vo-tre re- tour, Preſſez vo-
tre re- tour ; Cedez à mon a- mour qui
vous ap- pel-
le. Com-blez, com- blez mes
ten- dres de- firs, Vo- lez, vo- lez,



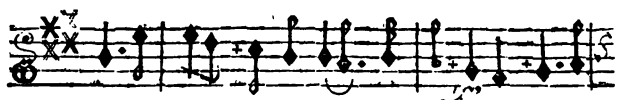
Ra-me- nez les plai- firs.

N° 2.

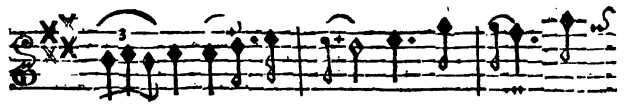
Gracieuſement.



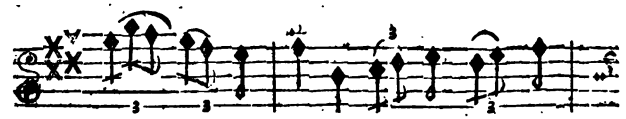
POur l'Ob- jet, qui re- gne dans mon a- me,



Je ne veux ni ca- cher ma fla- me, Ni de-

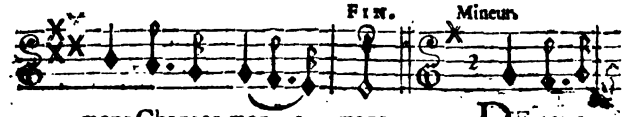


gui- ſer mon pen- chant, Sans rou- gir, ſans

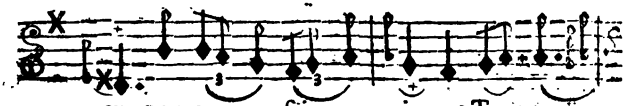


crain- dre de blâme, Je puis hau- te-

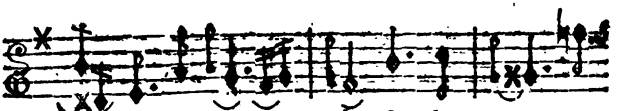
Fin. Mineur.



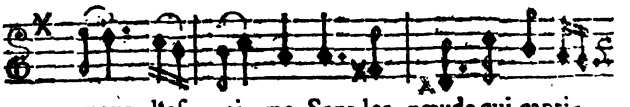
ment Chanter mon a- mant. DE cet a-



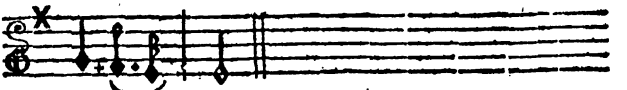
veu, pourquoy me faire un cri- me? Tout con-



pi- re pour mon vain- queur, Le de- voir, L'a-

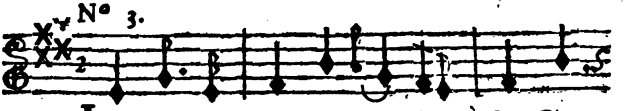


mour, l'eſ- ti- me, Sont les nœuds qui eapti-

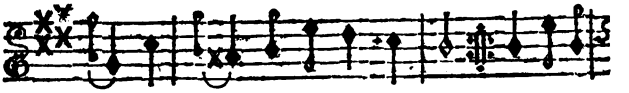


vent mon cœur. *Au Majeur.*

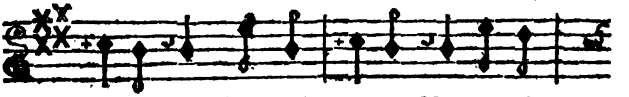
N° 3.



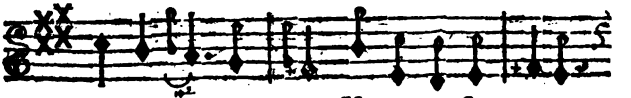
L'Orſque deux cœurs d'un ten- dre feu Cher-
Un cer- tain air de vé- ri- té Prou-



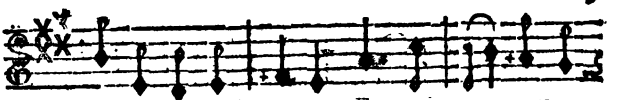
chent tous deux à fai- re la- veu, De la Na-
vent à tous deux leur ſince- ri- té.



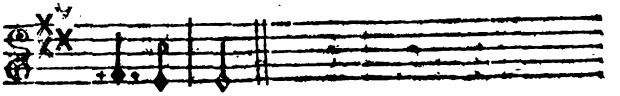
ture, Quand l'impoſ- ture Veut i- mi-



ter les doux ac- cents, Un amour ſin- cere,



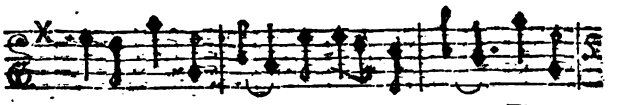
Perce le miſ- tere, Et rend ſes efforts



impuiſ- ſans.

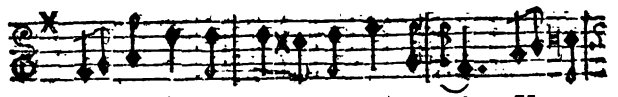
N° 4. *ARIETTE.*

DAns l'ex- ces de ſa ten-

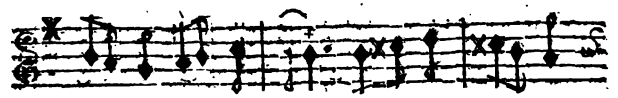


dreſſe, Voyez un cœur a- mou- reux Flatter

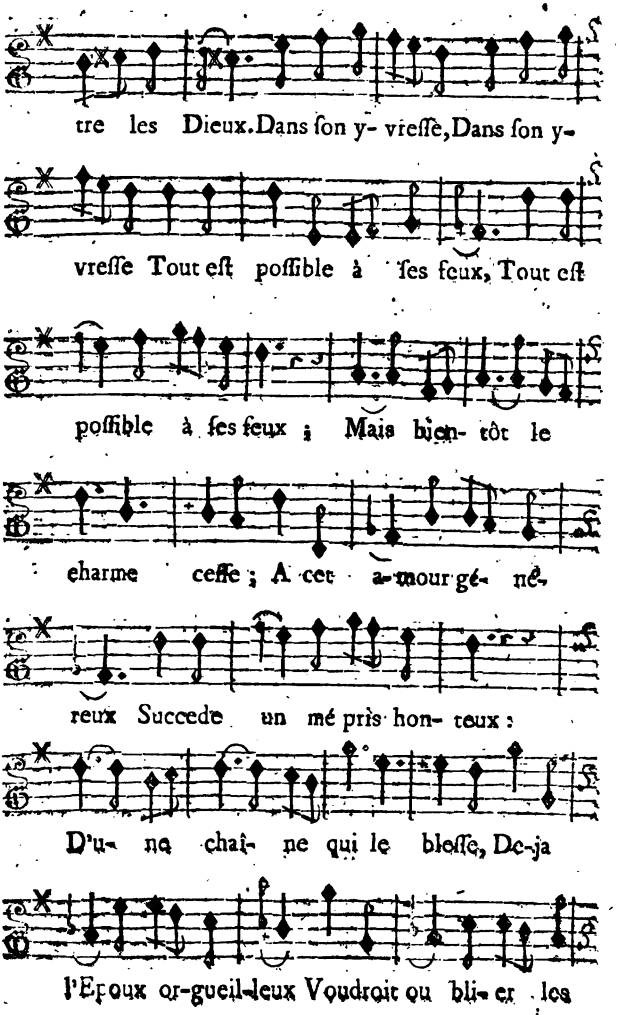
l'o- bjet de ſes vœux, Il pro- met à ſa mai-

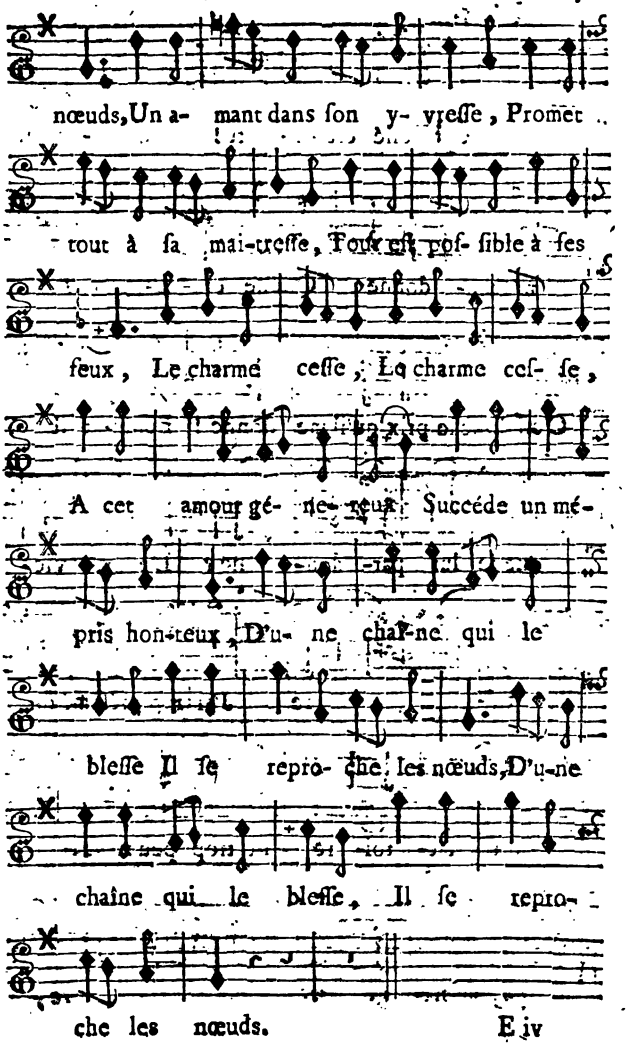


treſ-ſe, Qu'il é- le- ve juſqu'aux cieux, U- ne

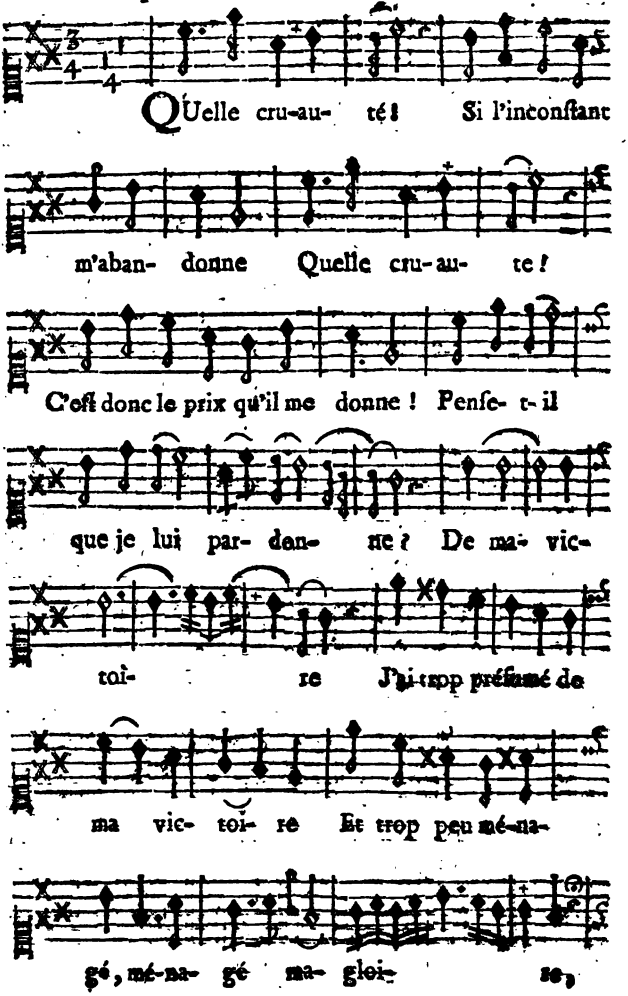


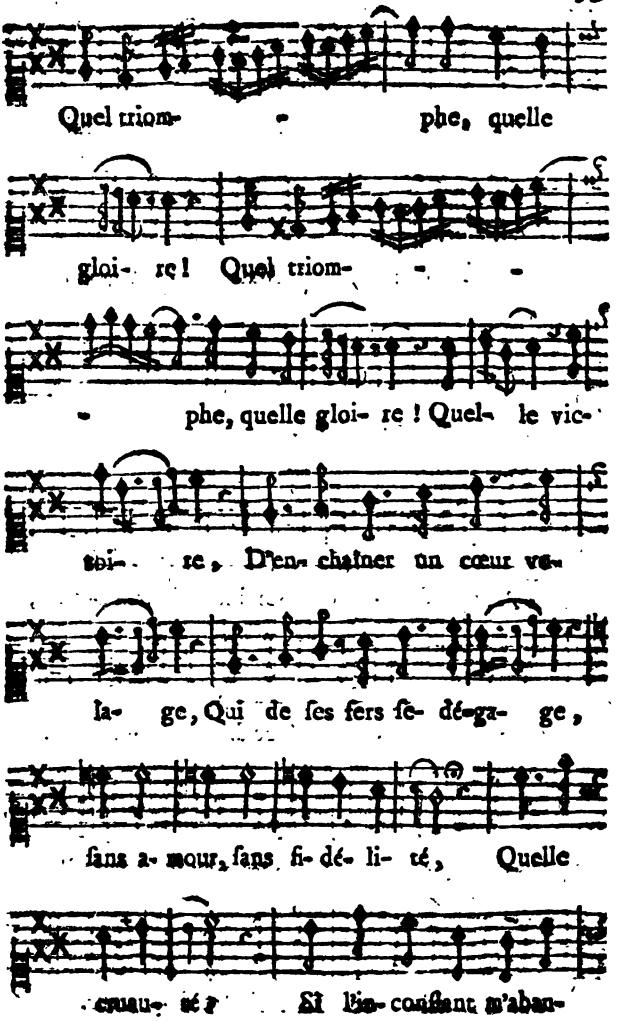
place en- tre les Dieux, U- ne place en-

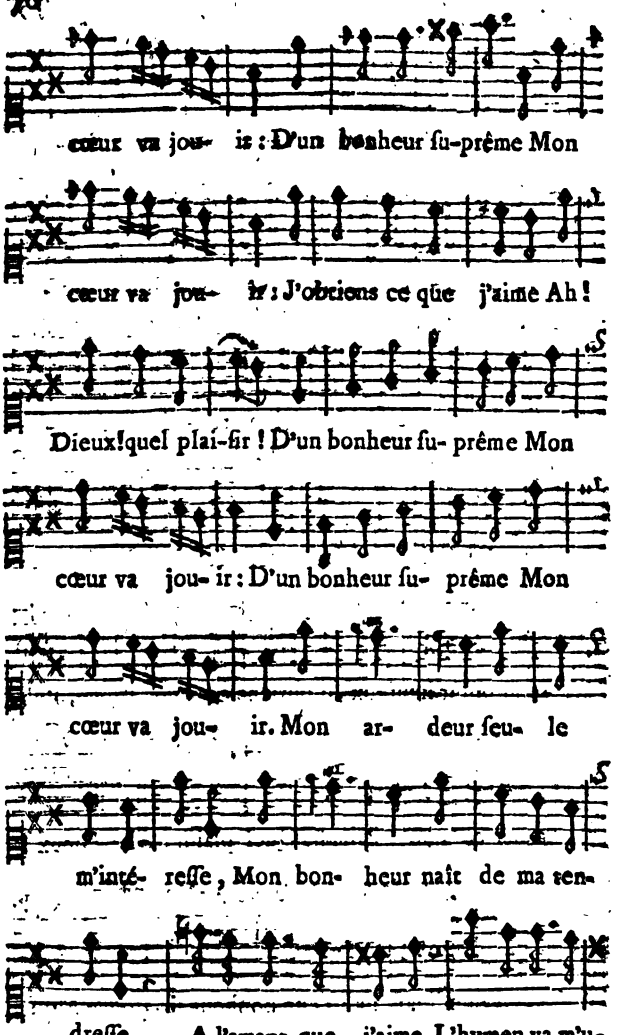

tre les Dieux. Dans ſon y- vreſſe, Dans ſon y-
vreſſe Tout eſt poſſible à ſes feux, Tout eſt
poſſible à ſes feux ; Mais bien- tôt le
charme ceſſe ; A cet a-mour gé- né-
reux Succede un mé pris hon- teux :
D'u- ne chaî- ne qui le bleſſe, De-ja
l'Epoux or-gueil-leux Voudroit ou bli- er les

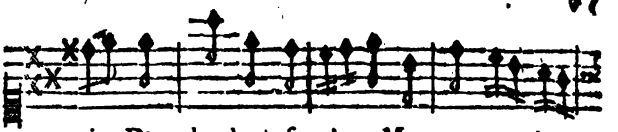

nœuds, Un a- mant dans ſon y- yreſſe, Promet
tout à ſa mai-treſſe, Tout eſt poſ- ſible à ſes
feux, Le charme ceſſe, Le charme ceſ- ſe,
A cet amour gé- ne- reux Succéde un mé-
pris hon-teux, D'u- ne chaî-ne qui le
bleſſe Il ſe repro- che les nœuds, D'u-ne
chaîne qui le bleſſe, Il ſe repro-
che les nœuds.

N° 5.

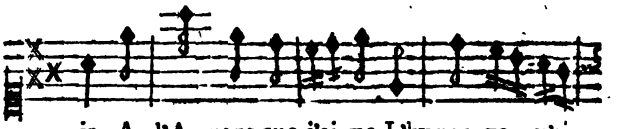

QUelle cru-au- té! Si l'inconſtant
m'aban- donne Quelle cru-au- te!
C'eſt donc le prix qu'il me donne! Penſe- t- il
que je lui par- don- ne? De ma- vic-
toi- re J'ai trop préſumé de
ma vic- toi- re Et trop peu mé-na-
gé, mé-na- gé ma- gloi- re,


Quel triom- phe, quelle
gloi- re! Quel triom-
phe, quelle gloi- re! Quel- le vic-
toi- re, D'en- chaîner un cœur va-
la- ge, Qui de ſes fers ſe- dé-ga- ge,
ſans a- mour, ſans fi- dé- li- té, Quelle
cruau- té! Si l'in- conſtant m'aban-

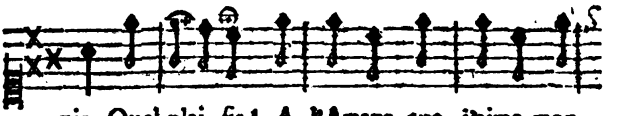

cœur va jou- ir : D'un bonheur ſu-prême Mon
cœur va jou- ir : J'obtiens ce que j'aime Ah !
Dieux ! quel plaiſir ! D'un bonheur ſu- prême Mon
cœur va jou- ir : D'un bonheur ſu- prême Mon
cœur va jou- ir. Mon ar- deur ſeu- le
m'inté- reſſe, Mon bon- heur naît de ma ten-
dreſſe. A l'amant que j'aime L'hymen va m'u-



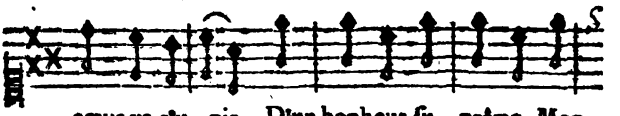
nir, D'un bonheur ſuprê-me Mon cœur va jou-



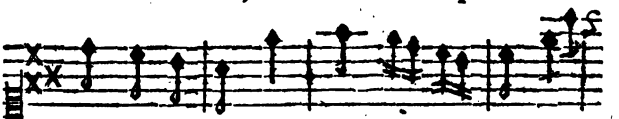
ir, A l'A-mant que j'ai-me, L'hymen va m'u-



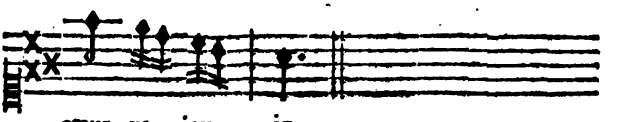
nir, Quel plai-ſir ! A l'Amant que j'aime mon



cœur va ſ'u- nir, D'un bonheur ſu- prême Mon

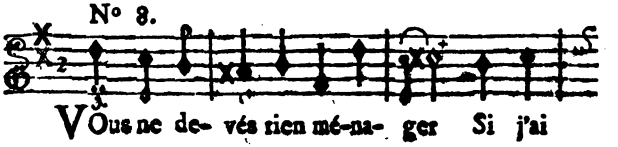


cœur va jou- ir, Mon cœur va jou- ir, Mon

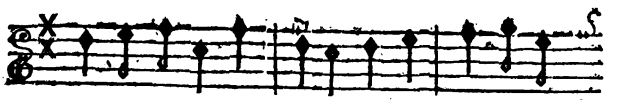


cœur va jou- ir.

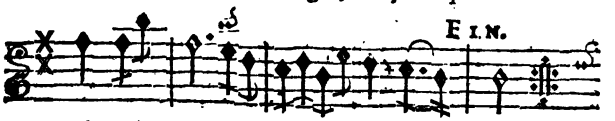
N° 8.



VOus ne de- vés rien mé-na- ger Si j'ai

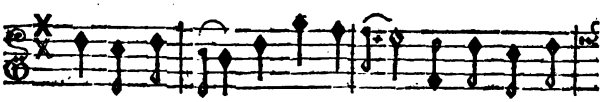


pû de-ve-nir vo- lage ; Si j'ai pû deve-



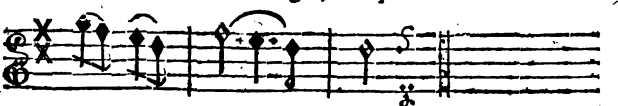
FIN.

nir vo- la- ge :



Cruel ! ceſ- ſés de m'outra- ger, Ou prouvés le

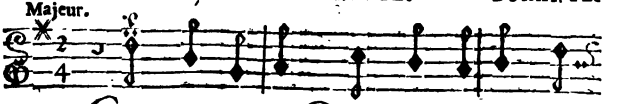
moi d'a- van- ta- ge, Ou prouvés le moi



d'a- van- ta- ge.

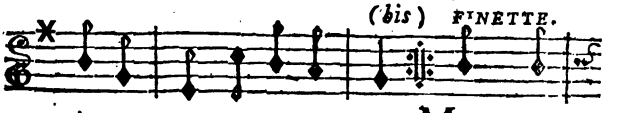
N° 9. DORANTE. FINETTE. DORANTE.

Majeur.



C'Eſt pour jamais. QUel doux eſpoir ! NOn

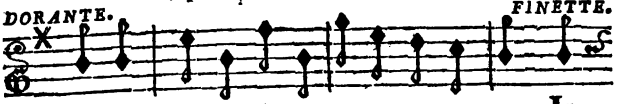
(bis) FINETTE.



je ne veux plus la re- voir. MAis eſt-

elle si coupable? J'ai peine à croire cela.

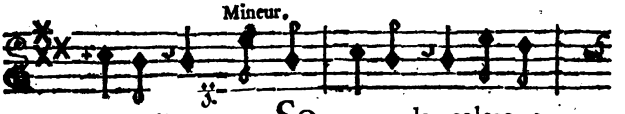
DORANTE. FINETTE.



AH! le trait est éxécrable: J'en rougis. IL

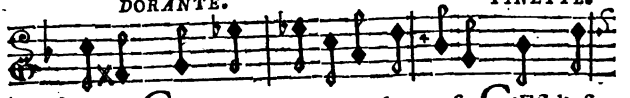
FINETTE.

Mineur.

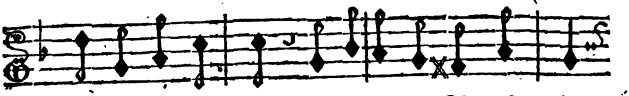


est bon là. SOuvent la colere a-

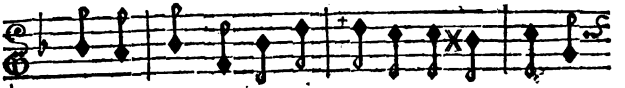
DORANTE. FINETTE.



buse. COmment! Finette l'excuse. C'Est l'effet



de l'amitié, Son état me fait pitié;

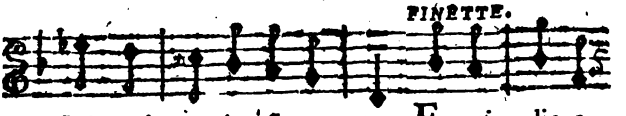


Pardonnés à la jeunesse, Rendés-lui vo-

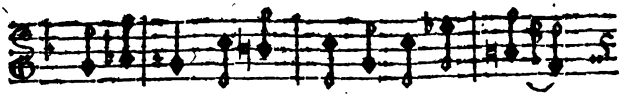
DORANTE.

tre tendresse. QUi, moi! ne t'en flatte pas.

FINETTE.

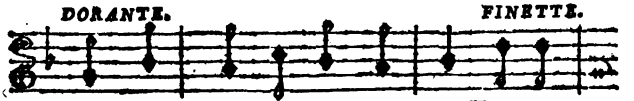


Qui, moi! ne t'en flatte pas. E- mi- lie a



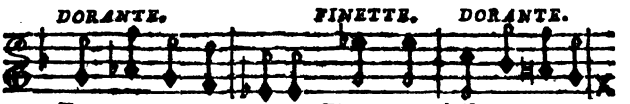
des ap-pas Faits pour regner ſur votre a- me.

DORANTE. FINETTE.

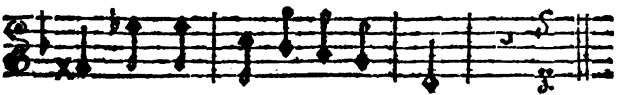


NOn, non ne t'en flat- te pas. FOrt bien.

DORANTE. FINETTE. DORANTE.

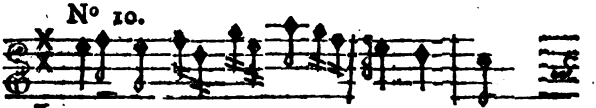


J'Ai vaincu ma flame. FOrt bien. NE t'en flatte

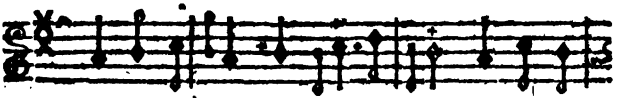


pas, Non, non ne t'en flatte pas. C'eſt &c.

N° 10.

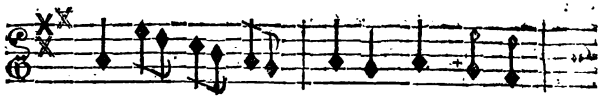


LOin d'i-mi- ter ſon in- con- ſtance,

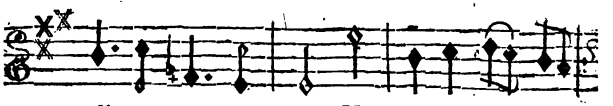


Et d'oubli- er tous mes ſermens, L'amour &

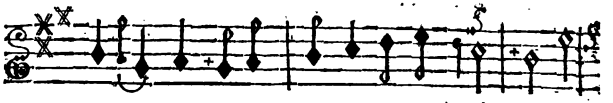
la



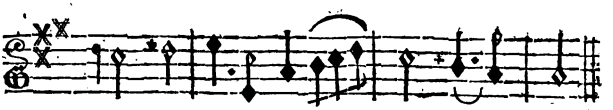
la re- con- noiſ- ſance Auroient rem-



pli tous mes mo- mens. Vous aimer & vous

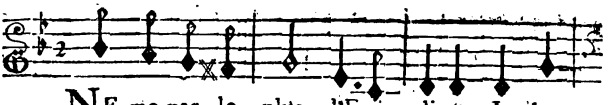


plai-re Eût été mom unique af- fai- re. De

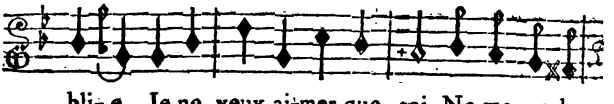


vos de-ſirs j'aurois fait mes plai- ſirs.

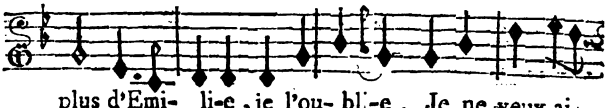
N° II. *DORANTE.*



NE me par- le plus d'Emi- li-e, Je l'ou-

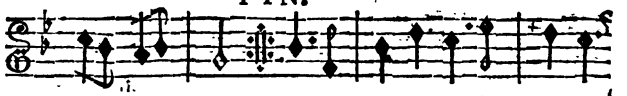


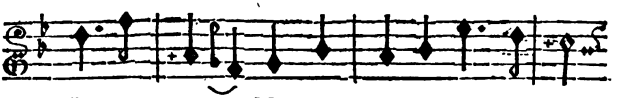
bli- e, Je ne veux ai-mer que toi. Ne me parle

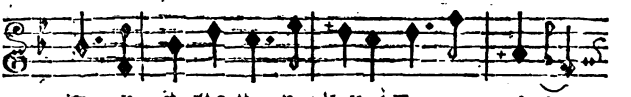


plus d'Emi- li-e, je l'ou- bli-e, Je ne veux ai-

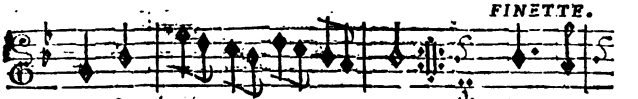
FIN.

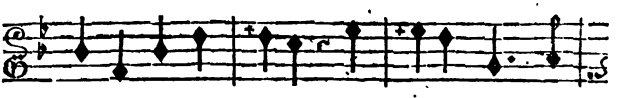

mer que toi. E-mi- lie eſt in- fi- delle,

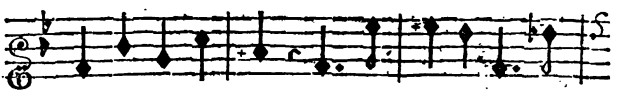

Et pour el- le, Mon cœur ne ſent plus d'amour,


E- mi- lie eſt in- fi- delle, Et pour el- le

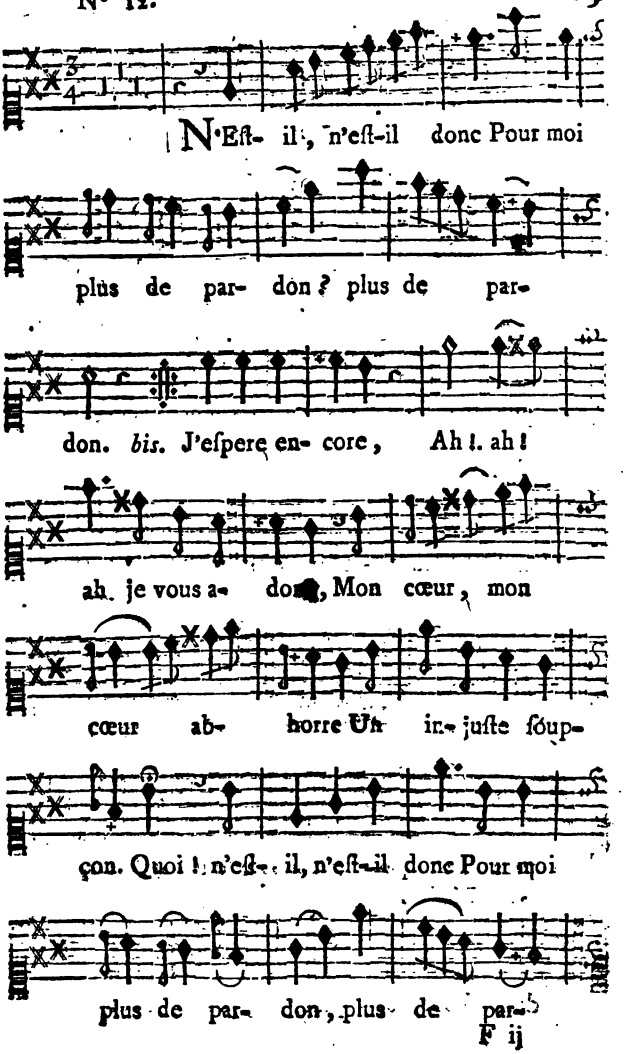
FINETTE.

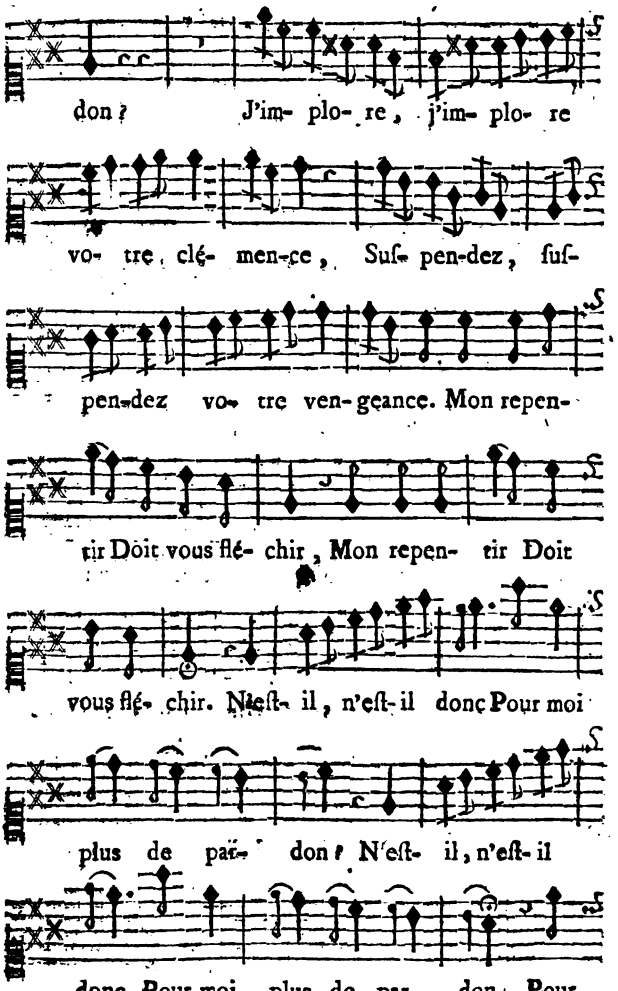

mon cœur chan-ge ſans re- tour. MAis vous

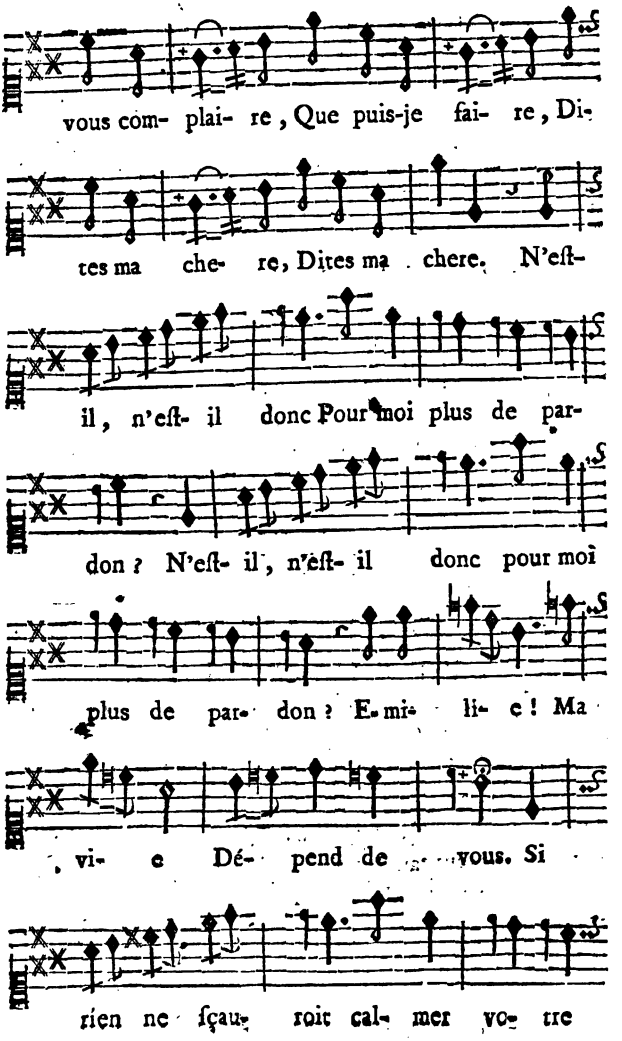

la nommez ſans ceſſe, ſans ceſſe, Je crains

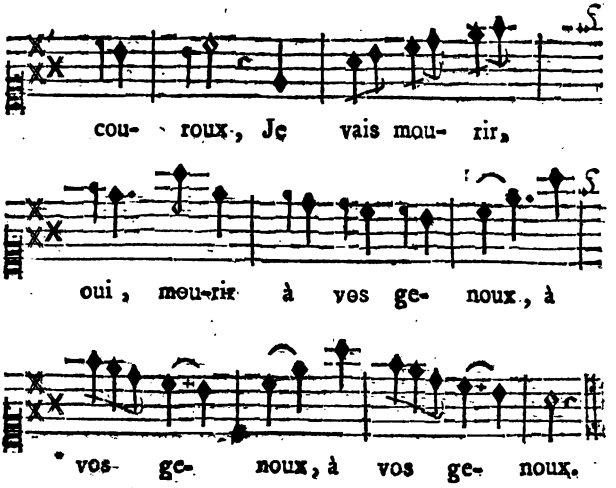

qu'une tendre ar- deur Ne re- naiſſe, Ne re-

naiſſe, Ne re-naiſſe en votre cœur. Ne me parle. &c.


N'Eſt- il, n'eſt-il donc Pour moi
plus de par- don ? plus de par-
don. bis. J'eſpere en- core, Ah ! ah !
ah, je vous a- dore, Mon cœur, mon
cœur ab- horre Un in- juſte ſoup-
çon. Quoi ! n'eſt- il, n'eſt-il donc Pour moi
plus de par- don, plus de par-


don ? J'im- plo- re, j'im- plo- re
vo- tre clé- men-ce, Sus- pen-dez, ſuſ-
pen-dez vo- tre ven-geance. Mon repen-
tir Doit vous flé- chir, Mon repen- tir Doit
vous flé- chir. N'eſt- il, n'eſt- il donc Pour moi
plus de par- don ? N'eſt- il, n'eſt- il
donc Pour moi plus de par- don. Pour


vous com- plai- re, Que puis-je fai- re, Di-
tes ma che- re, Dites ma chere. N'eſt-
il, n'eſt- il donc Pour moi plus de par-
don ? N'eſt- il, n'eſt- il donc pour moi
plus de par- don ? E- mi- li- e ! Ma
vi- e Dé- pend de vous. Si
rien ne ſçau- roit cal- mer vo- tre



FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Les Amans trompés Opera-comique*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 16 Juillet 1756.

CREBILLON.

Le Privilège & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du tome 3e. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement &c.

Ouvrages de M. VADE.

LA Pipe caſſé, Poëme.
Les quatres Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouilliere.

Opera-Comiques depuis 1752, du même Auteur.

La Fileuſe, *Parodie.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, *Parodie.*
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Recuil des Chanſons avec la Muſique.
Le Trompeur Trompé.
Il étoit tems, *Parodie.*
La nouvelle Baſtienne.
La Muſique de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, *Paſtorale.*
Les trois Complimens de la Clôture.
Le Confident heureux.
Folette ou l'enfant gâté.
Nicaiſe, Opera-Comique.
Les Racoleurs, Opera-Comique.

Opera-Comiques de M. FAVART & autres.

L'Amour au Village.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane, avec la Muſique.
La Magie inutile.
L'heureuxaccord.
L'Heureux événement.
Le Retour favorable.
La Roſe, ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir magique.
Le Roſſignol, avec la Muſique.
Le Monde Renverſé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe Enchantée.
Les Filles.
Le Plaiſir & l'Innocence.
Les Boulevards.
L'École des Tuteurs.
Zéphire & Flore.

Bertholde à la Ville.
La Peruvienne.
Le Chinois poli en France.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohémienne, Parodie, avec la Muſique.
L'Amour Impromptu, *Parodie.*
Les Amans trompés, Opera-Comique.
Le Troque, *Parodie* des Troqueurs, avec toute la Muſique. 3 l. 12 ſ.

PIECES DU THÉATRE ITALIEN.

Le Miroir, Comédie.
Le Bacha de Smirne, Comédie.
Les parfaits Amans, Comédie.
La Mort de Bucephale.
L'Année Merveilleuſe, Comédie.
Alceſte, *Divertiſſement.*
Les Femmes, *Comédie-Ballet.*
Brioché, Parodie.
L'Amant déguiſé, Parodie.
Le Prix des Talens, Parodie.
Les Jumeaux, Parodie.
La Pipée, Parodie, avec la Muſique.

PIÉCES in-12.

Les Mariages aſſortis, Comédie.
La Coquette fixée, Comédie.
Le reveil de Thalie, Comédie.
L'École du monde, Comédie.
Le Retour de l'Ombre de Moliére, Comédie.
La Partie de Campagne, Comédie.
La Gageure, Comédie.
Les Petits-Maîtres, Comédie.
La Fauſſe Prévention, Comédie.
Le Provincial à Paris, Comédie.
La Feinte ſuppoſée, Comédie.
Les Fauſſes Inconſtances, Comédie.
Le Retour du Goût, Comédie.
Les Lacédemoniennes, Comédie.
Le prix de la Beauté, ou le Jugement de Pâris.
La Campagne, Comédie.
L'Epouſe ſuivante, Comédie.
Les Fêtes Pariſiennes, Comédie.

Favart, Charles Simon

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Tirée des Contes Moraux de M. DE MARMONTEL;

DÉDIÉE

A MADAME LA DAUPHINE.

*Les Paroles ſont de MM. ***, & FAVART.*
La Muſique eſt de M. GRÉTRY.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.

AVERTISSEMENT.

Cette Pièce fut repréſentée en deux Actes ſur le Théâtre de la Cour à Fontainebleau, le 13 Novembre 1770; & à Paris, le 24 Janvier 1771.

M. Favart l'ayant réduite en un Acte, elle fut jouée devant Leurs Majeſtés, à Verſailles, le 29 Décembre 1775; & à Paris, le premier Janvier 1776.

A MADAME
LA DAUPHINE.

D'un jour pur, d'un jour doux, vous éclairez la France;
Toutes vos actions partent de votre cœur;
Dans vos regards ſereins, ſe peint la bienfaiſance;
Et l'on vient, près de vous, reſpirer le bonheur.
L'Amitié ne doit pas vous paroître étrangere:
Vous en faire ſentir le charme ſéduiſant,
Fut le premier bienfait de votre auguſte Mere.
C'eſt le beſoin des Rois; c'eſt leur faire un préſent.
Princesse, vous daignez en accepter l'hommage:
Vous rendez plus ardens les vœux que nous formons.
Les Princes ont toujours nos reſpects en partage;
Mais on ne leur dit point à tous: nous vous aimons.

ACTEURS.

NELSON, Membre du Parlement d'Angleterre.	*M. Clairval.*
LADI-JULIETTE, Sœur de Nelson.	*Mde Billioni.*
CORALI, jeune Indienne confiée à Nelson.	*Mde Trial.*
BLANDFORT, Capitaine de Vaisseau de haut-bord.	*M. Stün.*
UN MAITRE A CHANTER.	*M. Meunier.*
UN NOTAIRE.	*M. Desbrosse.*

L'AMITIÉ
A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet richement meublé à l'Angloiſe ; deux fauteuils ſont placés à côté d'un bureau ſurmonté d'un ſerre-papier, dans lequel il y a des mémoires, des livres, un paquet de plumes, une tabatiere & des piſtolets.

SCENE PREMIERE.

NELSON.

ARIETTE.

MON âme eſt dans un trouble extrême,
Le jour luit à regret pour moi.

O Ciel ! me craindrois-je moi-même ?
L'honneur n'eſt-il donc plus ma loi ?
Corali.... peut-être, je l'aime :
Ce dépôt me fut confié
Par Blandfort, par l'amitié même.
O tendre & divine amitié !
Dans mon cœur tu n'es pas éteinte.
Si par l'Amour j'étois vaincu,
Si j'ôſois te porter atteinte,
Je rougirois d'avoir vécu.

Confions à ma ſœur le trouble qui m'agite :
Juliette eſt prudente... Ah ! faut-il que j'héſite ?...
Elle paroît.... Je commence à trembler.

SCENE II.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

Mon frère, Corali demande à vous parler.

NELSON.

Corali ?

JULIETTE.

Oui. Cela vous fait-il de la peine ?

NELSON.

De la peine, à moi ? Non ; mais ſans doute, ma ſœur.
Vous ſavez quel ſujet l'amène ?

JULIETTE.

Elle ne me fait pas l'honneur
De me prendre pour confidente.

NELSON.

Depuis un certain tems ſon air eſt plus rêveur,
D'elle-même elle eſt différente.
Vous ne la traitez pas peut-être avec aigreur ?

JULIETTE.

Vous me faites injure.

NELSON.

Elle aime la retraite....
Ah ! vous verrez que c'eſt Blandfort qu'elle regrette.

JULIETTE.

Elle le doit au moins, il eſt ſon bienfaiteur.
Cette jeune Indienne a perdu ſa famille ;
Son pere, en expirant ſous le fer du vainqueur,
A Blandfort confia ſa fille ;
De ce brave Officier il connoiſſoit l'honneur.
Par la raiſon, par la douceur,
Blandfort ſut abréger le tems de ſon enfance,
Il l'éclaira par la reconnoiſſance,
Et hâta ſon eſprit en parlant à ſon cœur.

NELSON, *très-vivement.*

Au-deſſus de ſon âge, il eſt vrai qu'elle penſe;
Ses yeux peignent ſon âme; on y voit la candeur.

JULIETTE.

A Blandfort Corali doit être mariée.
A ſon départ pour l'Inde il vous l'a confiée.
Sur un dépôt ſi cher il auroit dû compter;
Vous le lui raviſſez: dans les cœurs je ſais lire,
Dans le vôtre ſur-tout.

NELSON.

Qu'ôſez-vous me prédire?

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.

ARIETTE, *qui finit en Duo.*

Je m'y connois, mon cher frère,
Mon cher frère, vous aimez.
Vous tenez dans le myſtère
Vos ſentimens renfermés;
Mais vous avez beau vous taire,
En vous taiſant, vous parlez.
En vain vous diſſimulez.
Je m'y connois, mon cher frère.
Quand cette jeune Etrangère
Vient à vous, les yeux baiſſés,
Elle tremble, & vous, mon frère,
Vous rougiſſez:
Elle craint votre colère,
Vous craignez de l'offenſer.
On ſe trahit ſans y penſer.

NELSON.

Mais, mais, ma ſœur, c'eſt m'offenſer,
Moi, lui plaire!
C'eſt chimère.
Ma ſœur, vous vous abuſez.
Non, non....
Ma ſœur, vous vous abuſez;
A tort vous vous allarmez.
Moi lui plaire!
C'eſt chimère.
A tort vous vous allarmez.

JULIETTE.

Ne vous cachez plus, mon frère;
Avec moi ſoyez ſincère.
Corali fait trop vous plaire,
Et même vous lui plaiſez.
Bon, bon! je m'y connois, mon frère, mon cher frère;
En vain vous vous déguiſez;
Tous les deux vous vous aimez.
Oui, mon frère, oui, mon frère,
Tous les deux vous m'allarmez,
Tous les deux vous vous aimez.

NELSON.

Sur une ſimple conjecture....

JULIETTE.

Conjecture! Ah! l'heureux détour!

NELSON.

Pourroit-on ſoupçonner l'amitié la plus pure?

JULIETTE.

Cette amitié ſert de voile à l'amour.
Oui, je vous aime trop pour n'être pas ſincère.
Vous, défenſeur des Loix, Membre du Parlement,
Vous qui devez l'exemple, ah! quel égarement!
Vous allez dégrader ce noble caractère;
Vous allez être indubitablement
Ami trompeur, parjure à ſon ſerment,
Et perfide dépoſitaire.

NELSON.

Vous m'effrayez. Quoi! je pourrois trahir!
Du malheur d'un ami je deviendrois la cauſe!
Non. A cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expoſe,
Ma ſœur; &, pour m'en garantir,
Demain... ce ſoir, je ſuis réſolu de partir.

JULIETTE.

Vous feriez bien.

NELSON.

Oui, je quitterai Londre.
A mon ami je ſais ce que je doi;
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois-je voir ſans ceſſe auprès de moi
Une Beauté ſenſible & vertueuſe
Me demander & me donner la loi?
La circonſtance eſt dangereuſe:
Et, pour être exact à ſa foi,
Quel homme auroit la force malheureuſe
De pouvoir répondre de ſoi?

JULIETTE.

Oui, la raiſon ſe taît, quand on voit ce qu'on aime.
Corali va venir, mon frère, & je crains bien...

NELSON.

Je vous promets de m'obſerver moi-même.

JULIETTE.

Et moi, pour ſoulager votre contrainte extrême,
Je reviendrai bientôt abréger l'entretien.

NELSON.

Vous me ferez plaiſir.

JULIETTE.

Plaiſir ! je n'en crois rien.

SCENE III.

NELSON, *ſeul.*

ARIETTE.

NON, non, jamais
L'amour ne doit troubler la paix
Qui règne dans une âme.
Je triompherai de ſa flâme.
On échappe à ſes traits,
Le devoir ſoumet la tendreſſe.
Aurois-je la foibleſſe ? . . .
Non, non, jamais.
Mais je juge mon cœur
Avec trop de rigueur :
Eh ! comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits ?
Par ſon empire,
L'Amour attire,
Entraîne,
Enchaîne.
Pour lui nos cœurs ſont-ils donc faits ?
Non, non, jamais

L'amour ne doit troubler la paix
Qui règne dans une âme.
Je triompherai de ſa flâme.
Céder à la tendreſſe!...
J'aurois cette foibleſſe!...
Non, non, jamais.

SCENE IV.

CORALI, NELSON.

NELSON.

AIMABLE Corali, ma ſœur vient de m'inſtruire
Que vous déſirez me parler.

CORALI.

Mais vraiment, j'ai toujours quelque choſe à vous dire.

NELSON.

A moi?

CORALI.

Oui; pourquoi vous troubler?

NELSON.

Moi, me troubler!...

CORALI.

Très-fort; cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je penſe, c'eſt votre ouvrage.
Je vois en vous la vérité;
Vous m'en enſeignez le langage:
Avec plaiſir j'en fais uſage,
Je peins ma ſenſibilité.
Excuſez ma timidité.
Pour un maître, c'eſt un hommage;
Mais dans mon cœur ſans fauſſeté,
Que la reconnoiſſance engage,
Démêlez bien la verité
Dont vous m'enſeignez le langage.

NELSON, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis, & mon cœur tranſporté...
Ah! ma ſœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité
Eſt peut-être un mauvais préſage.
Vous aurois-je déplu?

NELSON.

Déplu! Vous!

CORALI.

Un nuage

Altère la ſérénité
Que la candeur peint ſur votre viſage.
Ah ! Nelſon, contre moi vous êtes irrité.

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

Enfin, j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort.
Quand on eſt malheureuſe, on eſt intimidée ;
Ici vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blandfort.

NELSON.

Dès que l'on vous connoît, on en perd le mérite.
J'ai fait l'office d'un ami ;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite ;
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

CORALI.

Vous le devez ; car je vous aime
Avec tant de plaiſir !...

NELSON, *troublé.*

Vous m'aimez ?

CORALI.

Oui, Nelſon.

NELSON.

Corali !... Corali !...

CORALI.

Votre trouble eſt extrême.
Mon amitié vous fâche?

NELSON.

Non.
Non;... mais j'étudiois une cauſe importante;
Il faut ſur ce procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire eſt donc intéreſſante?

NELSON.

Oui... oui. Permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI.

Eh bien! de mon côté je vais m'aſſeoir & lire.
Cela ne pourra point vous cauſer d'embarras;
Je vous promets de ne rien dire.

NELSON.

Vous ne m'interromprez pas moins.

CORALI.

Je ne crois pas.
Travaillez; je vais prendre un livre.

(*Elle prend un livre ſur le bureau, & s'aſſied.*)

(*Nelſon ſe met à ſon bureau, & cherche dans le ſerre-papier les Mémoires dont il a beſoin; comme pluſieurs choſes les couvrent, il les ôte; &, entr'autres, une paire de piſtolets qu'il place ſur le bureau.*)

NELSON, *après un moment de ſilence de part & d'autre.*

Voyons donc ſur quel expoſé
Je puis juſtifier l'innocent accuſé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne liſez donc pas?

CORALI.

Si fait;
Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins, ſoyez ſilentieuſe;
Un ſeul mot de vous me diſtrait.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuſe.

NELSON.

Eh bien! ne diſons rien tous deux.

CORALI.

Je ne ſais pas ſi cela ſeroit mieux.

NELSON, *à part.*

Examinons ces pièces d'écriture.

CORALI, *à part.*

Recommençons notre lecture.

(*Il ſe fait un long ſilence, pendant lequel Nelſon & Corali ſe regardent de tems en tems.*)

NELSON, *à part.*

Je ne puis travailler.

CORALI.

Ce livre eſt ennuyeux.

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le tems?

CORALI.

Oui : vous me regardez, & moi je vous regarde:
Nous ferions auſſi-bien de nous parler.

NELSON.

J'entends
Vous aimez à parler, vous n'aimez pas à lire.

CORALI.

Parler avec vous, c'eſt s'inſtruire.

SCENE V.

JULIETTE, CORALI, LE MAITRE A CHANTER.

JULIETTE.

Miss, c'eſt votre Maître à chanter.

NELSON, *à part.*

Il vient bien à propos.

JULIETTE.

Il faut en profiter.
Blandfort veut vous donner tous les moyens de plaire ;
Vous lui devez une amitié ſincère.

CORALI.

Tout ce qu'il fait pour moi m'engage à l'eſtimer ;
Mais le ſecours d'autrui m'afflige & m'humilie.
Ce malheur, à mes yeux, ſert à me déprimer.
J'ai formé le projet, j'ai la louable envie,
De me mettre au-deſſus des beſoins de la vie,
(*A Nelſon.*)
Excepté cependant celui de vous aimer.

JULIETTE.

Cultivez avec ſoin les talens agréables ;
Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur ;
Ce ſont preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux & pour fixer ſon cœur.
Contre l'ennui ce ſont des armes ;
C'eſt par eux qu'un mari s'attache à ſa maiſon ;
Et tous les talens ſont des charmes
Que l'Amour inventa pour plaire à la Raiſon.

CORALI, *à Nelſon.*

Eh bien donc ! vous ſerez l'objet de ma leçon.

LE MAITRE, *à Nelſon.*

Vous aurez ſûrement du plaiſir à l'entendre.
(*A Corali.*)
Miss a du goût, elle va le prouver.

CORALI, *à Nelſon.*

Quand vous m'écouterez, ma voix ſera plus tendre.

NELSON, *à part.*

Cela manquoit pour m'achever.

LE MAITRE.

Chantez cette Ariette ; elle n'eſt pas mauvaiſe.

NELSON.

Eſt-elle Italienne, Allemande, Françoiſe ?

JULIETTE.

Mon Frère, là-deſſus point de diſcuſſions.
Il eſt, pour en juger, une règle très-ſûre ;

Toute Muſique doit rendre les paſſions ;
Celle qui ſait exprimer la nature,
Eſt de toutes les Nations.

LE MAITRE.

Ladi penſe très-juſte, & je penſe comme elle ;
L'arrêt qu'elle vient de porter,
Doit terminer toute querelle :
Ecoutez ; elle va chanter.

CORALI.

ARIETTE.

Du Dieu d'Amour en bravant la puiſſance,
On s'expoſe à ſes rigueurs :
On croit le fuir ; mais les traits qu'il nous lance
Ont déja frappé nos cœurs.
Au doux murmure des fontaines,
En vain on cherche le repos,
Et le ramage des oiſeaux
Réveille encore nos peines.
On languit,
On gémit,
On ſe tourmente.
Toujours la peine augmente.
Mais on ſe livre à l'eſpérance,
Quand l'Amour unit deux cœurs.
Du Dieu d'Amour en ſervant la puiſſance,
On mérite ſes faveurs.
Le ciel eſt pur, nos jours ſont beaux,
Quand les plaiſirs forment nos chaînes.
Au doux murmure des fontaines,

Alors

Alors on goûte le repos,
Et loin de nous l'Amour bannit les peines.
Oui, tout remplit nos desirs,
Quand les nœuds des plaisirs
Forment nos chaînes.

NELSON, *à part.*

Quel empire elle prend sur moi !
Quelle voix touchante & légère !

LE MAITRE, *à Nelson.*

Cette Musique a dû vous plaire ?

NÈLSON.

Oui ; mais pour aujourd'hui c'en est assez, je croi.
(*Le Maître se retire, en faisant une grande révérence*).

SCENE VI.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

Vous chantez assez bien pour vous passer de Maître.

CORALI.

Nelson, vous me flattez peut-être ?

JULIETTE.

Non, Corali, vous chantez tout au mieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire,
Nous nous amuſerons beaucoup toutes les deux,
Pendant l'abſence de mon Frère.

CORALI.

Comment donc?

NELSON.

Oui, je pars; je vais... bien loin d'ici.

CORALI.

Mais Juliette & moi nous vous ſuivrons auſſi.

NELSON.

Non, Corali; je vous laiſſe avec elle.

CORALI.

Vous pouvez vous réſoudre à quitter votre Sœur?
De la tendreſſe fraternelle,
Vous ne ſentez donc pas le charme & la douceur?

JULIETTE.

Je demeure ici pour affaires,
Et je vais ordonner pour lui
Les préparatifs néceſſaires,
Pour qu'il ſoit en état de partir aujourd'hui.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

CORALI, NELSON.

CORALI.

Votre Sœur peut reſter, ſi bon lui ſemble.
Nelſon, nous partirons enſemble.

NELSON.

Cela ſeroit décent!

CORALI.

Vous me haïſſez donc?

NELSON.

Non, Corali, non; je vous le proteſte.

CORALI.

Dans ce cas, mon projet doit vous paroître bon:
Si vous partez, je pars; ſi vous reſtez, je reſte.

NELSON.

Ce que je vais dire eſt affreux...;
Non, je ne puis....

CORALI.

Parlez....

NELSON.

Je n'ôſe.

CORALI.

Nelſon!...

NELSON.

De mon départ vous ſeule êtes la cauſe.

CORALI.

Ma tendreſſe pour vous eſt un crime à vos yeux?

NELSON.

J'ai de votre bonheur fait mon unique étude;
Et ſi vous n'aimiez pas Nelſon,
Ce ſeroit une ingratitude.

CORALI.

Eh bien! voilà parler raiſon.

NELSON.

Mais ce penchant & ſi doux & ſi tendre,
Pourroit nous préparer un cruel repentir;
Je ne dois pas y conſentir.
Un autre a le droit de prétendre....

CORALI.

Hélas! je ne vous entends plus.

NELSON.

Le reſpectable ami, plein de tant de vertus...

SCENE VIII.

CORALI, NELSON, JULIETTE.

JULIETTE.

Mon Frere, voici des nouvelles
De Blandfort.

CORALI.

Ah! voyons; nous apprendrons par elles
Si ſon voyage a ſecondé mes vœux.
Je déſire qu'il ſoit heureux.

NELSON, *après avoir lu.*

Il arrive.

CORALI, *interdite.*

Il arrive?

NELSON.

Oui, dès cette heure même.

CORALI.

J'en ſuis charmée.

NELSON, *en déſordre.*

Et moi, j'en ſuis ravi.
(*Il lit la lettre.*)

« J'arriverai, mon cher ami,
» Peut-être avant ma lettre; ainſi

» Je reverrai bientôt tout ce que j'aime:
» Je recevrai de toi l'aimable Corali,
» Ce dépôt, ce tréſor ſi rare,
» Que la fidélité reçut de mon amour.
» Avec plaiſir je touche à l'heureux jour
» Où notre bonheur ſe prépare.
» J'eſpere que ta Sœur, par amitié pour moi,
» Des inſtans précieux ſachant faire l'emploi,
» Aura formé le cœur de ma jeune Pupile,
» Enrichi ſon eſprit par une étude utile;
» Je verrai ſes talents égaux à ſes attraits,
» Et ma félicité ſera bien plus réelle.
» Que je ſerai content! c'eſt un de vos bienfaits
» Que je vais poſſéder en elle ».

NELSON.

Blandfort vient réclamer les droits qu'il a ſur vous.

JULIETTE.

Il faut, ſans balancer, l'accepter pour époux.

CORALI.

Et moi, ſans balancer, je ſuis très-décidée
A lui déclarer net que je ne le puis pas.

NELSON.

Mais....

CORALI.

Par la vérité je fus toujours guidée:
Voilà les ſeuls conſeils dont je veux faire cas.

NELSON.

Ma ſœur, je pars en diligence.

JULIETTE.

Mais, pouvez-vous, avec décence,
Vous éloigner au moment que Blandfort ?...

NELSON.

Je ne pourrai jamais ſoutenir ſa préſence.
Ah ! ma Sœur ! cachez-lui mon tort,
Et, comme vous pourrez, excuſez mon abſence.
(*A Corali.*)
Vous, juſqu'à mon retour obſervez le ſilence ;
Car... de vous doit dépendre... ou ma vie ou ma mort.
(*A Juliette.*)
Je me fie à votre prudence,
Ma Sœur.

JULIETTE.

Partez, j'en ſuis d'accord.

TRIO.

NELSON.	CORALI.
Je pars, rien ne m'arrête ;	Vous ne partirez pas,
Ne ſuivez point mes pas.	Vous ne partirez pas.

JULIETTE.

Votre voiture eſt prête :
Partez, ne cédez pas.

NELSON.

CORALI.

Vous ne partirez pas.
Corali t'eſt ſi chère,
Elle me déſeſpere. Et tu veux la quitter !

JULIETTE.

Partez, partez, mon frère.

NELSON.

CORALI.

Je ne puis la quitter. Corali t'eſt ſi chère,
Et tu veux la quitter !

JULIETTE.

Partez, partez, mon frère,
Partez, ſans l'écouter.
La raiſon vous éclaire,
N'écoutez que l'honneur.

NELSON.

CORALI.

Ah ! trop cruelle ſœur ! Ah ! trop cruelle ſœur !
(*A Corali.*)
Non tu n'es pas haïe. Je me croirai haïe,
(*A part.*)
Ah ! je crains tout de ſes regards. Cher Nelſon, ſi tu pars.
Sois attendri par mes regards.

JULIETTE.

De l'amitié trahie
Craignez bien plutôt les regards.

NELSON.

CORALI.

(*A Juliette.*)
Ah ! vous me rendez à moi-même. Déſeſpoir extrême !
Arrête.
(*A Corali.*)
Ne me ſuivez pas.

JULIETTE, *à Nelſon.*

Ne l'écoutez pas.

NELSON.

Ne ſuivez point mes pas.

CORALI.

Vous ne partirez pas.

JULIETTE, *à Corali.*

Ne ſuivez point ſes pas.

(*Comme Nelſon va pour ſortir, Blandfort paroît.*)

SCENE IX.

NELSON, JULIETTE, CORALI, BLANDFORT.

BLANDFORT.

LE Ciel répond à mon attente,
Mon cher ami, je te revois!
Viens, Nelſon, viens remplir mon ame impatiente:
Nos cœurs, en ce moment, rentrent dans tous leurs droits.

JULIETTE.

Votre retour étoit bien néceſſaire.

BLANDFORT.

Je vous ſais gré de cet empreſſement:
La Sœur veut bien pour moi penſer comme le Frere.

CORALI.

Oui, nous vous désirions tous trois également.
Lorsque je vous revois, je crois revoir un pere.

BLANDFORT.

Mais toi, qu'as-tu, Nelson? je te trouve changé:
Tu jouissois d'une santé parfaite;
Ce bon tempérament seroit-il dérangé?

NELSON, *d'un air triste.*

Ah! je me porte bien.

JULIETTE.

Moi, j'en suis inquiette.

CORALI.

Et moi de même.

BLANDFORT.

Je ne sçais:
Mais j'ai cru vous trouver tout autres que vous êtes.

NELSON.

Qui? nous?

BLANDFORT.

Oui, vous semblez tous trois embarrassés.
Auriez vous de chagrin quelques causes secrettes?

JULIETTE.

Qui pourroit manquer à nos vœux?

NELSON.

Il ſuffit que l'on te revoie.

BLANDFORT.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux;
Mais ma préſence ici va ramener la joie.
(*A Nelſon.*)
Tiens, ouvre-moi ton cœur, mon ami; je le veux.

CORALI.

Si quelque choſe vous afflige,
Blandfort eſt un ami bien ſûr, bien généreux.
Dites-lui tout, puiſqu'il l'exige.

BLANDFORT.

Corali, je le vois, deſire mon bonheur.

NELSON.

Ma ſanté s'affoiblit, le travail me fait peur.
J'ai formé le projet de vivre pour moi-même.

BLANDFORT.

As-tu quelques chagrins du côté de la Cour?
Elle t'eſtime plus que bien des gens qu'elle aime,
Et te le prouvera, ſans doute, quelque jour.

NELSON.

Ce n'eſt point par humeur ni par miſanthropie,
Que je veux quitter mon état;

Mais le bruit de la Ville.., Ah ! le monde m'ennuie.
Plus libre à la campagne, on y vit ſans éclat.

CORALI.

Eh bien ? nous pourrons vous y ſuivre.

BLANDFORT.

Partout où tu ſeras, c'eſt-là que je veux vivre.

JULIETTE.

Votre bonheur, mon Frère, eſt notre unique loi.

BLANDFORT.

Nelſon, tu m'appartiens, & mon cœur te réclame :
Tu ne vivras jamais autre part que chez moi.
Corali m'aimera, je recevrai ſa foi ;
Tu ſeras heureux de ma flamme,
Et de ſon Gouverneur tu garderas l'emploi,
Même quand je l'aurai pour femme.

NELSON.

Non ; ne t'en rapporte qu'à toi.

BLANDFORT.

ARIETTE.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié !
De tout l'univers qu'on oublie,
Heureux qui peut être oublié !

Ami tendre & femme jolie,
Sans ceſſe feront mon bonheur;
Et je trouverai dans mon cœur
Les biens charmans que l'on envie.

NELSON.

Oui, voilà le bonheur : quand on a l'ame tendre,
On n'aſpire, en effet, qu'à pouvoir vivre ainſi.

BLANDFORT.

Eh bien ! tu peux te marier auſſi.

NELSON.

Non; non, je veux encore attendre.

BLANDFORT.

Tu fais mal; tiens, Nelſon, quand on a du ſouci,
Une femme jolie eſt une enchantereſſe,
Dont le regard ſerein ſçait fixer le plaiſir;
Et ſon ſourire qui careſſe,
Nous préſente un bonheur qu'il eſt doux de ſaiſir.

JULIETTE.

Je connois bien mon frere, & c'eſt ainſi qu'il penſe.

NELSON, *bas.*

Ma Sœur....

BLANDFORT.

Comment, quelque Beauté lui plaît ?
Corali, vous ſavez qui c'eſt?
Mettez-moi dans la confidence.

CORALI, *embarraſſée, & contrainte par un regard de Nelſon.*

Non; je dois garder le ſilence.

BLANDFORT.

Sans la diſcrétion point de ſociété,
Et ſon ſecret doit être reſpecté;
Je ne ſuis plus curieux de l'apprendre.
Rendre mon ami libre eſt ma première loi,
Et je veux que ſon cœur vienne au-devant de moi:
Je me reprocherois de vouloir le ſurprendre.

NELSON.

Mon ami!...

JULIETTE, *à Blandfort.*

Vous voyez quel eſt ſon embarras.

BLANDFORT.

Sa réſerve m'étonne, & ne m'offenſe pas;
Mais Corali, pour moi, ſans doute eſt ſans myſtère:
Je la connois, & je me crois certain
Que ſon âme n'a point de ſecret à me faire.

CORALI.

Je ſerois bien gênée, en voulant vous le taire.

BLANDFORT.

Ainſi, vous conſentez à recevoir ma main?
Je vais chercher moi-même le Notaire.

NELSON.

Mais, un valet pourroit...

BLANDFORT.

J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur; il faut
Saiſir tout ce qui l'accélère.
Quand je fais tant que de bien ſouhaiter,
De tous mes pas je ſuis prodigue;
Et je trouve qu'on ſe fatigue
Beaucoup moins à marcher qu'à s'impatienter.

(*Il revient du fond du Théâtre.*)

Je reviens; j'oublios l'article néceſſaire:
C'eſt de vous mettre au fait de mon vrai caractère:
Si, comme je n'en doute pas,
Vous êtes douce, aimable, honnête, vertueuſe;
Si dans notre union vous trouvez des appas,
Les plaiſirs ſuivront tous vos pas;
Votre félicité me ſera précieuſe:
Si des plaiſirs bruyans vous êtes amoureuſe;
Si vous aimez le monde & tout ſon vain fracas;
Oh! je vous déclare, en ce cas,
Que vous ſerez encor parfaitement heureuſe.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

SI nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ſerions bien inexcuſables.

JULIETTE.

Hon! ſouvent ce malheur arrive à ſes ſemblables:
Il ſemble que ce ſoit une fatalité.

CORALI.

C'eſt votre intention, à ce que j'imagine.

NELSON.

Qui? moi? Vous me croyez ce projet inhumain!

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine:
Vous attrapez Blandfort, en lui donnant ma main.

NELSON.

C'eſt un devoir.

CORALI.

C'eſt une tromperie.
(*Avec un peu d'humeur.*)
De ſon côté, Madame y donne tous ſes ſoins.

JULIETTE.

JULIETTE.

Seriez-vous infidelle à Blandfort?

CORALI.

De ma vie.
Je ne l'en tromperai pas moins.

NELSON.

Comment!

CORALI.

En devenant ſa femme,
On me fera jurer que c'eſt ſelon mon gré.

JULIETTE.

Eh bien?

CORALI.

Comme je mentirai!

JULIETTE.

L'honnêteté...

CORALI.

Fort bien, Madame!
Je trahirai la vérité;
C'eſt une belle honnêteté!

JULIETTE.

Aimez-vous mieux manquer à la reconnoiſſance?

CORALI, *avec la plus grande vivacité.*

Non; mais eſt-il quelque puiſſance

Qui fut notre âme ôſe étendre ſes droits ?
Notre âme eſt libre, & dans l'indépendance.
Seroit-il parmi vous des loix,
Pour affliger, opprimer l'innocence,
La nature, l'amour, & me dicter mon choix ?
Il n'eſt donc pas permis qu'on aime,
Si vos loix ne l'ont ordonné;
Un cœur doit ſe donner lui-même :

(*A Nelſon.*)

Et c'eſt à toi que le mien s'eſt donné.

NELSON, *avec feu.*

Corali, connois-moi; je t'aime, je t'adore.

JULIETTE.

Que dites-vous ?

NELSON.

Ah ! pardonnez ma ſœur;
Ni ſon cœur, ni le mien ne ſont faits pour l'erreur.

(*A Corali.*)

Chaque jour, chaque inſtant, te rend plus chere encore.

(*A part.*)

Eh ! quel objet plus digne d'être aimé ?
Jamais de tant d'amour on ne fut enflammé.

(*A Corali.*)

Mais, en t'aimant, veux-tu que je m'abhorre ?
Si pour Blandfort j'étois un étranger,
Je ſerois moins inexcuſable.

Avec vous, dans ce cas, je pourrois m'engager,
Sans me rien reprocher, ſans être mépriſable;
Mais, mon intime ami! juſte ciel, j'en frémis!
Quoi! d'un dépôt ſacré la ſainteté trahie!...
Ce ſeroit une perfidie,
Un attentat affreux... ſi je l'avois commis...

JULIETTE.

Voyez le déſeſpoir où vous plongez mon frère!

CORALI.

Eſt-ce ma faute, à moi, s'il m'a ſu plaire?

NELSON, *à part.*

Non, c'eſt la mienne, & je dois m'en punir.
Le danger eſt trop grand, il faut le prévenir.
De ſa vertu l'homme n'eſt donc pas maître!
Faut-il vivre pour s'expoſer
A l'horreur de ſe mépriſer?
Ah! c'eſt un malheur que de naître!
(*A Corali.*)
Corali, tu connois quelle eſt ma probité.
Tout citoyen ſe doit à la ſociété;
Il eſt comptable à ſa patrie:
Mais d'un grand cœur connois la fermeté;
Il ôſe s'affranchir du fardeau de la vie,
Plutôt que de traîner la honte & l'infamie.
Quoi! le remords me pourſuivroit?
(*Montrant un piſtolet*).
Non. Voici qui le préviendroit...

JULIETTE.

Arrête, mon frère, mon frère!

CORALI.

Juſte ciel ! qu'ôſerois-tu faire ?

NELSON.

Te montrer ton devoir, en m'acquittant du mien.

CORALI.

Mon courage, Nelſon, égalera le tien.

JULIETTE.

Vois ta ſœur à tes pieds.

CORALI.

Et vois-y ta victime.

NELSON, *les relevant.*

(*A Corali.*)

Apprends que la vie & l'eſtime,
Dans un cœur élevé, n'ont qu'un même lien :
Dès que l'une nous quitte, on doit déteſter l'autre.

JULIETTE.

C'eſt l'arrêt de l'honneur, par conſéquent le nôtre.

CORALI.

Eh bien ! ſois ſatisfait, Blandfort aura ma foi.

NELSON.

M'en fais-tu le ſerment ?

CORALI.

Oui, je renonce à toi.

NELSON.

Ah! tu me rends la vie; une beauté nouvelle
A mes yeux ſatisfaits anime l'univers;
Et je ſens dans mon cœur une preuve réelle,
Que la clarté du jour eſt plus douce & plus belle
Pour l'honnête-homme heureux, que pour l'homme pervers.

JULIETTE.

Tu ſeras donc ami fidèle.
(*A Corali.*)
Vous & Blandfort, Nelſon & moi,
Nous ne ferons qu'un cœur entre nous quatre:
Être unis à jamais, va faire notre loi,
Et nous ſerons heureux ſans peine & ſans combattre.

TRIO.

Remplis nos cœurs, douce Amitié:
Tu conſoles l'hiver de l'âge,
Tu ſais annoblir la pitié,
Tu viens au ſecours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs,
Le regard d'un ami ſoulage;
Le plaiſir a plus de douceurs,
Lorſqu'un tendre ami les partage.
Inſpire & reçois notre hommage,
Douce Amitié; remplis nos cœurs.

SCENE XI ET DERNIERE.

BLANDFORT, LE NOTAIRE, Les Acteurs précédens.

BLANDFORT, *à Corali.*

LE contrat eſt paſſé tout à votre avantage;
Corali, je ſuis enchanté.
Jouiſſez de mes biens en toute liberté;
Vous me donnez bien davantage;
Je vous dois ma félicité.

CORALI.

Vos diſpoſitions bleſſent l'intégrité.
Vos parens n'ont-ils pas droit à votre héritage?

BLANDFORT.

Si mon bien ne m'eſt rien coûté,
Ce fonds pour eux ſeroit une reſſource;
Je commettrois une infidélité,
En le détournant de ſa ſource.
Ma fortune eſt le fruit de vingt ans de travaux;
J'ai gagné quelque bien, mais c'eſt en honnête-homme,
Et c'eſt pour mes amis que j'en ſuis économe.
A qui le laiſſerois-je? à des collatéraux
De qui l'avidité ſur cet eſpoir ſe fonde;
Qui, ſoigneux de s'anéantir

Dans une inaction profonde,
Ne ſavent que je ſuis au monde,
Que pour épier l'heure où je dois en ſortir.
(*Au Notaire.*)
Allons, Monſieur, faites lecture
De cet acte où mon cœur ſe montre à découvert.

CORALI, *bas à Nelſon.*

Nelſon, voici le moment qui nous perd.

NELSON, *bas.*

L'amitié nous ſoutient dans cette conjoncture.

BLANDFORT.

Allons, Monſieur, liſez; paſſez les qualités.
Cet amas bourſoufflé de vaines dignités,
Pour tout homme qui penſe eſt un vrai verbiage.

LE NOTAIRE.

Hon, hon, hon, hon; les clauſes ſont ici.
(*Il lit.*)
Et Blandfort reconnoît avoir de Corali
Reçu, lors de ſon mariage,
Une Terre près de Dublin,
Valant de revenu mille livres ſterling.

CORALI.

Si l'on m'appelle en témoignage,
Je dirai que l'article eſt une fauſſeté.

LE NOTAIRE.

C'eſt une fauſſeté d'uſage.

Et ſi ledit Blandfort meurt ſans poſtérité,
La moitié de ſes biens ſera pour ſon épouſe;
L'autre moitié de droit appartiendra
A l'homme heureux qui le remplacera.

JULIETTE.

C'eſt n'avoir pas l'humeur jalouſe.

BLANDFORT.

C'eſt être juſte; on ne peut faire mieux.
Je n'ai point l'orgueil odieux
De vouloir que ma veuve en équipage ſombre,
Dans la fleur de ſes ans ſoit fidelle à mon ombre.
Nelſon, tu connois ſes vertus;
Car je te l'ai donnée en garde;
Remplace-moi, quand je ne ſerai plus:
C'eſt toi que ce ſoin-là regarde.

NELSON.

Je ne pourrois jamais te ſurvivre un moment.

BLANDFORT.

Tu me regretteras, ſans doute;
Mais tiens, mon cher Nelſon, écoute:
Au métier que je fais, on vieillit rarement;
Et j'aurai cette idée, & douce, & conſolante,
De ſonger qu'après moi ma chère Corali,
Honnête & reſpectable autant qu'elle eſt charmante,
Tiendra tout ſon bonheur de mon meilleur ami.

CORALI.

Quel plaiſir trouvez-vous à me voir fondre en larmes?

BLANDFORT.

Je ne puis m'empêcher de leur trouver des charmes ;
Elles prouvent que vous m'aimez.

CORALI.

Je vous le dois.

BLANDFORT.

Vous me charmez.
Quel ſort plus que le mien peut être déſirable !
O vous ! dont la jeuneſſe embellit la vertu,
Signez cet acte reſpectable,
Pour lui donner la forme irrévocable
Dont il doit être revêtu.

CORALI, *prenant la plume.*

Donnez... je vais vous ſatisfaire.

JULIETTE, *bas à Nelſon.*

Elle pâlit...

NELSON, *bas.*

Je tremble.

CORALI, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

BLANDFORT.

Dieu ! quel moment !... Mais Juliette en pleurs,
Et Nelſon immobile ! Ah ciel ! qu'allois-je faire ?

JULIETTE.

Voilà toujours ce que j'ai craint.

BLANDFORT.

Nelson, dans tes regards le déſeſpoir eſt peint;
Tu ne me réponds rien; ton embarras m'éclaire:
Mais d'un voile fatal tes yeux ſemblent couverts!
Eh! ne ſais-tu pas que je t'aime?
Quoi! n'es-tu pas toujours la moitié de moi même?
Viens, approche, mes bras & mon cœur ſont ouverts.

NELSON.

Ta tendreſſe m'accable. Ah! Blandfort, je te perds!

BLANDFORT.

Non, non; mon amitié voit tout, & te fait grace;
Va, je lis dans ton âme, & ſais ce qui s'y paſſe:
Cette enfant, ſans t'aimer, n'a pu vivre chez toi:
Tu l'as condamnée au ſilence;
D'un ſacrifice affreux tu lui faiſois la loi;
Mais la Nature à qui tu feſois violence,
À repris tous ſes droits pour les tenir de moi.

NELSON.

J'avoue, en gémiſſant, mon crime impardonnable.
Sans le vouloir, j'ai cauſé ton malheur;
J'ai préparé celui de cette fille aimable:
Mais j'atteſte ma foi, mon amitié, l'honneur...

BLANDFORT.

Laiſſe-là tes ſermens, Nelſon: ils nous outragent;
C'eſt la reſſource des ingrats,

Et non de deux amis dont les maux ſe partagent.
Te ſerrerois-je dans mes bras,
Si je te ſoupçonnois d'un crime volontaire ?
Ma chère Corali, revoyez la lumière ;
Je ne veux que votre bonheur,
Et ne ſerai jamais votre perſécuteur.

CORALI.

Blandfort ! Blandfort ! ſans être trop ſévère,
Vous pouvez m'accabler de reproches affreux.

BLANDFORT.

Je craindrois bien plutôt d'avoir lieu de m'en faire,
En vous ſéparant tous les deux.
Je ne veux point avoir d'amis qui me déteſtent.

CORALI, *ſe levant.*

Et comment eſpérer d'obtenir nos pardons ?

BLANDFORT.

Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms ;
Mais j'exige & j'entends que les articles reſtent.

NELSON.

Dans la honte des torts quand nous nous confondons.....

BLANDFORT.

Ils ſont tous oubliés ; mes procédés l'atteſtent.
Ne m'humiliez pas, en refuſant mes dons.

JULIETTE.

Dans de tels procédés, la grandeur d'âme brille.

Vous, dont les actions ſont de ſi bons avis,
Vos exemples ſeront plus cités que ſuivis.

BLANDFORT.

Nous n'allons compoſer qu'une même famille;
Nelſon va devenir l'époux de Corali,
Dans ce moment je l'adopte pour fille.

CORALI.

C'eſt n'être pas généreux à demi.

BLANDFORT.

En ſacrifiant ma tendreſſe,
Mon aventure apprend qu'on doit à ſon ami
Donner tout à garder, excepté ſa Maîtreſſe.

QUATUOR.

Paſſons les jours les plus doux:
Que l'amitié nous raſſemble.
Paſſons tous nos jours enſemble,
Le bonheur ſera chez nous.

BLANDFORT.

Pour être heureux dans la jeuneſſe,
Chériſſez-vous.

JULIETTE.

Pour être heureux dans la vieilleſſe,
Eſtimez-vous.

CORALI & NELSON.

Jamais nous n'aurons de myſtère
Pour vous.

BLANDFORT & JULIETTE.

Que votre âme ſincère
S'épanche ſans ceſſe avec nous.

BLANDFORT.

Un ami tendre eſt un bon père.

JULIETTE.

Une ſœur tendre eſt une mère.

ENSEMBLE.

Paſſons les jours les plus doux, &c.

FIN.

Dans le cas où l'on voudroit amener un Divertiſſement, Blandfort diroit les vers ſuivans.

BLANDFORT.

Suivez-moi, mes amis; que rien ne vous arrête:
Notre commun bonheur a tout concilié.
J'ai fait les apprêts d'une Fête;
Elle étoit pour l'Amour, je l'offre à l'Amitié.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier l'*Amitié à l'Épreuve*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Février 1771.

MARIN.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins, 1776.

Favart, Charles Simon

L'AMOUR AU VILLAGE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre du Fauxbourg S. Germdin, le 3 Février 1745.

NOUVELLE EDITION.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXII.

ACTEURS.

L'AMOUR.

LE BAILLI.

LA BAILLIVE.

AGATHE.

LISETTE.

LUCAS, *Amant de Liſette.*

GUILLOT, *Amant d'Agathe.*

La Scene eſt dans un Village.

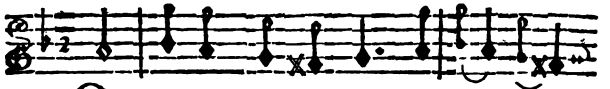
L'AMOUR AU VILLAGE,

OPERA-COMIQUE.

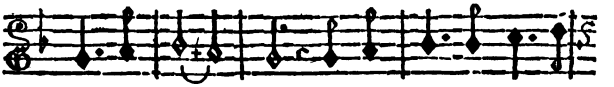
SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *ſeul.*

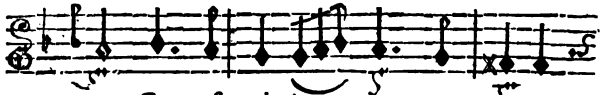
Air : *Le ſouci jauniſſant.*

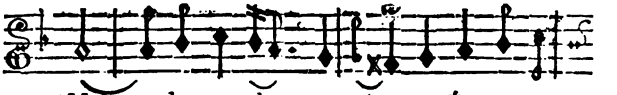


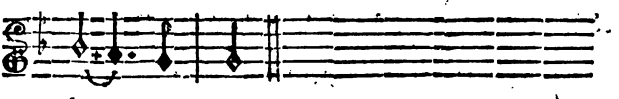
QUe ces lieux ſont charmans ! L'Amour même



y ſou- pi- re. Goûtez- y d'heureux mo-



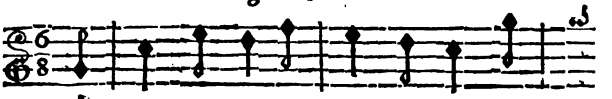


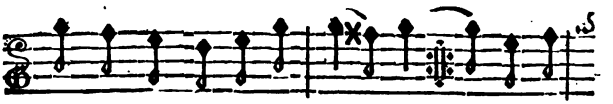


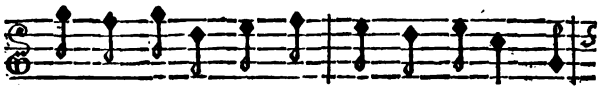
Air : *Tant de valeur.*

Leur tendreſſe eſt bien aſſoupie ;
Mais je vais donner à ces cœurs
La recette pour les langueurs,
Forte doſe de jalouſie.

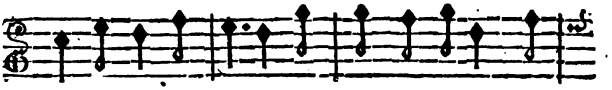
Air : *La Bergere de nos hameaux.*



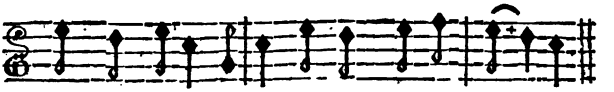




lons ſon ardeur ; Rendons nous le vainqueur De



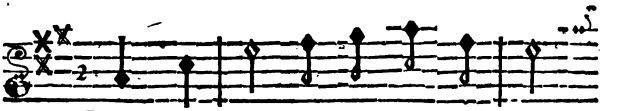
ſa jeune Ber- gere. Fort bien ; la voici. Ca-



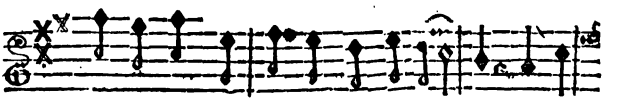
chons-nous i-ci. Voyons ce qu'elle y vient fai- re.

SCENE II.

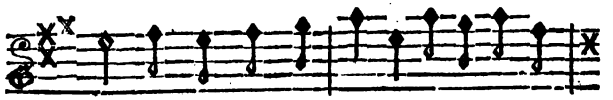
LISETTE, *ſeule.*



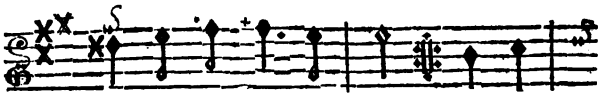
QUoi ! Lu- cas, Je ne te vois pas,



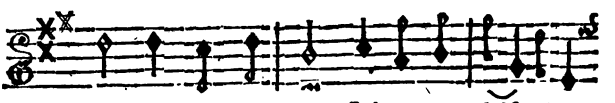
Depuis qu'à ta foi je ſuis promi- ſe ! Ta froi-



deur pour moi s'au- to- ri- ſe. A tes yeux hé-

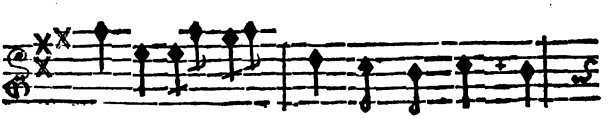


las ! N'ai- je plus d'ap- pas ? En ce



jour Fait pour l'a-mour, L'ingrat me laiſ- ſe,

l'ingrat me laiſſe. Ah ! Lu-cas, je perds ta ten-



dreſſe. Eſt-ce à moi D'être i- ci ſans

toi ? Eſt-ce à moi D'être i- ci ſans toi ?

SCENE III.

L'AMOUR, LISETTE.

AH! LISETTE, *fait un cri de ſurpriſe.*

L'AMOUR.

Air : *O gué, lan la, lan lere.*

Calmez, belle Bergere,
Votre frayeur :
Parlez-moi, ſans myſtere,
De votre ardeur.
Quoi ! vous rougiſſez du bonheur
De votre Vainqueur !
Quelle eſt votre erreur !
Doit-on, dès qu'on ſait plaire,
Garder ſon cœur ?

LISETTE.

Air : *Des Graces, &c.*

Quoi ! vous ſavez donc ma défaite ?

L'AMOUR.

Avant d'en être le témoin,
En vous voyant rêver ſeulette,
J'ai penſé qu'Amour n'étoit pas loin.

LISETTE.

Air : *Nous avons pour vous ſatisfaire.*

Deviez-vous ainſi me ſurprendre ?

L'AMOUR.

Lucas ſera donc votre époux ?
Vous l'aimez d'un amour ſi tendre,
Que j'envie un ſort auſſi doux.

LISETTE.

Air : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Ici vous êtes Étranger.

L'AMOUR.

J'y viens pour voir la fête ;
Pour ſa Future un beau Berger
Ce ſoir, dit-on, l'apprête.
Des Bergeres de ces beaux lieux
On la dit la plus belle ;
Mon cœur, d'accord avec mes yeux,
Vous reconnoît pour elle.

LISETTE, *à part.*

Air : *Je ne ſçais ce qu'il me veut dire.*

Que j'ai de plaiſir à l'entendre !
Je n'ai rien vû de ſi charmant.
Fuyons ... mais pourquoi me défendre
D'un auſſi ſimple amuſement ?
Écoutons ce qu'il me veut dire ;
Mais d'où vient que mon cœur ſoupire ?

Air : *Des billets doux.*

N'allez rien dire à mon Futur.
Dès qu'un amant de plaire eſt ſûr,
Son amour diminue.

Il faut pour ſe le conſerver,
Avec lui, dit-on, obſerver
Beaucoup de retenue.

L'AMOUR.

Air : *Je ſuis un Précepteur.*

Hélas ! vous-même, dès ce ſoir,
Et d'une façon bien plus tendre,
Vous allez lui faire ſçavoir
Qu'il n'a rien perdu pour attendre.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Mais je tiens la place trop chere
Qu'un heureux époux doit avoir.

LISETTE.

Puiſque ma noce doit ſe faire,
(*Tendrement.*)
Berger, venez-y donc ce ſoir.

L'AMOUR.

L'aſpect d'un rival déſeſpere.
Mais j'y ſerai...

LISETTE, *à part.*

Quel doux eſpoir !

L'AMOUR.

Ah ! n'eſt-ce donc rien, ma Bergere,
Que le plaiſir de vous y voir ?
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LISETTE, *ſeule.*

Air : *Contre un engagement.*

QUE ſens-je en ce moment ?
Je ne ſuis plus la même.
Un trouble tout charmant
Me confirme que j'aime.
Mais ô ſurpriſe extrême !
Mon cœur a pû changer !
Quoi ! mon bonheur ſuprême
Dépend de ce Berger !

SCENE V.

LISETTE, AGATHE.

AGATHE.

Air : *Prenez au Village une maîtreſſe.*

QUELLE ſombre humeur,
Chere Liſette !
L'hymen à ton cœur
Feroit il peur ?

Bientôt ta pudeur
Y ſera faite.
Tu ne ſeras pas
Long-tems dans l'embarras.

Air : *Ah! vraiment je m'y connois bien.*

Ce jour, où tu dois être heureuſe,
Te permet-il d'être rêveuſe ?
Dis-moi qu'as-tu ?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien.

AGATHE.

Rien ? tu ments ; je m'y connois bien.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Par bonheur, ou par malheur,
Aurois-tu vû, mon cher cœur,
Certain Berger ? ah ! friponne,
Tu rougis. Je m'apperçoi,
(*A part.*)
Qu'il a fait ſur ſa perſonne
Le même effet que ſur moi.

LISETTE.

Air : *Je ſommeille.*

Hélas !

AGATHE.

Ton cœur me met au fait.
C'eſt pour ce Berger ſi bien fait
Qu'il ſoupire.

LISETTE.

Hélas ! Je voudrois le cacher.

AGATHE.

Eh ! pourquoi te le reprocher ?
Tu me fais rire.

Air : *Sans deſſus deſſous.*

Mais d'où nous vient ce beau garçon ?

LISETTE.

On n'en fait rien dans ce canton.

AGATHE.

Il mettra tous nos cœurs, ma chere,
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere,
Et l'eſprit de tous nos époux
Sans devant derriere, ſans deſſus deſſous.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

(*A part.*) Moi ſeule je veux l'engager.

LISETTE.

Ah ! l'aimable Berger ! (*bis.*)
Il faut l'arrêter parmi nous.

AGATHE.

Je penſe comme vous. (*bis.*)

LISETTE.

Air : *Du Cordon bleu.*

A ma noce il doit venir ce ſoir.
Que j'aurai de plaiſir à ſa vûe ?
Si Lucas va s'en appercevoir,
Chere Agathe, je ſerai perdue ;
Il auroit, ſoit dit entre nous,
Dans la fantaiſie,
Quelque jalouſie.

AGATHE.

Mais cela marque un tendre époux :
Peut-on bien aimer ſans être un peu jaloux ?

LISETTE.

Air : *Fille qui voyage en France.*

Mais quand je ſerai ſa femme,
S'il étoit de cette humeur,
Et que l'amour dans ſon ame
Fît place à quelque froideur ;
La belle avance !

AGATHE.

Ah ! ah !
J'admire, mon petit cœur,
Ta prévoyance.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Tantôt Lucas étoit l'amant
Le plus charmant.
On l'aimoit tant !
A préſent, cet amant chéri
N'eſt qu'un mauſſade,
Qui paroit fade,
Comme un mari.

LISETTE.

Air : *Ma mi' Babichon.*

Je ne ſçais pourquoi,
D'engager ma foi
J' n'ai plus d'impatience.

AGATHE, *à part.*

A préſent Guillot
Me paroit tout ſot ;
Ah ! quelle différence !

LISETTE.

Air : *Robin, turelure.*

J'en ai trop dit, je le voi.
Adieu, mais, je vous conjure,
Gardez, pour l'amour de moi....

AGATHE.

Turelure.

LISETTE.

Le ſecret.

AGATHE.

Je t'en aſſure;
Robin, turelure, lure.

SCENE VI.

AGATHE, *ſeule.*

Air : *Nous autres bons Villageois.*

BON; je vois venir Lucas.
J'augure bien de l'aventure.
Allons, ne lui cachons pas
Les ſentimens de ſa Future.
Par-là, je puis me ménager
Le cœur de ce jeune Etranger.
Liſette l'entend bien; ma foi,
En amour chacun pour ſoi.

SCENE VII.

AGATHE, LUCAS.

AGATHE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

TU croyois, en aimant Liſette,
Que tu n'aurois point de rival ;
Mon cher Lucas, l'affaire eſt faite ;
Mais ne vas pas le prendre mal.

LUCAS.

Air : *Eh ! qu'eſt-ç' que ça m'fait, &c.*

Quoi !

AGATHE.

Leur connoiſſance encor
N'eſt pas entierement faite.
Avant qu'ils prennent l'eſſor,
Tu peux épouſer Liſette.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça t'fait à toi ?
Faut-il que ça t'inquiette ?
Eh ! qu'eſt ç'que ça t'fait à toi ?
De l'Hymen ſubis la loi.

LUCAS.

Air : *Nanon dormoit.*

Que dis-tu-là ?

AGATHE.

Je veux être diſcrette
Sur tout cela,
Je dois être muette....

LUCAS.

Air : *Qui veut ſe mette en ménage.*

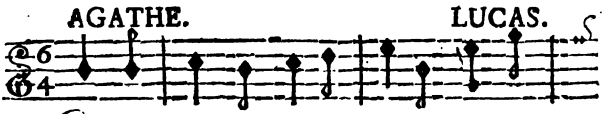
A cauſe du couſinage,
Tu dois m'inſtruire des faits ;
Prêt à me mettre en ménage,
J'y dois regarder de près :
S'il étoit gens charitables
Pour plus d'un Epoux futur,
Pour le front des pauvres diables,
Couſine, il ſeroit plus sûr.

Air : *Pan, pan, pan.*

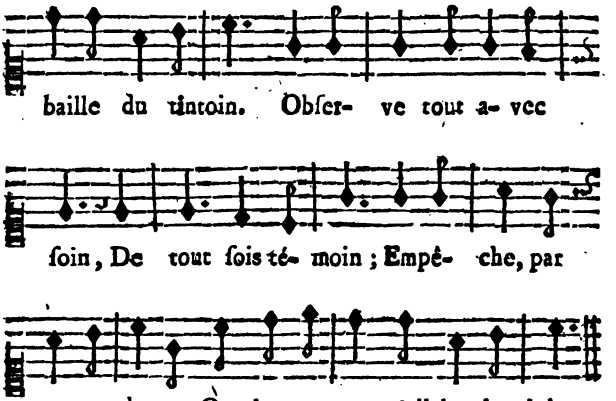
Va, va, je n'ébruiterai rien,
Je veux ſeulement pour ſon bien
Gronder Liſette, & d'une gaule
De ſon galant frotter l'épaule.
Pan, pan, pan,
Et dans l'inſtant,
Vous la planter là.

AGATHE.

Doucement.



AGATHE.



LUCAS.

Air : *Branle de Metz*, ou, *dans le fond d'une Ecurie.*

Mais ſçais-tu le nom, ma fille,
De ce chien d'eſcamoteur ?

AGATHE.

Non : mais ſon air porte au cœur.
Que ſa figure eſt gentille !

LUCAS.

Morgué, ſi je le tenois,
Comme je l'étrille, je l'étrille,
Morgué, ſi je le tenois,
Comme je l'étrillerois !

AGATHE.

Air : *Com' v'là qu'eſt fait !*

Quand tu le verras, je le gage,
Couſin, tu lui pardonneras.
Il eſt ſi galant !

LUCAS.

Ah ! j'enrage :
C'eſt ce qui fait mon embarras ;
S'il courtiſe encore Liſette,
Il aura bientôt ſon paquet.

AGATHE.

Le voici : ſa taille eſt parfaite.

LUCAS.

Qui donc ? Ce petit farluquet !
Com' v'là qu'eſt fait ! (*bis.*)

SCENE VIII.

LUCAS, L'AMOUR.

Air : *Je ſuis un bon Soldat.*

Bon jour, Lucas ; l'ami,
Me voici.

LUCAS, *à part.*

Morgué, ce petit drôle

Eſt bien, de ſon métier,
Familier!
Allons chercher ma gaule.

L'AMOUR.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Tu fais donc la nôce aujourd'hui?

LUCAS.

Qu'en avez-vous affaire?

L'AMOUR.

Tu parois avoir du ſouci.

LUCAS.

Vous, vous n'en avez guere.

L'AMOUR.

Air : *Ricandaine.*

De cette nôce, mon mignon,
O ricandaine, ô ricandon,
Je veux être premier garçon.

LUCAS.

Tout franc, Monſieur,
J'ſommes bian vot' ſarviteur :
J'nous paſſerons bian d'cet honneur,
Ricandaine.
Il faut nous être bon ici.

L'AMOUR.

Vraiment, j'y ſerai bon auſſi;
Car je vous y ſervirai,

O ricandaine ;
Et vous m'en ſçaurez gré,
O ricandé.

LUCAS.

Air : *Mais c'eſt pour accomplir la loi.*

Perſonne ici ne vous connoît.

L'AMOUR.

D'accord ; mais je te le répete,
Je m'y rends pour ton intérêt.

LUCAS.

Vous croyez parler à Liſette :
Tenez, l'on vous dit : laiſſez-nous.

L'AMOUR.

Ne vas pas te mettre en courroux.
Comment donc Lucas eſt jaloux !

LUCAS.

Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous dire ?

L'AMOUR.

Je ne veux qu'en rire :
Comment donc ! Lucas eſt jaloux !

LUCAS.

J'en voulons tout ſeul être l'époux.

L'AMOUR.

Air : *Vivons pour ces fillettes.*

J'ai pour toi beaucoup d'amitié.

LUCAS.

C'eſt pour Liſette, jarnigué !
Il veut l'épouſer demoiqué.
Queu Lutin le poſſede !
Je n'ons pas beſoin d'aide,
Morgué,
Je n'ons pas beſoin d'aide.

L'AMOUR.

Air : *Des fraiſes.*

Je veux ſerrer ton lien :
Mes plaiſirs ſont les vôtres.

LUCAS.

Morgué, n'ſerrez toujours rien.

L'AMOUR.

Mais, Lucas, c'eſt pour ton bien.

LUCAS.

A d'autres, à d'autres, à d'autres.

Air : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

En voulant de mon ménage
Vous approprier les droits,
Vous prenez Lucas, je gage,
Pour un commode Bourgeois.

L'AMOUR.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Juſqu'au revoir, Lucas ; je te le jure,
Sans moi ta nôce ne ſe fera pas.
Et qui plus eſt, c'eſt que de l'aventure,
L'ami, tu me remercieras.

SCENE IX.

LUCAS, *ſeul.*

Air : *On en eſt quitte pour la peur.*

C'Est queuque ſorcier, ſans doute :
Par ma foi, je n'y voyons goute.
Charchons Liſette ; allo a bon-cœur.
Juſtement, j'la vois paroître :
Raſſurons-nous ; bon : peut-être,
J'en ſerons quitte pour la peur.

SCENE X.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

QU'As-tu, Lucas ?

LUCAS.

De l'embarras.
Mam'ſelle Liſette, au contraire,
N'en a guère.
Vous la baillez belle à Lucas !

Je ſavons comme on vous cageole ;
Vous n'avez plus beſoin, dit-on,
De leçon ;
Vous avez trouvé bonne école.

LISETTE.

Air : *Pour le mariage, bon.*

Seriez-vous, Monſieur Lucas,
Sujet à la jalouſie ?

LUCAS.

Pat la morguienne !

LISETTE.

En ce cas,
Dites-le moi, je vous prie :
Là-deſſus dans le moment
Je fais mon arrangement.

LUCAS.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Ouf.

LISETTE.

Tu parois tout hors d'haleine !
Eh ! pourquoi de la ſorte agir ?
Qu'eſt-ce qui te fait de la peine ?

LUCAS.

C'eſt ce qui te fait du plaiſir.

Air : *Les Trembleurs.*

Je ſuis ravi de connoître
Ce petit cœur double & traître.

LISETTE.

Quel jaloux ! devez-vous l'être ?

LUCAS.

Voyez ſon air doucereux !
J'avons tout appris d'Agathe.

LISETTE, *à part.*

Agathe a jaſé ; l'ingrate !
Ah ! ſa trahiſon éclate ;
Je m'en excuſerai mieux.

Air : *L'autre nuit j'apperçûs en ſonge.*

(*haut.*)

Pour déguiſer votre inconſtance,
Vous feignez donc d'être jaloux !
J'ai lieu de me plaindre de vous,
Et c'eſt trop garder le ſilence :
Agathe eſt l'objet de vos feux ;
Et vous me trompez tous les deux.

LUCAS.

Air : *Branle de Metz.*

Fort bien.

LISETTE.

Vous cherchez querelle
Afin de rompre avec moi !
Je dégage auſſi ma foi.

LUCAS.

Ah ! quelle adroite fumelle !

LISETTE.

Le changement eſt permis ;
Quitte à quitte, & bons amis.

Air : *Cottillon couleur de Roſe.*

Agathe a ſur moi le deſſus ;
Pour votre femme allez la prendre.

LUCAS.

Mais . . .

LISETTE.

Ce ſont diſcours ſuperflus.

LUCAS.

Encor . . . .

LISETTE.

C'eſt en vain ſe défendre.

LUCAS.

Pourtant.

LISETTE.

Ne me revoyez plus.

LUCAS.

Un mot . . . .

LISETTE.

Je ne veux rien entendre.

LUCAS.

Courons après elle au plûtôt ;
Que je ſuis un grand nigaud !

SCENE XI.

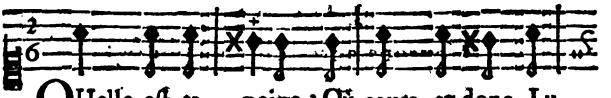
LE BAILLI, GUILLOT, LUCAS.

LUCAS.

Air : *Ah ! Venez-y toutes.*

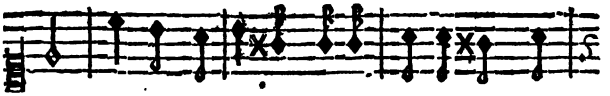
AMis, qu'on ſe démene ;
Faut ſonner le tocſin,
Tiquetin.
Que chacun de nous prenne
A la main
Un gourdin,
Tique, tique, tiquetin,
Allons vîte, pêle-mêle ;
Faut tomber tretous comme grêle
Sur cet aigreſin.

LE BAILLI. GUILLOT.

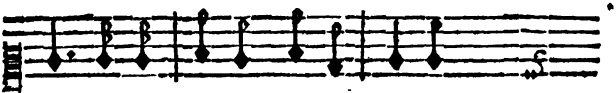


QUelle eſt ta peine ? Où cours tu donc, Lu-

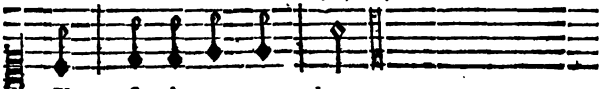
LUCAS.



cas ? Par la morguenne ! Allez, me v'là dans d'biaux



draps ! Venez çà, que j'vous ap- prenne. *Il parle.*
Sarpegué, tatigué ! palſangué, jarnigué, morgué.



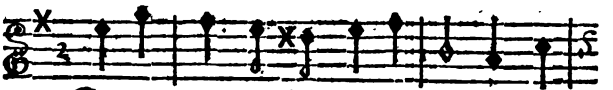
Il ſenti- ra mon bras.

(*Il s'en va.*)

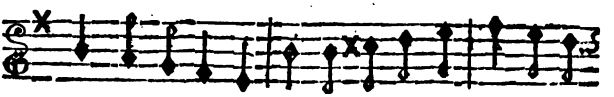
LE BAILLI, *ſur le ton du dernier vers.*
Je ſçais ſon embarras.

SCENE XII.

LE BAILLI, GUILLOT,



CE nou- veau Berger ſi fê- té A Li-

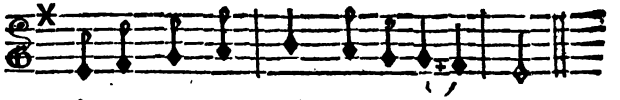


ſette en au-ra con- té. Le drô-le ſi- prend à mer-

veil- le. Agathe en tient dé- jà pour

GUILLOT.

lui. Vous ri- ez. peut-être au-jour- d'hui ;



Autant vous en pend à l'o- reil- le.

LE BAILLI.

Air : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Guillot, je ne prends point d'ombrage :
Ma femme & moi nous faiſons bon ménage ;
Si j'étois jaloux, j'aurois tort.

GUILLOT.

On le voit bien à ce langage ;
Vous n'êtes, Monſieur l'eſprit fort,
Qu'un petit Juge de Village.

LE BAILLI.

Air : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Mais le drôle s'avance ici.

GUILLOT.

Agathe encore eſt avec lui !

LE BAILLI.

Nous verrons beau jeu tout à l'heure ;

GUILLOT.

Je vais....

LE BAILLI.

Non : cachons-nous, demeure.

Air : *Nous ſommes Précepteurs.*

Obſervons tout
De bout, en bout;
Ne jugeons pas à l'aventure.
Voyons juſqu'où cela
Ira :
Du fait il faut que l'on s'aſſure.

SCENE XIII.

L'AMOUR, AGATHE, LE BAILLI, & GUILLOT, *dans le fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

Air : *Oui, vous en feriez la folie.*

OUI, Bergere, je vous adore.
Que votre cœur
Du mien faſſe donc le bonheur.
L'Amour
Veut du retour.

AGATHE.

Je crains ſes coups.

L'AMOUR.

Quand il bleſſe pour vous,
Ah! qu'ils ſont doux!

AGATHE.

Vous m'aimez!

L'AMOUR.

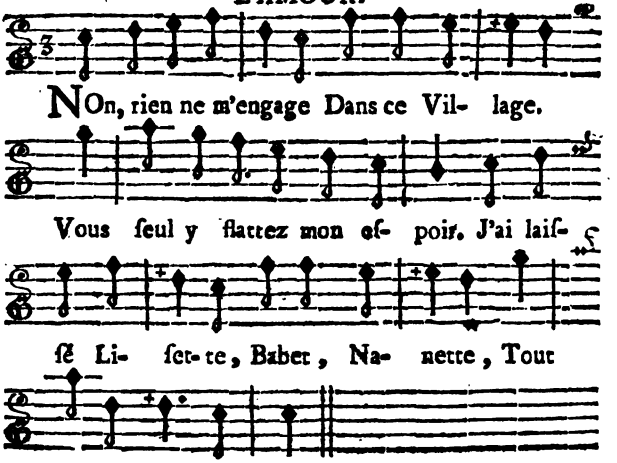
Je vous adore.
Que votre cœur
Du mien faſſe donc le bonheur.

AGATHE.

Air : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

Suis-je la ſeule Bergere,
Qui vous charme en ce ſéjour?
Liſette aura ſçû vous plaire,
Je voudrois tout votre amour.

L'AMOUR.



AGATHE, *à part.*

Air : *A ma Voiſine.*

Que ſon langage eſt tendre & doux !

L'AMOUR.

Certain deſir me preſſe ;
Sur cette main....

AGATHE.

Y penſez-vous ?

L'AMOUR, *baiſant la main d'Agathe.*

J'expire de tendreſſe.

GUILLOT, *à part.*

Tu vas expirer ſous mes coups.
Ah ! la traîtreſſe !

(*Il veut courir ſur l'Amour ; le Bailli le retient.*)

LE BAILLI.

Air : *Belle brune que j'adore.*

Patience, (*bis.*)
Tout cela n'eſt rien.

GUILLOT.

Fort bien :
Pendant ce tems il avance.

LE BAILLI.

Patience. (*bis.*)

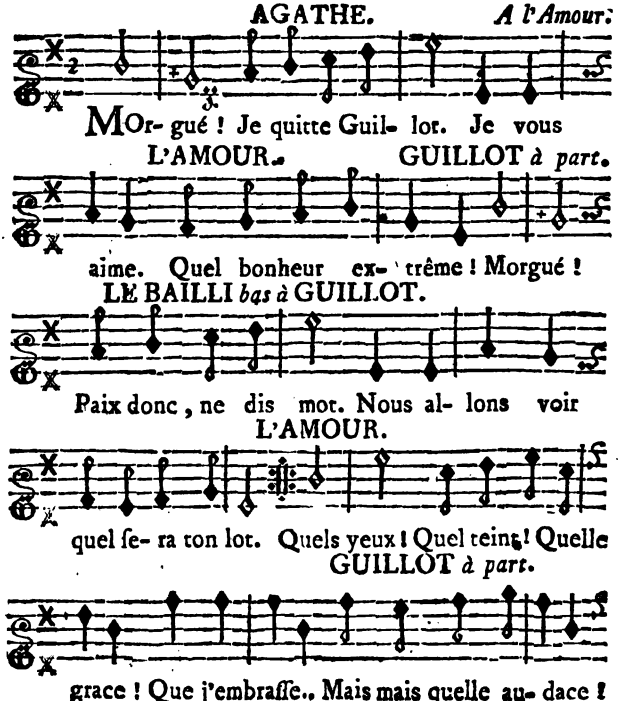
Air : *Un certain je ne ſçais quoi, &c.*

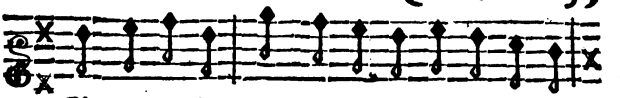
Dans ce buiſſon tenez-vous coi.

AGATHE, *à l'Amour.*

Votre amour m'intéreſſe ;
Non, malgré toute ſa tendreſſe ;
Guillot n'a jamais fait en moi
Parler ce certain je n'ſçais qu'eſt-ce ;
Parler ce certain je ne ſçais quoi.

GUILLOT.

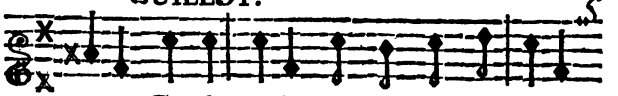




Oh ! par la ſan- guoi, Je ne puis plus tenir en

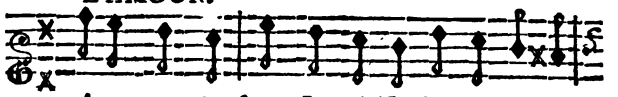
LE BAILLI *bas à* GUILLOT & *l'empêchant de ſe montrer.*

GUILLOT.



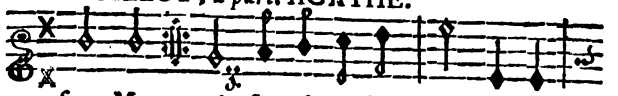
place. Bouche cloſe ; C'eſt trop peu de choſe.

L'AMOUR.



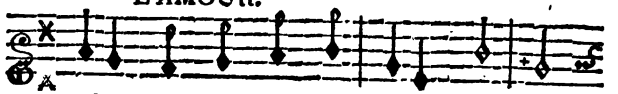
Avec vous je ſens, Les plaiſirs les plus ra- vi-

GUILLOT, *à part.* AGATHE.



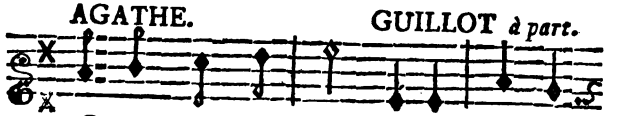
ſans. Mor- gué ! Je quitte Guil- lot. Je vous

L'AMOUR.

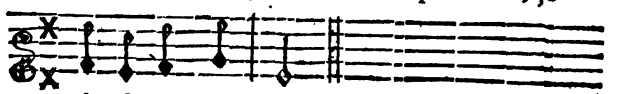


aime. Quel bonheur ex- trême ! Guil- lot !

AGATHE. GUILLOT *à part.*



Guillot n'eſt qu'un ſot. S'il pour- ſuit, je



le ſerai bien- tôt.

L'AMOUR.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Mais quelqu'un vient, quel contre-temps !

AGATHE.

C'eſt la Baillive que j'entends !
Aimable Berger, je vous prie,
Défaites vous-en promptement.

L'AMOUR.

Eloignez-vous ma chere amie,
Je vous rejoins dans un moment.

LE BAILLI.

Air : *Quand je regarde Margoton.*

Ah ! Quel échec pour ton amour !

GUILLOT.

Riez, riez, j'enrage ;
Mais t'nez v'la qu'il fait la cour
A vot' femme je gage.
Je rirons à notre tour ;
Çachez-vous.

LE BAILLI.

Ma femme eſt ſage.

SCENE XIV.

LA BAILLIVE, L'AMOUR, GUILLOT & LE BAILLI *dans le fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

Air : *O regnigué, &c.*

MADAME la Baillive, ici !
Vous cherchez Monſieur le Bailli ?

LA BAILLIVE.

Bon ! Eſt-ce qu'on cherche un mari ?

L'AMOUR.

Pardonnez....

LA BAILLIVE.

Quoique du Village,
Du monde nous ſçavons l'uſage.

Air : *Allons la voir à S. Cloud.*

Je ſortois pour oublier
Sa triſte & ſotte figure.

LE BAILLI, *à part.*

Le début eſt ſingulier !

GUILLOT, *bas au Bailli.*

N'jugeons pas à l'aventure.

L'AMOUR.

Si j'étois cet heureux époux....

LA BAILLIVE.

Charmant Berger, que dites-vous?

L'AMOUR.

Vous me verriez, Madame,
Toujours vous prouver ma flamme.

LA BAILLIVE, *surprise?*

Air: *Ne m'entendez-vous pas.*

Vous m'aimeriez!

L'AMOUR.

Hélas!
Mon trouble me décele.
Que je vous trouve belle!
Que j'apperçois d'appas!

LA BAILLIVE.

Oui, mais n'y touchez pas.

LE BAILLI, *à part.*

Air: *Quel dommage, Martin!*

Fort bien.

LA BAILLIVE.

Ce langage
Me paroît bien doux;
Mais le sort m'engage
Avec un époux.

L'AMOUR.

Ah! ah! ah! quel dommage!

LA BAILLIVE.

Je n'oſe y ſonger,
Berger ;
Berger, quel dommage !

L'AMOUR.

Air : *Mariez, mariez, mariez-moi.*

D'une charmante Beauté
Vous me retracez l'Image ;
Mon cœur en fut enchanté :
Voilà ſes traits & ſon âge.

LA BAILLIVE.

Contez-moi, contez-moi, contez-moi ça.

L'AMOUR.

Comme vous elle étoit ſage.

LA BAILLIVE.

Contez-moi, contez-moi, contez-moi ça :
Votre amour l'apprivoiſa.

L'AMOUR.

Air : *au bord d'un ruiſſeau je file*, ou, *j'étois dans mon lit tranquille.*

Quand je la trouvois ſeulette,
Je....

LA BAILLIVE.

Que faiſiez-vous ?

L'AMOUR.

J'approchois d'un air doux ;
Et plein d'un ardeur parfaite,
Je me jettois à ſes genoux.

GUILLOT, *bas au Bailli, & le retenant.*

Air : *Belle Brune*, ou, *Dame Charlotte.*

Patience. [*bis.*]

L'AMOUR.

Suite de l'air : Au bord d'un ruiſſeau.

De ma main je prenois la ſienne.

LA BAILLIVE, *à part.*

Le fripon prend auſſi la mienne.

L'AMOUR.

Et puis, je la baiſois ainſi.

LA BAILLIVE.

Mais, vous baiſez la mienne auſſi.

L'AMOUR, *voulant embraſſer la Baillive.*

Et puis devenu plus hardi.....

LA BAILLIVE, *le repouſſant doucement.*

Arrêtez, petit étourdi;

Car.....mon cœur en eſt attendri.

LE BAILLI, *ſur le ton du dernier vers.*

Ah! ah! mon honneur eſt trahi.

GUILLOT, *bas au Bailli.*

Suite de l'air : Belle brune.

Voyons juſqu'où ça

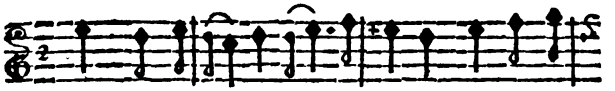
Ira.

LE BAILLI.

Oh! j'en veux tirer vengeance.

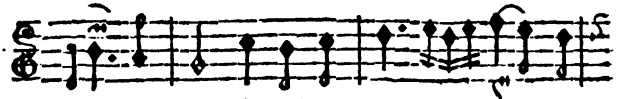
Patience. (*bis.*)

L'AMOUR.



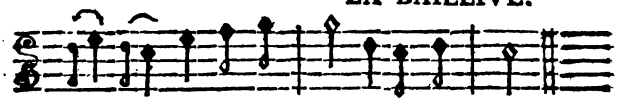
VOus m'inſpi-rez la mê-me flamme, Et nous ne

pouvons nous u- nir ! De ces lieux je dois



me ban- nir; J'y laiſſe- rai tou- te mon

LA BAILLIVE.



a- me. Je vais par- tir. Déjà par- tir !

Air : *A l'ombre de ce verd boccage.*

Mon époux eſt d'un certain âge.

GUILLOT, *au Bailli.*

Vous allez être enſeveli.

LA BAILLIVE.

Je compte ſur un prompt veuvage.

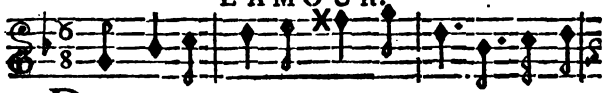
L'AMOUR.

Vous oublieriez donc le Bailli ?

LA BAILLIVE.

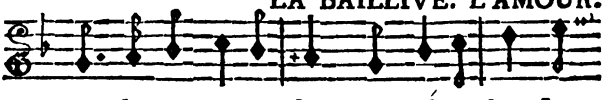
Hélas ! vous ſçavez ſi bien plaire,
Qu'on oublieroit, mon cher enfant,
Le meilleur mari de la terre,
Pour vous, même de ſon vivant.

L'AMOUR.



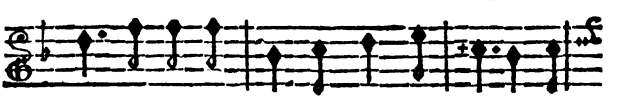
DAns l'eſpoir de ce doux veu- va-ge, Promet-

LA BAILLIVE. L'AMOUR.



tons de nous épou- ſer. Très-volon- tiers. Je

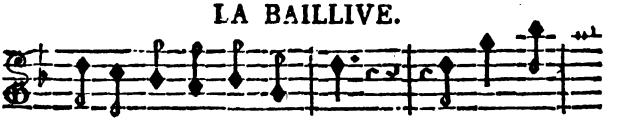
veux pour gage, Seu- lement un ſim-ple bai-



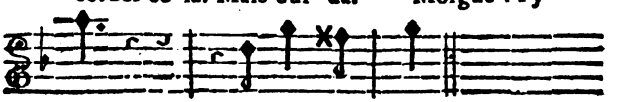
ſer: Vous pouvez-bien, quoique très ſa- ge, M'ac-

GUILLOT & LE BAILLI.

LA BAILLIVE.



corder ce-la. Mais oui- dà. Morgué ! l'y



v'là, Morgué l'y v'là.

LE BAILLI, *ſaiſiſſant ſa femme.*

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ah ! ah ! je vous y prends, Madame.

LE BAILLI & GUILLOT, *ſaiſiſſant l'Amour.*

Fripon, vous n'échapperez pas.

SCENE XV. *& derniere.*

AGATHE ; LISETTE ; LUCAS ; *& les Acteurs précédens.*

AGATHE, *accourant, ſe mettant entre Guillot & l'Amour.*

Tout doux, je veux être ſa femme,

LISETTE, *accourant d'un autre côté, & ſe mettant entre l'Amour & le Bailli.*

Que vois-je ici ? que de fracas !
Laiſſez-là ce Berger, oh ! dame,
J'ai, pour lui, renvoyé Lucas.

LUCAS, *accourant avec une faux.*

Qu'on le tienne bien, ſur mon ame ;
Je vais jetter ſa tête à bas.

L'AMOUR.

Air : *Aimons, aimons-nous.*

Tout doux,
Calmez-vous.

LUCAS.

Il arrête mon courroux !

Air : *Le tout par nature.*

C'eſt un fripon d'enchanteux.

GUILLOT.

Voyez-vous ſon air goſſeux ?

LA BAILLIVE.

Il charme tout d'un regard.

LUCAS.

Palſangué, je parie
Qu'il a ſur lui, quelque part,
De la ſorcellerie.

GUILLOT.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*
Toutes les fumelles du Village
Sont dupes de ce petit volage.

LA BAILLIVE & LISETTE.

Quoi ! c'eſt un trompeur !

AGATHE, *à part.*

Il m'abandonne !

LISETTE, *à Lucas, tendrement.*

Ah ! Lucas !

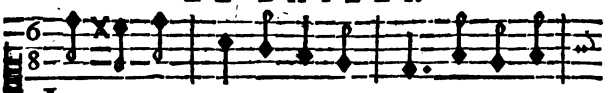
AGATHE, *à Guillot, tendrement.*

Guillot !

LISETTE, *à Lucas.*

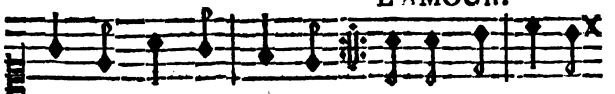
Je te pardonne.

LE BAILLI.

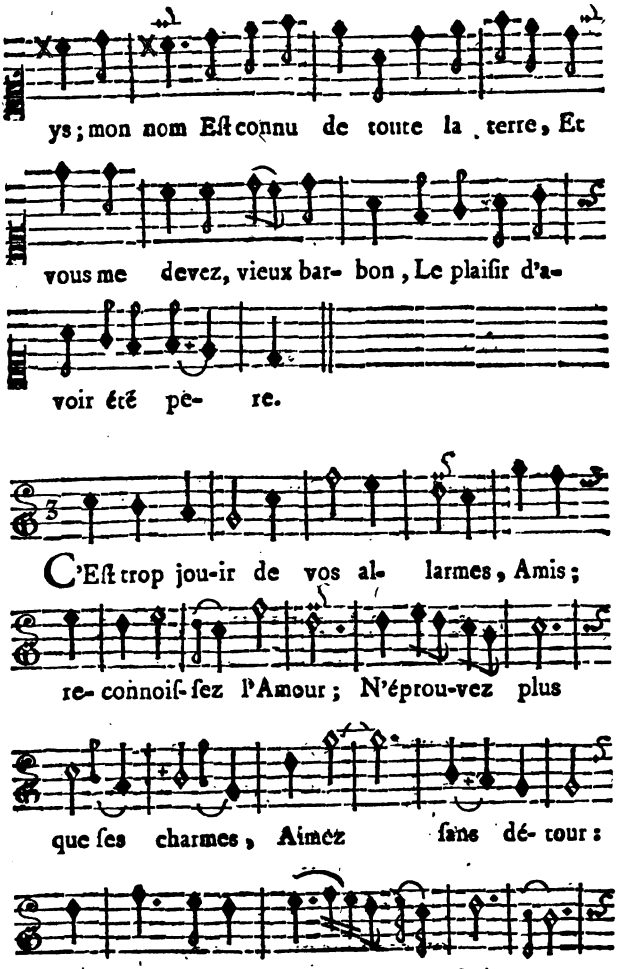


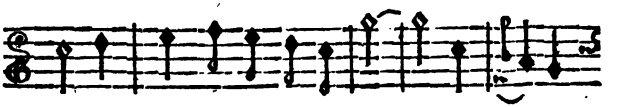
Laiſſez ; je vais l'interro- ger, Juſqu'à la
Di- tes-moi vo-tre nom, Ber-ger, Et le lieu

L'AMOUR.

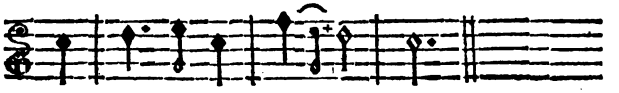


moindre cir- con- ſtance : Je ſuis de tout Pé-
de vo- tre naiſ- ſance.


ys; mon nom Eſt connu de toute la terre, Et
vous me devez, vieux bar- bon, Le plaiſir d'a-
voir été pè- re.
C'Eſt trop jou-ir de vos al- larmes, Amis;
re- connoiſ-ſez l'Amour; N'éprou-vez plus
que ſes charmes, Aimez ſans dé- tour:
Pour mieux ſerrer vo- tre chai- ne,



Je fei- gnois de la déſu- nir : La peine



Fait mieux goûter le plai- ſir.

Air : *On ne peut tromper l'Amour.*

Je veux regner à jamais ſur leur ame :
N'en craignez rien amans, époux.
Leurs tendres cœurs brûlent pour vous ;
Quand pour moi, d'un feu ſi doux,
Je les enflamme.
En vous payant d'un juſte retour,
N'eſt-ce pas chérir l'Amour ?

LA BAILLIVE, *au Bailli.*

Air : *Je ſuis un bon Jardinier.*

C'eſt pour vous qu'il m'enflammoit :
Tout mon feu ſe rallumoit.

LE BAILLI, *à la Baillive.*

Je t'en aime mieux,
Je m'en ſens moins vieux.

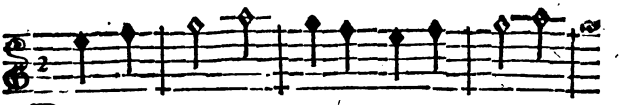
GUILLOT.

Mon ame eſt guillerette.

LUCAS.

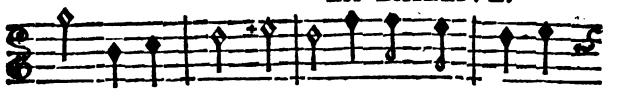
Et moi je ſens redoubler là
Mon ardeur pour Liſette,
Lon, la,
Mon ardeur pour Liſette.

AGATHE.



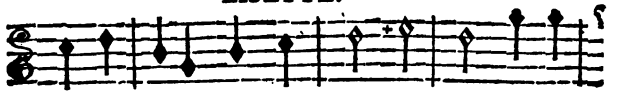
DAns no- tre Vil- lage, Vivons ſans ſou-

LA BAILLIVE.

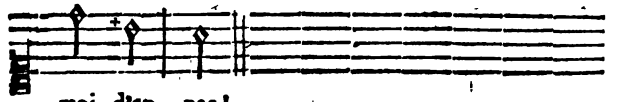


ci. L'Amour regne i- ci. L'Amour eſt la paix

LISETTE.

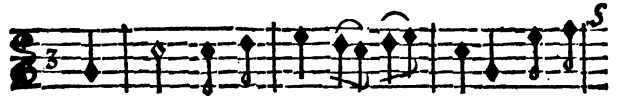


du mé- nage. Que mon cher Lu- cas A pour

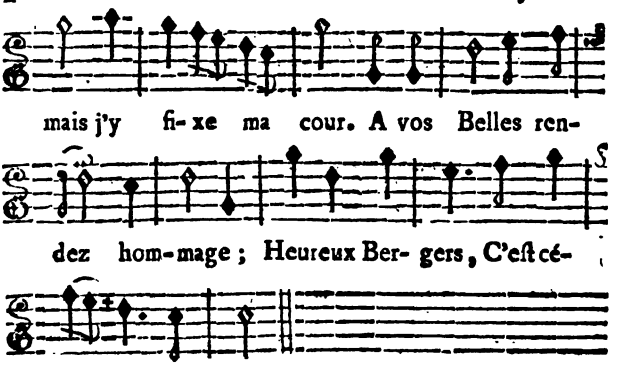


moi d'ap- pas!

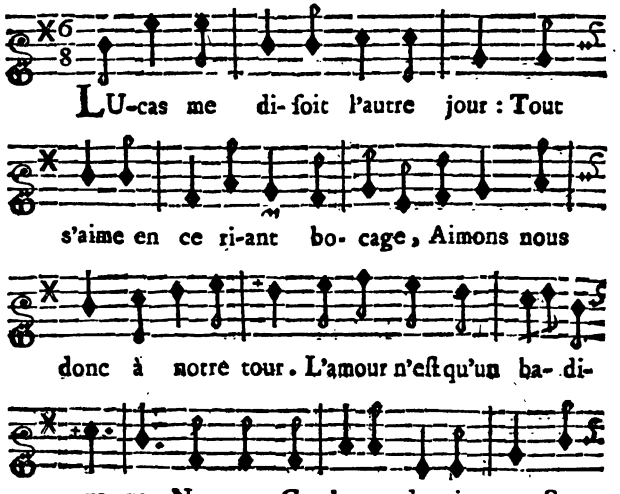
L'AMOUR.

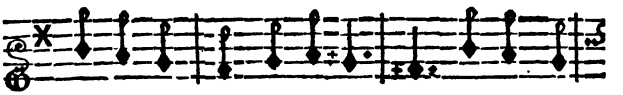


A- Mans, habi- tez ce bo- cage: A ja-

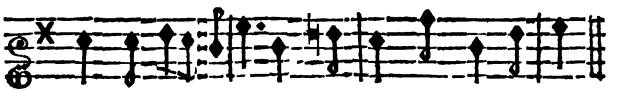

mais j'y fi- xe ma cour. A vos Belles ren-
dez hom-mage ; Heureux Ber- gers, C'eſt cé-
lé- brer l'A- mour.

VAUDEVILLE.


LU-cas me di- ſoit l'autre jour : Tout
s'aime en ce ri-ant bo- cage, Aimons nous
donc à notre tour. L'amour n'eſt qu'un ba- di-
na- ge. Non ; non Co- lette, depuis peu, Sou-



pire & gé- mit en cachet- te. Ah ! c'eſt l'a-



mour qui l'in-quiet-te ; L'amour n'eſt pas un jeu.

Le cœur ne reſſent, à la cour,
Qu'une ardeur tranquille & volage ;
On s'aime, on s'oublie en un jour :
L'amour n'eſt qu'un badinage ;
Mais au Village, c'eſt un feu
Qui gagne toujours, qui dévore :
On s'aime, il faut s'aimer encore ;
L'amour n'eſt pas un jeu.

Quand j'ons bian pris de ce doux jus ;
J'aimons Liſette davantage :
Dam', c'eſt bras deſſous, bras deſſus ;
L'amour n'eſt qu'un badinage :
Mais palſangué, j'en fais l'aveu,
Quand je n'ons bû que de l'iau claire,
Liſette a biau dire, & biau faire ;
L'amour n'eſt pas un jeu.

Ma mere dit que tout amant
Eſt dangereux ; c'eſt bien dommage.
Va, me dit Guillot, elle ment.
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Sur l'herbe aſſeyons nous un peu ;
Je veux te le faire connoître :

Mais il m'y fit bien voir, le traître !
Qu'amour n'eſt pas un jeu.

Iris, avec un ſeul pompon,
Embellit ſon jeune viſage ;
La toilette, pour ce tendron,
N'eſt qu'un ſimple badinage :
Mais pour Aminte, qui dans peu
Aura ſa trentaine complette,
Je reponds bien que la toilette
Ne ſera pas un jeu.

Tant qu'avec ſa femme un mari
Fournit aux frais du mariage,
On le mitonne, il eſt chéri ;
L'hymen n'eſt qu'un badinage :
Mais laiſſe-t-il mourir ſon feu,
Les ſoupçons troublent le ménage :
On gronde, on crie, on fait tapage ;
L'hymen n'eſt pas un jeu.

Maman rit de mes rendez-vous
Avec des garçons de mon age,
Et croit bonnement que pour nous,
L'amour n'eſt qu'un badinage :
Mais j'ai mes douze ans depuis peu,
Si je laiſſe faire Liſandre,
Maman pourra bientôt apprendre
Qu'amour n'eſt plus un jeu.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 456.

L'AMOUREUX
DE QUINZE ANS,
OU
LA DOUBLE FÊTE,
COMÉDIE.

H. Gravelot del. *J. J. Flipart Sculp.*

Le Baron.

Tu gardes le silence ; ... & tu pleures ?

Acte IIIe Scene 7.

Martini, Jean Paul Égide.

L'AMOUREUX DE QUINZE ANS,

OU

LA DOUBLE FÊTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Dédiée à S. A. S. Monseigneur le Duc DE BOURBON.

Les Paroles ſont de M. LAUJON.

La Muſique de M. MARTINY.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi 18 *Avril* 1771.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC
DE BOURBON,

MONSEIGNEUR,

LES succès & l'Esprit influent souvent sur ceux du

Cœur ; c'est ce que j'ai cherché à prouver dans ce petit Ouvrage. Le dédier à Votre Altesse Sérénissime, c'est le soumettre au Juge le plus fait pour en connoître. Mais, Monseigneur, s'il est permis de prévenir son Juge, j'ose vous supplier de ne consulter que votre âge pour prononcer : votre esprit jugeroit peut-être avec trop de sévérité un jeune homme de quinze ans, qui naturellement doit trouver grace à vos yeux. Oserois-je dire encore pour sa défense, que les talens précoces sont si familiers à tout ce qui porte votre Nom, que ceux que je développe en lui, ne sont pas faits pour

étonnev. Et voir le bonheur de deux Peres naître de celui de leurs enfans, est un objet sur lequel je voudrois bien qu'il me fût permis de citer mes modèles. Au reste, Monseigneur, mon but est rempli, puisque ce nouvel essai de mes foibles talens, me sert d'hommage aux yeux de Votre Altesse Sérénissime.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LAUJON.

ACTEURS.

LE MARQUIS, Pere de Lindor.	*M. Clairval.*
LINDOR.	*Madame Trial.*
LE BARON, Pere d'Hélene.	*M. Caillau.*
HÉLENE.	*Madame la Ruette.*
JACINTE, Gouvernante d'Hélene.	*Madame Berard,*
M. DUPUIS, Précepteur de Lindor.	*M. la Ruette.*
LE MAGISTER.	*M. Nainville.*
LA NOURRICE de Lindor.	*Madame Favart.*
THOMAS, Payſan.	*M. Trial.*
BABET, jeune Payſanne.	*Mlle. Beaupré.*

PAYSANS & PAYSANNES de la Terre du Marquis.

PAYSANS & PAYSANNES de la Terre du Baron.

MÉNESTRIERS.

Un Maître d'Hôtel du Marquis.

Un Domeſtique du Marquis.

La Scène ſe paſſe dans le Château du Marquis.

L'AMOUREUX DE QUINZE ANS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Veſtibule orné.

SCENE PREMIERE.

LE PRÉCEPTEUR, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

MAis, dites-moi donc, Monſieur, à l'âge de Mademoiſelle Hélene.... A dix-huit ans.... Ne s'occuper que du couvent !

LE PRÉCEPTEUR.

Eh mais! à l'âge du jeune Lindor.... A quinze ans enfin, ne rêver qu'au mariage!

TOUS DEUX.

Je n'en parle pas de ſang-froid.

LE PRÉCEPTEUR.

Tant de goût pour le mariage;
Mais à quinze ans!

LA GOUVERNANTE.

Tel dégoût pour le mariage;
Mais à ſon âge!

TOUS DEUX.

Dites-moi ſi cela ſe croit.

Tant de goût pour le mariage!
Et chaque jour ce goût s'accroît:
Oui, j'en ris de bon cœur:
Pauvre Précepteur!

Tel dégoût pour le mariage!
Chaque jour ce dégoût s'accroît.
Cela m'impatiente:
Oui, j'en ſuis en fureur:
Pauvre Gouvernante!

LA GOUVERNANTE.

Eh vraiment! il n'y a qu'à en rire pour vous; mais pour moi!

LE PRÉCEPTEUR.

Je conçois que cela vous afflige.

LA GOUVERNANTE.

Ah! Monſieur, ſi cela m'afflige! Vous pouvez en juger; après les ſoins que je me ſuis donnés.....

LE PRÉCEPTEUR.

Et qui ont tourné à votre ſatisfaction aſſurément.

LA GOUVERNANTE, *prenant l'air plus gai, vivement.*

Perſonne ne peut mieux les apprécier que vous ; car votre pupille....

LE PRÉCEPTEUR, *d'un ton de ſatisfaction.*

Ma foi....

LA GOUVERNANTE.

Oh ! il eſt charmant.

LE PRÉCEPTEUR.

Comme votre pupille.

LA GOUVERNANTE, *avec joie.*

Oh ! c'eſt la vérité, il faut en convenir... Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, le plaiſir que j'ai de cauſer avec vous.

LE PRÉCEPTEUR.

C'eſt que nous ſommes tous deux dans les mêmes principes.... bien attachés à nos Éleves.

LA GOUVERNANTE.

Je vous dirai qu'Hélene n'entend jamais parler tranquillement de tous les talens que Lindor vous doit.

LE PRÉCEPTEUR.

C'eſt ce que j'ai remarqué.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne conçoit pas que la différence d'âge n'en admette point dans les progrès.

LE PRÉCEPTEUR.

I.

Son eſprit eſt précoce en tout ;

Ses progrès ſont, comme ſon goût,
Bien au-deſſus de ſon âge ;
Ce goût vif, dont je ne dis rien,
L'anime encor plus à l'ouvrage :
On rit d'un mal d'où naît un bien.

II.

En moi, ſoit qu'il craigne un cenſeur,
Sur ce grand ſecret de ſon cœur,
Son confident, c'eſt ſon pere.
Il ſçait tout ; moi, je ne vois rien,
Que la tendreſſe qui l'éclaire ;
Je ris d'un mal qui mene au bien.

LA GOUVERNANTE.

D'ailleurs, Lindor n'a que quinze ans, au lieu qu'Hélene en a dix-huit. Et quand une éducation vous fait honneur dans le monde.....

LE PRÉCEPTEUR.

Oh ! c'eſt cruel.

LA GOUVERNANTE, *abondant dans ſon ſens.*

Ce n'eſt pas ma gloire perſonnelle que je regarde ; mais la douleur que cela doit faire au pere, qui eſt le meilleur homme, le plus digne homme du monde, comme vous ſavez ; la franchiſe même, & qui a beſoin de toute ſa gaieté naturelle, pour réſiſter au chagrin que cela lui fait.

LE PRÉCEPTEUR.

Il eſt vrai que Monſieur le Baron.....

LA GOUVERNANTE.

Comment, Monſieur ! Seigneur de cette belle

Terre, où nous nous ſommes vus l'année paſſée, & qui n'eſt qu'à un pas de celle-ci; n'ayant d'enfant qu'une fille, qu'il couve des yeux, & qui refuſe tous les partis qu'on lui préſente: plus on s'obſtine à lui en parler, plus elle tient pour le couvent. Pour moi, je ſais bien que je n'ai pas de goût pour la retraite; mais en vérité..... oui, Monſieur, je crois que je l'y ſuivrois..... c'eſt que j'aime tant ma chere Hélene!

LE PRÉCEPTEUR.

Eh! Madame, ſi vous ne l'aviez aimée, ſon éducation s'en reſſentiroit.

LA GOUVERNANTE.

Oh! vous avez bien raiſon.

On ne peut élever l'Enfance,
Pour peu qu'il en coûte à l'aimer;
Jeune cœur qu'on ſe plaît à former,
Nous attache plus qu'on ne penſe.

Avec douceur,
Mais ſans foibleſſe,
Contre l'humeur,
Lutter ſans ceſſe;
C'eſt un tourment, un vrai tourment,
Si la tendreſſe
A la maîtreſſe,
N'offre un attrait...., ne ſert d'aimant.

TOUS DEUX.

On ne peut élever l'Enfance,
Pour peu qu'il en coûte à l'aimer,
Jeune cœur, &c.

LE PRÉCEPTEUR.

Quand la Raiſon
Vient avec l'âge,
Que la leçon
Plaît davantage !
Le ſuccès ſuit, le Maître dit ;
» Prenons courage....
» C'eſt mon ouvrage
» Qu'on applaudit.

TOUS DEUX.

On ne peut élever l'Enfance, &c.

LE PRÉCEPTEUR.

Allez, allez, croyez que les plaiſirs qu'on cherche ici à procurer à Hélene, la diſtrairont peu-à-peu de ces idées ſombres.

LA GOUVERNANTE.

Il eſt vrai que je regarde comme un bonheur que Monſieur ſon pere l'ait amenée chez Monſieur le Marquis; elle y paroît plus gaie; mais..... toujours un fond de rêverie....

LE PRÉCEPTEUR.

Qui ſe diſſipera..... A propos, n'eſt-ce pas aujourd'hui la fête de Monſieur le Baron?

LA GOUVERNANTE, *ſouriant.*

Oui; mais c'eſt auſſi celle de Monſieur le Marquis..... Pourquoi cette queſtion?

LE PRÉCEPTEUR, *ſouriant.*

C'eſt que j'imagine que cela répandra dans le château un peu plus de gaieté.

LA GOUVERNANTE.

Comment ! eſt-ce que vous ſauriez ?....

LE PRÉCEPTEUR.

Eſt-ce que Lindor s'occupe d'autre choſe depuis quelques jours ?

LA GOUVERNANTE.

Je ne le croyois pas dans la confidence d'Hélene.

LE PRÉCEPTEUR.

C'eſt Hélene & ſon pere qui ne doivent pas être dans la ſienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne vous entends pas.

LE PRÉCEPTEUR.

C'eſt une eſpèce de fête, un divertiſſement.

LA GOUVERNANTE.

Oui ; mais il ne faut pas que Monſieur le Marquis ni ſon fils en ſachent rien.... Attendez donc : je vois que vous cherchez à me faire jaſer, & j'en dis trop ; auſſi-bien voici Hélene, laiſſez-nous, je vous prie.

(*Il ſort.*)

Mais je garderai dans mon cœur
L'aveu que le vôtre deſire.

Nous n'avons ſur notre bonheur
D'obſtacle que votre jeuneſſe ;
Mais elle excuſe la rigueur
Dont vos yeux m'accuſent ſans ceſſe.
Oui, &c.

Plus je vous vois, & plus je ſens
Que l'eſprit & que les talens,
A tout âge, ont droit de ſéduire :
L'Amour m'en peint tous les appas ;
Mais ce n'eſt que pas à pas,
Qu'au bonheur il peut nous conduire.
Oui, &c.

Jacinthe ne revient point !... Nos gens doivent être arrivés.... cela m'impatiente.... Elle ſait la peine que j'ai eue à déterminer mon pere à aller à la chaſſe..... & cela, pour veiller avec plus de liberté à mon petit projet..... Et je gage qu'elle s'amuſe..... Non, en vérité..... Ah ! je vois le Marquis & ſon fils : allons vîte trouver ma Bonne.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LINDOR.

LE MARQUIS.

DIs-moi donc, mon fils; qu'eſt-ce que c'eſt que ces Payſans qui te cherchoient? Il me ſemble que j'ai vu des violons.....

LINDOR.

Eh! mais, mon pere, vous oubliez que c'eſt aujourd'hui votre fête; ils venoient ſavoir à quelle heure on danſeroit au château; mais ce n'eſt pas-là ce qui vous intéreſſe : dès que je vous parle mariage, vous cherchez toujours à détourner la converſation.

Le mariage eſt fait pour moi.

LE MARQUIS, *feignant d'abonder dans ſon ſens.*

Plus j'y ſonge, & plus je le croi.

LINDOR.

Vous plaiſantez, mon pere.

LE MARQUIS.

Moi?

LINDOR.

Vous.

LE MARQUIS.

Moi?

LINDOR.

Vous. { Eh ! je le voi.

LE MARQUIS. { Eh ! non, ma foi.

Sur quoi ?

LINDOR.

Sur quoi !

Je vous connois.

LE MARQUIS.

Puis-je mieux faire ;

Je dis, je penſe comme toi.

LINDOR.

Vous plaiſantez, mon pere.

Cela me déſeſpere.

Le mariage eſt fait pour moi.

LE MARQUIS.

Plus j'y ſonge, & plus je le croi.

Mais tu ſerois bien étonné, ſi je te prouvois que je m'en occupe plus ſérieuſement que tu ne penſes ?

LINDOR.

Vous, mon pere ?

LE MARQUIS.

J'ai trois ou quatre partis en vue.

LINDOR, *avec vivacité.*

Eh bien ! ne vous le diſois-je pas ? Vous en avez en vue trois ou quatre, afin de ne vous décider ſur aucun.....

LINDOR.

Enfin vous me l'avez promis,
C'eſt un fait.... ma mémoire eſt bonne :
Voulez-vous tromper votre fils,
Vous qui n'avez trompé perſonne ?...
Avec la parole d'un pere,
On eſt bien fort, on eſt bien fort.
(*Careſſant ſon pere.*)
Un bon cœur, à qui j'aime à plaire,
A mes yeux ne peut avoir tort.
(*Le Marquis veut l'interrompre, Lindor continue, & comme s'il lui coupoit la parole.*)
Un moment, daignez le permettre ;
Tout n'eſt pas dit... Dans chaque lettre
Que j'ai de vous,
Voyez, liſez ces mots ſi doux.
(*Il lit ſur pluſieurs Lettres ce qui ſuit.*)
« Mon fils, mets-toi vîte en état de ſeconder » ton pere..... Songe à t'avancer, mon cher fils ; » ſonge que je n'attends que cela pour te » marier..... »
Dans toutes, c'eſt même langage,
Toujours l'eſpoir du mariage....
Sur cet eſpoir que vous fondiez,
Vous m'encouragiez,
Vous le ſçavez, vous exigiez
Travaux, progrès....
Ardeur... ſuccès?...
Et quand tous vos vœux ſont remplis...
Et quand mes travaux ſont finis...
Et quand mes ſuccès ſont ſuivis...

Vous changeriez d'avis ?

(*D'un ton patelin.*).

Non, non.... Enfin, vous me l'avez promis, &c.

LE MARQUIS.

Eh! crois-tu, dis-moi, que je te deſtine au célibat ?

LINDOR.

Je crois..... que vous vous occupez de toute autre choſe que de me tenir parole.

LE MARQUIS.

Mais.... tu veux que je m'occupe de te choiſir une femme, & je n'ai pas encore congédié ton Précepteur.

LINDOR.

Mon Précepteur ?... Il n'y a qu'à le garder pour mes enfans.

LE MARQUIS.

C'eſt ſonger à tout : mais n'en as-tu pas encore un peu beſoin pour toi-même ?

LINDOR.

Ne ſais-je pas tout ce que vous m'avez fait apprendre ?

Je ſçais le Latin aſſez bien.

LE MARQUIS; *d'un ton d'ironie.*

Aſſez bien ? Paſſe.

LINDOR.

Paſſé ?

LE MARQUIS.

Paſſe.

LINDOR.

Vous croyez me faire une grace ?

LE MARQUIS.

Paſſe.

LINDOR.

Paſſe ?

On diroit que je ne ſçais rien.

LE MARQUIS.

Non, tu ſçais tout, & j'en convien.

LINDOR.

Je ſçais Latin, Géométrie.

LE MARQUIS.

Géométrie ?

LINDOR.

Géométrie,

Fable, Hiſtoire & Géographie ;

Et, ſelon vous, je ne ſçais rien.

LE MARQUIS.

Non, tu ſçais tout, & j'en convien.

LINDOR, *en riant.*

Et ma mémoire,

Sans m'en faire accroire,

Me ſert aſſez bien.

LE MARQUIS.

Que trop bien.

LINDOR, *en riant.*

Paſſe.

LE MARQUIS.

Paſſe ?

LINDOR.

Paſſe ?

Vous ne me faites point de grace,

Vous oubliez, & je retien....
Près de vous quel ſort eſt le mien!
L'air modeſte ne gagne rien.

LE MARQUIS.

L'air modeſte ne gâte rien.

Mais, modeſtie à part, tu ne me parles que de ton eſprit : je veux qu'il ſoit formé... Et ton cœur ?

LINDOR.

Mon cœur?..... Ah! ſi j'oſois.....

LE MARQUIS.

Comment?

LINDOR.

Enfin.... il ſe formera ſur le vôtre.

LE MARQUIS, *en ſouriant.*

Oh! tu veus me gagner ; tu me fais des complimens.

LINDOR.

Qui ne me réuſſiſſent gueres.

LE MARQUIS, *d'un ton un peu plus ſérieux.*

Je vais te faire voir que j'ai meilleure opinion de ton eſprit, que tu ne penſes, en entrant avec toi dans des détails qui ſeroient au-deſſus de ton âge, ſi je te connoiſſois moins.

LINDOR, *vivement & avec un peu d'impatience.*

Mon âge?

LE MARQUIS.

Écoute.

Je

Je ſuis Seigneur de ce Village ;
Un jour il ſera ton partage.
Sçais-tu tout ce qu'il faut ſçavoir
Pour ton bonheur & ton devoir ?
Je te parle en pere :
Mais, ſi je t'éclaire,
Je ſuis heureux ; c'eſt mon eſpoir....

Avec complaiſance,
Adoucir le poids
De l'obéiſſance ;
Par la bienfaiſance,
Lier à ſes droits
La reconnoiſſance ;
Rendre à ſes Valets
Le travail facile ;
Viſer à l'utile,
En fixant la paix ;
Avec un voiſin difficile,
Avec un Fermier trop habile,
Éviter plaintes & procès....

De tout bon Seigneur de Village,
Tels ſont les travaux & les vœux:
Ces ſoins ſont-ils faits pour ton âge?...
Et, pour couronner ſon ouvrage,
Rendre ſes habitans heureux!...

Tu ſçais tout ; & moi, pour leur bien,
Tiens, je crois que je ne ſçais rien, ...
Quand chaque Aurore
M'éclaire encore

Sur leur bonheur & ſur le mien.
Oui, chaque Aurore
M'inſtruit encore,
Pour leur bonheur & pour le mien.

LINDOR.

C'eſt-à-dire, qu'il faudroit que j'attendiſſe encore tranquillement quinze ou ſeize ans, n'eſt-ce pas?

LE MARQUIS.

Oh! non, non; tu vas voir que je ſuis plus raiſonnable. Je t'ai dit que j'avois pluſieurs partis en vûe; il en eſt un ſur lequel je me déciderois aſſez volontiers, en ce que l'âge, le caractère, la figure, tout ſemble s'y réunir..... Tu connois la jeune Liſe?

LINDOR.

La jeune Liſe?

LE MARQUIS.

Eh! oui, la fille du Marquis de Clainville, mon voiſin & mon ami.

LINDOR.

La jeune Liſe, qui n'a qu'onze ans?

LE MARQUIS, *vivement.*

Tu n'en as que quinze; ſon caractère promet, ſa figure eſt charmante; & en vous laiſſant, pour vous connoître & vous aimer, trois ou quatre ans.....

LINDOR.

Trois ou quatre ans, mon pere?

LE MARQUIS, *vivement.*

Tu l'aimes peut-être déja?

LINDOR.

Ah! ſi j'oſois vous parler de mon choix, vous le trouveriez bien plus raiſonnable.

LE MARQUIS, *cherchant à pénétrer ſon ſecret.*

Ah, ah! tu as fait un choix ? Eh bien! voyons.

LINDOR.

Oui, j'irai vous dire mon ſecret, pour que vous en abuſiez?

LE MARQUIS, *feignant de s'en aller.*

Eh bien! ne me le dis pas, je ne ſuis pas preſſé.

LINDOR, *l'arrêtant, & avec impatience.*

Eh! mais, mon pere, vous ne me laiſſez pas ſeulement le tems de vous répondre.

LE MARQUIS.

Tu veus garder ton ſecret; je te le laiſſe.

LINDOR, *careſſant ſon pere, vivement.*

Mais, non..... Tenez, mon pere, ſi l'objet de mon choix réuniſſoit tous les talens qu'on peut deſirer, la figure la plus aimable, un caractère adorable....aimant ſon pere, comme je vous aime?

LE MARQUIS, *avec fineſſe.*

Je dirois que ce portrait reſſemble fort à Hélene.

LINDOR, *avec embarras.*

Je ne vous dis pas que ce ſoit elle.

LE MARQUIS.

Vraiment, je te crois trop raiſonnable..... Tu te chercherois toi-même des obſtacles; tu connois ſon éloignement pour le mariage.

LINDOR, *embarraſſé.*

Mais avant de vous dire ſon nom, répondez-moi, mon pere : Si l'objet de mon choix, enfin, juſtifioit le portrait que je viens de vous en faire.... que diriez-vous ?

LE MARQUIS, *cherchant à pénétrer ſon ſecret.*

Je dirois qu'il faut commencer par ſavoir ſi tu lui plais.

LINDOR, *avec embarras.*

Mais..... ſi je parvenois à lui plaire.?

LE MARQUIS, *très-vivement.*

Écoute donc.... j'entens des chevaux dans la cour du château ; c'eſt ſûrement le Baron qui revient de la chaſſe.

(*Il ſort.*)

LINDOR.

Eh ! mon pere, vous ne m'en faites jamais d'autres.

SCENE V.

LINDOR, *ſeul.*

MONSIEUR le Baron!.... Monſieur le Baron aime la chaſſe; le tems eſt beau, il n'eſt pas homme à revenir ſi-tôt. (*Avec impatience.*) Oh!... mon pere ne veut pas me marier..... c'eſt ſingulier..... il a une adreſſe pour ſavoir tout ce qu'il veut de moi..... J'ai penſé vingt fois lui nommer Hélene..... mais attendons pour lui en parler. (*Avec ſatisfaction.*) Oh! oui; ſi j'étois une fois ſûr du cœur d'Hélene..... (*Très-vivement.*) C'eſt aujourd'hui la fête de ſon pere; elle ne ſe doute pas que je le ſais. (*Avec la plus grande joie.*) Je ſuis ſûr de mes acteurs..... Oh! cela ira bien. Hélene a tant d'eſprit; elle ſe doutera bien qu'elle eſt le véritable objet de toutes les peines que je me ſuis données..... Cela préparera mieux l'aveu que je veux lui faire..... (*Avec dépit.*) Ah! pourquoi ne ſuis-je timide que devant elle?

Qu'il eſt cruel de n'avoir que quinze ans!
Que je m'en veux de ma jeuneſſe!
Age qui formez les talens,
N'êtes-vous rien pour la tendreſſe?

Aimable objet, qui m'avez ſçu charmer,

Si ma jeuneſſe effarouche mon pere,
Il ſuffiroit de vous nommer,
Pour lui prouver que la raiſon m'éclaire.

Qu'il eſt cruel, &c.

Mais mon pere avoit raiſon! Voici Monſieur le Baron.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, *en habit de chaſſe*, LINDOR.

LE MARQUIS.

EH! mais, mon cher Baron, vous voilà de retour de bonne heure!

LE BARON, *avec gaieté.*

Mon ami, il faut être de ſociété à la campagne.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes-vous amuſé?

LE BARON.

Si je me ſuis amuſé?

LE MARQUIS ET LINDOR.

C'eſt un plaiſir, en aimant cette chaſſe,
De chaſſer avec nos Baſſets.
Lindor, d'un ton capable.
Le Marq. { Je crois / Tu crois, } quelque choſe qu'on faſſe,
Qu'on n'en a point d'auſſi parfaits.

LE BARON.

Ah ! quel plaiſir, ah ! l'agréable chaſſe !
Les braves chiens que vos Baſſets !
Ma foi, quelque choſe qu'on faſſe,
L'on n'en a point d'auſſi parfaits.

LINDOR.

La bonne voix qu'a Muſtaraut !

LE MARQUIS.

Et quelle quête a Fanfaraut !

LE BARON.

Mais vous avez un Murmuraut !

LE MARQUIS ET LINDOR.

Oh ! Murmuraut ! oh ! Murmuraut !

LE BARON.

Quel chien !

LE MARQUIS ET LINDOR.

Bon chien.

TOUS TROIS.

Ah ! comme il chaſſe !

LE BARON.

Avec lui jamais de défaut :
Gardez-le bien.

LE MARQUIS.

C'eſt de la race
Du vieux Commandeur d'Égrivaut.

TOUS TROIS.

Ah ! quel plaiſir, &c.

LE BARON.

Et votre grand Piqueur Normand.

LE MARQUIS ET LINDOR.

N'eſt-il pas vrai qu'il eſt plaiſant ?

LE BARON.

Peut-on ne pas rire,
Quand on l'entend dire :
» Où qu'ça va, mes Valets,
» Où qu'ça va ?
» Et ahi, & ahi, c'eſt-là
» Qu'il a
» Verdendaillé dans l'z ozerets.

LE MARQUIS ET LINDOR.

Oui, c'eſt ſon ton, c'eſt ſa maniere.

LE BARON.

» Quêté ſur la Taupiniere.

LE MARQUIS ET LINDOR.

Oui, c'eſt ſon ton, c'eſt ſa maniere.

LE BARON.

Toujours criant,
Sifflant, chantant,
A chaqu'inſtant : » Aucoute, aucoute,
Et l'on eſt ſûr, dès qu'on entend
» Vlau ; ... qu'un Renard paſſe à la route ;
Murmuraut l'y mene à l'inſtant.

TOUS TROIS.

Ah ! quel plaiſir, &c.

LE BARON, *à Lindor.*

Mais j'ai une petite querelle à te faire : pourquoi n'es-tu pas venu à la chaſſe ? Tu m'avois dit que tu l'aimois à la fureur.

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas fort conſtant dans ſes goûts.

LINDOR, *avec impatience.*

Courage, mon pere ! comme ſi vous ne ſaviez pas le contraire.

LE MARQUIS, *d'un ton ironique.*

Je ne t'en fais pas de reproches ; il y a nombre de petites inconſéquences que je te paſſe, parce qu'elles ſont attachées à ton âge.

LINDOR, *avec impatience.*

Mon âge ! toujours mon âge ! Eh ! mais, mon pere, j'ai quinze ans..... Et quel âge, s'il vous plaît, avoit le Cid ?....

LE MARQUIS, *en l'interrompant.*

Oh !

LE BARON.

Défendez-vous, mon ami : (*A part, & au Marquis.*) Il eſt charmant.

LE MARQUIS, *à ſon fils.*

Tu vas me chercher.....

LINDOR.

Eh bien ! eh bien !.... dans un genre différent..... Tenez, vous me le diſiez encore hier..... Cet Auteur Anglois..... ah ! Pope, n'avoit-il pas compoſé à ſeize ans ſes Eglogues, qui le firent nommer le Virgile de l'Angleterre ? Et à en juger par mon cœur, je parierois bien qu'Ovide n'avoit pas ſeize ans quand il compoſa ſon Art d'aimer.

LE MARQUIS.

Comment ? vous avez lu.....

LE BARON, *au Marquis.*

Eh! laiſſez-le donc dire. (*A Lindor.*) Mon cher ami, je t'aſſure, moi, que je te trouve fort avancé.

LINDOR, *avec humeur.*

Eh! Monſieur, c'eſt ce que mon pere ne veut jamais croire.

LE BARON.

Mais tu viens de citer ſi à propos l'Art d'aimer; (*A demi confidence.*) eſt-ce que tu aurois quelqu'inclination?

LE MARQUIS, *vivement.*

Oh! Baron, briſons là-deſſus.

LINDOR, *avec impatience.*

Eh! mon Dieu, mon pere, n'ayez pas peur, je ne parlerai point; quoique, ſi j'étois moins diſcret, je défierois Monſieur le Baron de déſapprouver mon choix.

LE BARON, *vivement.*

Eh! mais, Marquis, vous le chagrinez. (*A Lindor.*) Je veux que tu me mettes dans ta confidence; & je te promets, moi, de faire entendre raiſon à ton pere.

LE MARQUIS.

Cela ſera difficile.

LE BARON.

Mais, voici ma fille; (*à Lindor.*) changeons de converſation; celle-ci ne l'amuſeroit pas.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, HÉLENE.

LE BARON.

BON JOUR, ma fille.

HÉLENE.

Comment vous portez-vous, mon pere?

LE BARON.

Très-bien, mon enfant.

HÉLENE.

Avez-vous fait bonne chaſſe?

LE BARON.

Très-bonne.

HÉLENE.

Je comptois que vous ne reviendriez que ce ſoir.

LE BARON.

Je te dirai tout franc que l'appétit m'a gagné.

HÉLENE.

Auſſi, vient-on de me dire que l'on ſervoit.

LE MARQUIS.

Allons donc nous mettre à table.

LE BARON.

Vous me diſpenſez donc de faire toilette.

LINDOR.

Eh! Monſieur, ne ſera-t-il pas aſſez tems après-dîner?

LE BARON.

C'eſt que je vous vois plus parés qu'à votre ordinaire.

LE MARQUIS.

Je vous dirai que c'eſt aujourd'hui ma fête; & mes habitans viennent..... danſent.....

LE BARON, *vivement.*

Votre fête! Eh! mais, c'eſt la mienne auſſi; vous m'y faites ſonger.

LE MARQUIS.

Double raiſon de gaieté.... Mais, tenez, on vient nous avertir qu'on a ſervi.

LE BARON.

Allons, ma fille, donne-moi le bras, mon enfant; plus de mélancolie! aujourd'hui, ſur-tout. Je t'ai promis (*d'un ton de bonté.*) que je ne te parlerai plus de mariage; ne me parle plus de couvent.

LE MARQUIS.

Ne parlons que de dîner.

LE BARON.

Volontiers, car j'ai une faim de chaſſeur; c'eſt tout dire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente des Jardins agréables.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE PRÉCEPTEUR.

LE PRÉCEPTEUR.

OUI, Monſieur, c'eſt la fête de Monſieur le Baron qui occupe ſi fort Monſieur votre fils : je ſuis dans ſa confidence, enfin; mais ce qu'il ne m'a pas dit, & que vous devinez ſûrement, comme moi, c'eſt que Mademoiſelle Hélene eſt le véritable objet de tous les ſoins qu'il rend à Monſieur ſon pere.

LE MARQUIS, *rêveur.*

Eh! je ne ſuis pas à m'en appercevoir.

LE PRÉCEPTEUR.

Monſieur, c'eſt une tête bien vive..... dans laquelle l'Amour fait bien des progrès.

LE MARQUIS, *toujours rêveur.*

Vous avez raiſon.

LE PRÉCEPTEUR, *cherchant à lire dans les yeux du Marquis.*

Hum, hum; ce qui doit bien vous donner autant à rêver, c'eſt que je crois que ſes ſoins ne déplaiſent point du tout à Mademoiſelle Hélene.

LE MARQUIS, *vivement.*

Bon!

LE PRÉCEPTEUR.

Bon!.... Je vous étonnerois donc bien, ſi je vous diſois que la ſurpriſe que Monſieur votre fils ménage à Monſieur le Baron ne ſera peut-être pas la ſeule dont vous jouirez.

LE MARQUIS.

Comment?....

LE PRÉCEPTEUR.

Oh! c'eſt notre ſecret : il eſt, d'ailleurs, inutile de vous en prévenir; car vous le ſaurez dans un moment.

LE MARQUIS, *le preſſant.*

Mais enfin?....

LE PRÉCEPTEUR, *interrompant vivement.*

Enfin, Monſieur..... ſongez qu'il ne faut pas que Monſieur votre fils nous trouve enſemble : il eſt allé dans le village raſſembler ſes Acteurs.

LE MARQUIS.

Comment, ſes Acteurs?

LE PRÉCEPTEUR.

Eh! oui, vos Payſans qui lui en ſervent; ſa bonne nourrice, entr'autres.....

LE MARQUIS.

Elle joue un rôle?

LE PRÉCEPTEUR, *avec impatience.*

Oui, Monſieur..... mais je crains que Lindor n'arrive.

LE MARQUIS.

Un mot..... Ce qu'il a fait, eſt-il joli?

LE PRÉCEPTEUR, *avec un peu d'impatience, & en ſouriant.*

Vous le verrez.

LE MARQUIS, *lui ſouriant.*

Vous n'y avez pas nui?

LE PRÉCEPTEUR.

Oh! l'idée eſt de lui..... J'ai bien uſé un peu de mes droits de maître.

LE MARQUIS, *ſouriant.*

Ah! j'entens.

LE PRÉCEPTEUR.

Non; pour faire parler les Payſans leur langage, & voilà tout..... Mais par grace.....

(*Le preſſant de ſortir.*)

LE MARQUIS, *avec une tendre inquiétude.*

Enfin, ce qu'il a fait eſt joli?.... vous êtes content de lui?....

LE PRÉCEPTEUR, *le reconduiſant.*

Eh! Monſieur, votre cœur ne ſe dément jamais.

(*Le Marquis ſort.*)

SCENE II.

LE PRÉCEPTEUR, *voyant aller le Marquis* *.

QUELS plaiſirs plus intéreſſans,
Que ceux d'un pere (qui veut l'être!)
Par degrés il aime à connoître
Le cœur, l'eſprit de ſes enfans....
Leur plus doux, leur plus heureux Maître,
Il borne aux ſuccès qu'il fait naître
Ses vœux les plus ſatisfaiſans.
Quels plaiſirs ſont plus ſéduiſans!...

Je crois voir, comme dans nos champs,
L'aimable & tendre Philoméle
Oublier l'attrait de ſes chants,
Dès que l'Amour a beſoin d'elle;
Diriger, petit à petit,
Le gage d'une ardeur fidelle,
Vers la tendreſſe qui l'inſtruit;
Trembler que l'eſſor de ſon aîle,
Ne trompe l'œil qui la conduit,

* Cette Ariette a été retranchée à la ſeconde repréſentation.

Et

Et la Nature qui l'appelle :
Quels plaiſirs plus intéreſſans ! . . . &c.

Mais Lindor m'a dit de l'attendre.... Il tarde bien! Ah! le voici.....

SCENE III.

LE PRÉCEPTEUR, LINDOR.

LINDOR *arrive en courant, avec joie.*

MONSIEUR Dupuis.... Les voilà, les voilà.... ils me ſuivent.... ils ſavent leur rôle, mon cher Maître..... Ah! s'ils pouvoient le dire comme ils viennent de le répéter devant moi!.... Oh! çà, je leur ai recommandé de ne pas dire que c'étoit de moi..... gardez-moi bien le ſecret.

LE PRÉCEPTEUR.

Eh! votre joie vous décele déja.....

LINDOR, *avec vivacité.*

Oh! je me contiendrai..... Je vais rejoindre la compagnie : le Baron eſt ſûrement habillé.... Les voilà. (*Revenant ſur ſes pas.*) La Muſique ſera notre ſignal.

LE PRÉCEPTEUR, *ſouriant.*

Oui.

LINDOR.

Quand je l'entendrai, je ferai deſcendre tout le monde.

(*Il rentre.*)

LE PRÉCEPTEUR.

Allez, allez.

SCENE IV.

LE PRÉCEPTEUR, LA BONNE.

LA BONNE, *avec viteſſe.*

NOs Acteurs ſont arrivés.

LE PRÉCEPTEUR.

Allez promptement les joindre..... Voilà les nôtres qui arrivent.

LA BONNE.

J'y cours.

LE PRÉCEPTEUR.

Songez que nous commençons.

LA BONNE.

Eh! vraiment oui, au grand regret d'Hélene, qui m'a grondée; mais qui conſent à notre arrangement.

(*Elle s'en va.*)

LE PRÉCEPTEUR.

Cela n'en fera que mieux : allez, cela fera deux ſurpriſes pour une.

SCENE V.

LE PRÉCEPTEUR, LA NOURRICE, THOMAS, & autres Payſans, Acteurs de la Fête.

LA NOURRICE.

NOus voilà..... Oh! Monſieur Dupuis.... vous varrez; oh! vous varrez.

LA NOURRICE ET LES PAYSANS, *à l'envi l'un de l'autre.*

Je ſçavons tertous notre affaire.

LE PRÉCEPTEUR.

Plus bas!

LA NOURRICE ET LES PAYSANS, *ſe diſant l'un à l'autre.*

Plus bas!... Vous s'rais content de nous.
Ya tant de plaiſir à ben faire,
Pour queuqu'un que j'aimons tertous;...
Ça f'ra ben aiſe le cher pere....

UN PAYSAN.

De voir ſon fils....

LA NOURRICE.

Ce cher enfant !...
Que j'ons nourri...

UN AUTRE PAYSAN.

Qu'eſt ſi charmant...

UN AUTRE PAYSAN.

Qu'a tant d'eſprit...

LA NOURRICE.

Qui cherche à plaire...

TOUS.

Au bon Seigneur que j'aimons tant.

LA NOURRICE ET TOUS LES PAYSANS,
l'un après l'autre. (*Voyant arriver la Bonne.*)

Paix ! v'là queuqu'un... Paix ! c'eſt Man'zell' la Bonne,
Cach' ton bouquet, cach' ton bouquet.

LE PRÉCEPTEUR.

Elle ſçait tout.

LES PAYSANS.

Elle eſt au fait ?

LA BONNE, *au Précepteur.*

Mes gens ſont prêts.

LES PAYSANS.

Elle eſt au fait.... L'affaire eſt bonne ;
(*A la Bonne.*)
Puiſque vous êtes du ſecret,
Je ſçavons tertous notre affaire.

LE PRÉCEPTEUR.

Plus bas !

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Plus bas !... Vous s'rais content de nous.

LES PAYSANS.

Y a tant de plaiſir à ben faire,
Pour queuqu'un que j'aimons tertous.

LA BONNE.

Tant d'ardeur doit vous ſatisfaire :
C'eſt chez vous tout comme chez nous.

LE PRÉCEPTEUR.

Qu'attendez-vous, pour commencer ?

LES PAYSANS.

Les Ménétriers, qui commencent..... Ah ! bon..... tenez, je les vois qui s'avançont.

LE PRÉCEPTEUR.

Commencez quand il vous plaira.

SCENE VI.

LES PAYSANS, LES MÉNÉTRIERS.

LES PAYSANS *aux Ménétriers.*

ARRIVEZ donc ; mettez-vous là : vous, là : moi, là : nous y voilà : oui, l'on nous a placés comme ça....

LA NOURRICE, *indiquant la place que doit occuper le Baron.*

Songez que c'eſt-là qu'il ſera.

LES PAYSANS.

Nous ſavons ça, nous ſavons ça.

(*Les Ménétriers jouent une marche, pendant laquelle le Sallon s'ouvre; alors, les Muſiciens menent la marche : les Payſans vont prendre la Compagnie, pour la conduire & la placer; ſavoir, le Baron d'un côté, ayant ſa fille auprès de lui & la Gouvernante; de l'autre, le Marquis, ſon fils & Monſieur Dupuis.*)

SCENE VII.

Tous les Acteurs Payſans & Payſannes.

LA NOURRICE, *à Thomas.*

T'Es dans tes atours ?

THOMAS.

Toi d'même.

LA NOURRICE.

Moi d'même.

LES AUTRES.

Nous d'même.

THOMAS.

Dam', te v'là brave à l'extrême.

LA NOURRICE.

Moi d'même.

LES AUTRES.

Nous d'même.

LA NOURRICE.

C'eſt qu'on vient fêter
Queut'zun qu'on aime,

Que j'voulons chanter.

THOMAS.

Moi d'même ;
Pour lui j'ons fait
Un biau bouquet.

LA NOURRICE.

Moi d'même.
Pour lui j'ons fait
Faire un couplet.

THOMAS.

Moi d'même ;
J'ons là ma chanſon.

LA NOURRICE.

Pardin', moi d'même,
J'la ſçais tout du long.

THOMAS.

Pardin', moi d'même.

LA NOURRICE.

Dam', ça dit beaucoup.

THOMAS.

Moi d'même.

LA NOURRICE.

Mais ça n'dit pas tout.

THOMAS.

Moi d'même.

LE BARON.

Très-bien, Nourrice ; & vous de même, Maître Thomas.

THOMAS.

Oh! Monſeigneur, je ſavons ben que..... Dam,... on a un petit brin..... vous entendez ben..... mais on n'eſt pas ſtilé à ça..... ce qui fait qu'on n'eſt pas dans l'accoutumance de ces choſes-là : au demeurant, pour el cœur?.... oh! ça.....

LE BARON.

Tout y eſt..... comment! quand vous ſeriez des Acteurs de profeſſion.....

THOMAS.

Ah!

LA NOURRICE, *à part, à Lindor.*

J'n'avons pas manqué, comme vous voyais.

LINDOR, *lui faiſant ſigne de ne pas le regarder.*

Eh bien!

LE BARON, *riant.*

Ah! voilà l'Auteur.

LINDOR, *embarraſſé.*

Je ne dis pas cela..... mais ce n'eſt pas là tout, ſûrement?

THOMAS.

Je ſavons ben; mais v'là que j'y venons : eſt-ce qui gnia pas les bouquets, donc?

I.

THOMAS.

Que j'avions d'impatience
D'vous fleurir ici tertous!

Rien qu'en y ſongeant d'avance,
(*Ils donnent leurs bouquets.*)
Ta la la la la la la la la,
J'avions du plaiſir chez nous.

II.

LA NOURRICE.

J'voulions tous vous dir' queuqu'choſe.
J'crois qu'l'ardeur de vous fleurir
Attachoit à chaque roſe,
Ta la la la, &c.
Plus d'plaiſir à la cueillir.

III.

THOMAS.

Vous prouver comme on vous aime,
C'étoit ben aiſé pour nous,
Quand not' jeun' Monſieur lui-même,
Ta la la la la, &c.
Nous en baill' l'exemple à tous.

IV.

LA NOURRICE, *montrant le Marquis.*

Ç't' amiquié lui vient d'famille.

THOMAS.

On verroit auſſi clair, ça.....

LA NOURRICE.

Qu'les graces d'Man'zell' vot' fille,
Ta la la la la, &c.

TOUS DEUX.

Et la gaité d'ſon Papa.

LE BARON.

De mieux en mieux, mes enfans.

HÉLENE.

C'eſt charmant; de l'eſprit, de la naïveté, de la gaieté.....

LE BARON, *au Marquis.*

Mon ami, ſi j'étois chez moi, mes habitans vous le rendroient.... (*Les voyant arriver.*) Les voilà!..... (*A Hélene, avec joie & ſurpriſe.*) Ah! tiens..... Mais, voyons, voyons.....

(*Les Payſans qu'Hélene emploie comme Acteurs, entrent alors ſur une marche, ayant le Magiſter à leur tête.*)

SCENE VIII.

Les Acteurs précéd. LE MAGISTER, BABET, Payſans & Payſannes de la Terre du Baron.

LE MAGISTER ET BABET, *alternativement.*

C'Est ben fort pour nous,
Mais c'eſt doux pour vous,
De voir un Magiſter
Qui ſe donne l'air
De faire un couplet,
Tout comme en ont fait
(*Saluant les autres Payſans qui le leur rendent.*)
Tant de Meſſieurs d'eſprit,
Qui n'ont pas tout dit.

Oſer faire
Son affaire,
De vous faire un compliment!
Quoiqu'indigne,
S'mettre en ligne
Pour ça, dans l'inſtant
Qu'il vous en vient tant;

C'eſt ben fort pour nous, &c.

Mais à quoi ſert un cœur?
A guetter, Monſeigneur,
Le jour où l'on ſçait que l'on vous fête.

Qu'on ſoit bête,
Mais honnête!...
L'eſprit, ç'n'eſt qu'du ſel;
Le cœur, c'eſt tout miel....

C'eſt ben fort, &c.

LE BARON, *avec joie, au Marquis.*

Bien attaqué, bien défendu, notre ami.

LE MARQUIS.

C'eſt la vérité; on ne peut pas mieux, Monſieur le Magiſter.

LINDOR.

Et je ne vous conſeille pas de quitter votre Muſe.

LE MAGISTER.

Muſe! Je ne connois pas ça..... Non, non, vous n'y êtes pas.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas de qui cela vient.

LE BARON.

Du cœur dé ma fille, qui a prevenu le mien. Tu payes mes dettes, ma chere enfant! Va, va, ta reconnoiſſance vaut bien la mienne.

LE MAGISTER.

Je n'vous ons pas nommée, toujours, Man'zelle.

BABET, *ou la Payſanne.*

Oh! quand on nous défend queut'choſe..... ſurtout Man'zelle.....

HÉLENE.

Oui, Babet, vous gardez très-bien mon ſecret.

LE MAGISTER.

Mais, ce n'eſt pas l'tout.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

I.

LE MAGISTER.

(*Ils donnent leurs bouquets.*)

Ah, ah, ah! v'là tous nos bouquets,
Qu'on vous préſente
Par paquets.
Y a bien des mains qui les ont faits;
Car chacun, j'm'en vante,
A mis ſa fleur dans le bouquet;
Son mot dans l'couplet.

II.

BABET.

Ah, ah, ah! drès l'fin point du jour,
Gnia pas d'parterre
D'alentour,
Que j'n'ayons cueilli tour-à-tour;
Gnia pas d'Jardiniere,
Qui, pour vous fleurir en ce jour,
N'eût volé l'Amour.

III.

BABET.

Ah, ah, ah! disoit l'Magister,
Vous voulez plaire;
V'là qu'est clair:
Mais ç'n'est pas t'tout d'chanter sur l'air,
Et d'être sincere;
Il faut encor en avoir l'air,
Disoit l'Magister.

LE MARQUIS, *aux Acteurs.*

Tout au mieux, en vérité..... (*A Hélene.*) & d'un esprit, d'une gaieté qui m'enchantent.

LE BARON, *avec joie.*

Ma foi, très-bien.

LA BONNE, *pleurant.*

Oh! très-bien....

LE BARON.

Qu'est-ce que vous avez donc?

LA BONNE.

Ma foi, Monsieur, je pleure de joie.

LE BARON.

Je conçois cela..... (*A Hélene.*) Tiens, tu ne ſaurois croire le plaiſir que tu me fais..... & notre petite Babet?

LE MARQUIS.

Une grace charmante à ce qu'elle dit.

BABET.

Ah! Monſeigneur eſt bien bon..... cela alloit bien mieux ce matin.... Je recommencerois bien; mais c'eſt que j'avons encor queuq'choſe à dire.

(*Des Payſans apportent des berceaux, ſur leſquels ſont des deviſes.*)

LE MARQUIS.

Oui! remettons-nous donc à nos places.

LINDOR, *appercevant les berceaux.*

Ah! mon pere, regardez donc..... c'eſt charmant!

HÉLENE.

Il vous ſied bien de me faire des complimens!

LE MARQUIS, *voyant changer les fleurs en deviſes.*

Ah! des deviſes!

LE BARON, *tirant ſa loupe.*

Voyons, liſons....

HÉLENE.

Je vais vous en éviter la peine.

» Le zèle a choisi chaque fleur,
» Le plaisir conduit son ouvrage :
» Simplicité dans notre hommage,
» Sincérité dans notre cœur ;
» De leur accord tout est l'image.

LE BARON, LE MARQUIS, HÉLENE, LINDOR ET LES PAYSANS.

De leur accord tout est l'image.

LE MARQUIS.

Ma foi, mon cher Baron.....

C'est chez vous,
Qu'on a cueilli les bouquets les plus doux.

LE BARON.

C'est chez vous,
Et je n'en suis point jaloux.

LES PAYSANS, *les uns aux autres.*

C'est chez vous, &c.

LE MARQUIS.

Ah ! que mon cœur est flatté !

LE BARON.

Et le mien est enchanté.
Quel jour !

LE MARQUIS.

Qu'il a d'attraits !
Esprit, gaité, tout séduit....

LE BARON.

Mais....

TOUS DEUX.

C'eſt chez vous,
Qu'on a choiſi les bouquets les plus doux;
C'eſt chez vous,
Et je n'en ſuis point jaloux.

LES PAYSANS, *les uns aux autres.*

C'eſt chez vous, &c.

HÉLENE, *à la Bonne.*

Et les rubans?

LINDOR, *au Précepteur.*

Et mon petit Marchand?

Monſieur DUPUIS, *l'appercevant.*

Ah!....

(*On apperçoit ſous les berceaux un petit Marchand avec des Payſannes qui portent des corbeilles garnies de rubans que l'on diſtribue aux Payſans & Payſannes.*)

LE BARON.

Ah! ah! Une foire?....

LE PRÉCEPTEUR.

On veut donner des rubans aux Acteurs de la fête. (*Aux Payſans.*) Allons, prenez, mes enfans. Oh! il n'y a pas de choix; ils ſont tous d'une même couleur.

LA BONNE.

La joie eſt la même dans les deux Troupes; il ne faut point de différence dans ce qui la déſigne.

LE

LE BARON.

Très-bien vu, très-bien.

LA BONNE.

Mais, écoutez ceci :

(*Elle marque plus d'attention à ce couplet.*)

UNE JEUNE PAYSANNE.

J'venons fêter vot' Seigneur ;
V'là-t-il pas qu'vous fêtez l'nôtre :
J'voulons tous peindre not' cœur :
V'là-t-il pas que j'peignons l'vôtre.

LA NOURRICE.

Ici j'ons mêmes douceurs,
De l'un & de l'autre Maître,
L'Amitié n'y doit paroître,
Que sous les mêmes couleurs.

LA BONNE, *au Marquis & au Baron.*

Petite dispute douce de village à village, sur l'attachement..... l'amitié..... C'est un couplet que nous nous sommes permis, Monsieur Dupuis & moi.

LE MARQUIS

Très-bien, Madame.

LINDOR, *au Baron.*

Mais, voici une petite boutique, où je crois que l'on a quelque chose à vous offrir.

(*Le petit Marchand donne un verre à facettes au Baron.*)

LE BARON.

A moi? Ah! une lunette d'approche.

LE PAYSAN.

Monſeigneur, c'eſt une lorgnette pour voir vingt fois la même choſe : c'eſt quaſiment fait pour notre amitié.

LE BARON.

Ah!... un verre à facettes.... & des vers! Liſons:

(*Il lit.*)

» Ce verre a l'heureux avantage
» De multiplier les plaiſirs,
» En répétant cent fois l'image
» De ce qui flatte nos deſirs :
» Servez-vous-en pour voir le zèle
» Que nous avons à vous fêter ;
» Vous verrez qu'il ſe renouvelle
» A force de ſe répéter.

(*Au Marquis, avec joie.*)

Vous jouiſſez, Marquis.

LE MARQUIS, *regardant Monſieur Dupuis.*

Monſieur Dupuis..... hum..... C'eſt de lui?

LE PRÉCEPTEUR.

Vous ſeriez bien fâché que cela n'en fût pas.

LINDOR, *avec humeur.*

Mon pere ne veut pas croire que je puiſſe rien faire de bien.

HÉLENE, *avec un peu d'humeur.*

Réellement, Monſieur le Marquis, vous êtes impatientant.

LINDOR.

Oh! je ſuis fait à cela.

LE BARON.

Je garde ton préſent & tes vers.

LINDOR, *à Hélene.*

J'eſpere que Mademoiſelle voudra bien auſſi accepter des tablettes que le petit Marchand lui offre.

HÉLENE.

Mais, ce n'eſt point ma fête.

LE BARON.

Prens, ma fille, prens..... (*Feuillettant les tablettes.*) Mais voyons cependant..... voilà des vers!....

LINDOR.

Je vais vous les lire.

(*A Hélene.*)

» Par ce petit préſent l'amitié vous rappelle,
» Qu'il eſt doux de s'occuper d'elle;
» Il ne nous ſert de rien, nous pouvons vous l'offrir;
» Car le plaiſir que vous nous faites
» A tous les cœurs ſe fait ſi bien ſentir
» Qu'on n'a pas beſoin de tablettes,
» Pour en garder le ſouvenir.

» Mais à vous attacher au ſéjour où vous êtes,
» Quand nos cœurs trouvent tant d'appas,
» Hélene, ne nous dites pas :
» Rayez cela de vos tablettes.

HÉLENE, *prenant les tablettes.*

Certainement, je ne vous le dirai pas..... Elles ſont très-jolies..... mais beaucoup moins que les vers.

LE BARON, *au Marquis.*

Mais, convenez donc que c'eſt charmant..... Vous écoutez cela d'un ſang-froid qui me glace.

LE MARQUIS.

Bon!... Monſieur Dupuis veut que je croye....

HÉLENE, *en examinant les tablettes, fait partir un reſſort qui découvre un papier qu'elles renferment.*

Ah!.... (*Avec joie & ſurpriſe.*) Ce n'eſt pas tout!

LE BARON.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

HÉLENE.

Il y avoit un ſecret dans ces tablettes que j'ai découvert, ſans m'en douter; & voici ſûrement encore quelques nouveaux traits de l'eſprit de Lindor.

LINDOR, *avec précipitation.*

Non, non, ne liſez pas..... ce ſera ſûrement l'adreſſe du Marchand.

LE BARON, *tirant la lettre des mains de ſa fille.*

Ne lui rends pas, donne.....

LINDOR.

Eh! non, Monſieur, ne liſez pas.

LE BARON.

Modeſtie d'Auteur, dont je ne ſuis pas dupe.

LE MARQUIS, *au Précepteur.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

Monſieur DUPUIS.

En honneur, je n'en ſais rien.

LE BARON, *à Lindor.*

Non, tu n'auras pas tes vers..... Je ne veux rien perdre de tout ce que tu as fait.

(*Il lit.*)

MADEMOISELLE,

« C'eſt bien hardi, ce que je vais vous » dire; mais ſi je ne vous le dis pas, il faudra » donc que je ſouffre toujours; & en vérité, je » n'en ai plus la force; car il y a plus d'un an » que je vous aime.....

(*A Lindor.*)

C'eſt de la proſe, tu as raiſon..... (*Il continue.*)

» Et tenez, Mademoiſelle, jugez-en ſur » l'impatience que j'ai de me marier. Serois-je » ſi impatient ſi ce n'étoit pour être avec vous, » toujours avec vous? Quand je ſonge que c'eſt

» toute la vie !.... Combien je ſerois heureux, & » heureux de vous rendre heureuſe ! car vous » le ſeriez ; je connois bien mon cœur. Aimez-» moi donc, Mademoiſelle, & dites-moi une » fois, je vous aime. C'eſt ſi-tot dit..... & » cela me feroit tant de plaiſir !.... Mais, par » grace, que tout ceci ſoit à l'inſçu de votre » Bonne....

LE MARQUIS, *à Lindor.*

A l'inſçu !....

LE BARON, *continuant.*

» Et ſur-tout, de Monſieur votre pere.....

LE MARQUIS, *regardant ſon fils d'un œil ſévére.*

Monſieur !....

LE BARON, *continue.*

» Le mien lui dit ſi ſouvent que je ſuis » jeune, que peut-être il le perſuaderoit, & » que je ſerois perdu ; car, en vérité, je n'ai » pas la force d'attendre.

» J'ai l'honneur d'être, avec l'amour le plus » tendre & le plus profond reſpect,

» Mademoiſelle,

» Votre très-humble, très-» obéiſſant ſerviteur & » fidèle Amant,

LINDOR.

LE MARQUIS

A l'inſçu..... Vous êtes bien oſé!.....

LINDOR.

Mon pere!

LE MARQUIS, *d'un ton ſévére.*

Allez dans votre chambre, Monſieur, & n'en ſortez pas ſans mon ordre.

LINDOR.

Ah! je ſuis perdu.....

LE MARQUIS, *bas au Précepteur.*

Suivez-le, Monſieur Dupuis.

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LA GOUVERNANTE, LA NOURRICE ET LES PAYSANS.

LE BARON, *à sa fille.*

EH! le trait eſt un peu léger.

HÉLENE, *avec embarras.*

Un peu léger.

LA GOUVERNANTE.

Mais très-léger.

LE BARON.

Mais c'eſt l'âge qu'il faut juger.

LE MARQUIS.

Non; c'eſt l'eſprit qu'il faut juger: Pardonnez-lui.

LE BARON.

Croyez...

LE MARQUIS.

Jugez de mes allarmes.

HÉLÈNE.

A regret je vois vos allarmes.

LES PAYSANS.

Pardonnez-lui.

LE MARQUIS, *aux Payſans.*

Laiſſez...

LES PAYSANS.

Voyez nos larmes.

LA NOURRICE AVEC LES PAYSANS.

Man'zelle eſt faite pour charmer.
Eſt-ce un ſi grand mal que d'aimer?
(*à Hélene.*) Parlez pour lui.

HÉLENE.

Je ne le puis.

LE MARQUIS.

Laiſſez, bonne Nourrice.

LES PAYSANS.

Il ne voit rien de ſi gentil;
Queu ſi grand tort Lindor a-t-il?

LA NOURRICE.

Il ne voit rien de ſi gentil;
Queu ſi grand tort l'enfant a-t-il?

Mon bon Seigneur!

HÉLENE ET LA BONNE.

Qu'elle a bon cœur!

LE MARQUIS, *à la Nourrice.*

Oui, je vous rends juſtice.

LA NOURRICE, *au Marquis.*

Son tartagême eſt ſi plaiſant,
Ya tant d'eſprit, convenez-en...

LE MARQUIS.

Vous pleurez... belle Hélene.

HÉLENE, *cherchant à cacher ſes larmes.* (*A part.*)

Moi, Monſieur?... Quelle gêne!

LA NOURRICE.

Quel tourment! Quelle peine!

LE BARON.

Eh! le trait eſt un peu léger.

HÉLENE, *avec embarras.*

Un peu léger....

LA BONNE.

Mais très-léger.

LE BARON, *d'un ton de bonté.*

Mais c'eſt l'âge qu'il faut juger.

LE MARQUIS.

Eh! c'eſt l'eſprit qu'il faut juger.

TOUS LES PAYSANS.

De la douceur....

LE MARQUIS.

Seroit foibleſſe.

Le danger preſſe....

Tant d'ardeur....

LES PAYSANS.

Et tant de jeuneſſe!

LE MARQUIS.

Puis-je trop uſer de rigueur?

LE BARON, *aux Payſans.*

Je n'oſe blâmer ſa rigueur.

LA NOURRICE ET LES PAYSANS.

L'Amour, qui vient, ſans qu'on y penſe,
S'en va ſouvent tout comme il eſt venu.
(*Au Marquis.*)
Moins de rigueur...

LE MARQUIS.

De l'indulgence!

Non, non; c'eſt un point réſolu.

LE BARON, HÉLENE, *piquée*, ET LA BONNE.

Eh! non; c'eſt un point réſolu.

LES PAYSANS.

Allons; c'eſt un point réſolu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente un Sallon terminé par une Galerie.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *en pleurant.*

OUI, Monſeigneur, j'ons là ſa Lettre :
Mais ſans votre aveu, Monſeigneur,
Je n'ons pas voulu la remettre.
Croyais que, ſi j'avons bon cœur,
Je n'en avons pas moins d'honneur.

Je lui diſions : » c'eſt nous commettre....
Il m'adouciſſoit en pleurant....
Il pleuroit tout en écrivant....
Je promettions... ſans lui promettre....
Car le ſerre-cœur eſt bien grand,
Quand on voit pleurer ſon enfant.

Oui, Monſeigneur, &c.

LE MARQUIS.

Eh ! quel temps Lindor a-t-il donc pris, pour écrire encore à Hélene ?

LA NOURRICE.

Pendant que j'étois avec lui pour le conſoler, comme vous l'aviez permis, vous avez fait appeller M. Dupuis ; & not' jeune Monſieur a pris ce temps pour écrire la Lettre à Man'zelle Hélene, & me la donner vîte, avant que Monſieur Dupuis fût arrivé.

LE MARQUIS.

Donnez-la-moi.

LA NOURRICE, *lui préſentant la Lettre.*

Mon bon Seigneur, vous allais l'ouvrir ?

LE MARQUIS.

Mais non.... (*A part.*) je ſonge.... Bonne femme, gardez cette Lettre, & n'en parlez point.... Je conſentirai peut-être que vous la rendiez à Hélene, devant ſon pere, ou ſa Bonne, s'entend : retirez-vous, & allez m'attendre chez moi juſqu'à ce que j'aie parlé au Baron qui ne tardera pas à me joindre.

(*La Nourrice ſort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, *ſeul.*

MON fils ſe déſole.... tant d'amour! à ſon âge!... Il y plus d'un an qu'il a la tête priſe.... C'eſt ma faute. J'aurois dû ne pas traiter ſi légérement une impreſſion qu'il ſera, je crois, bien difficile de détruire.... Mais Hélene!.... Hélene a plus que de l'amitié pour Lindor. Monſieur Dupuis l'avoit bien jugé; &, quoique j'aie feint vis-à-vis de lui de n'en rien croire, cette petite fête réciproque.... Les Éloges réitérés de Lindor... Oui, oui, ſuivons mon projet. Mais voici le Baron.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

JE ne ſçais, Baron, quelles excuſes vous faire.

LE BARON.

Eh! Marquis, ſi c'eſt pour cela que vous vouliez me parler, vous devez croire que je ne regarde ce qui s'eſt paſſé, que comme une étourderie de

jeune homme qui n'en a pas ſenti les conſéquences.

LE MARQUIS.

Mais ſûrement vous les ſentez comme moi?

LE BARON.

Franchement j'aurois autant aimé que cette ſcène n'eût pas eu tant de témoins : mais le mal eſt fait; d'ailleurs Lindor eſt dans un âge qui excuſe tout. Oh! s'il avoit ſeulement l'âge de ma fille.

LE MARQUIS.

Il ſeroit inexcuſable.... mais.... je ſerois peut-être moins embarraſſé.

LE BARON.

Eh! mon ami, il en ſeroit plus à plaindre.... L'éloignement que ma fille a pour le mariage....

LE MARQUIS.

Hum, hum....

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS, *le regardant avec embarras.*

Mon cher Baron.... tenez.... mais je n'oſerai jamais....

LE BARON.

Je ne vous conçois point; quel embarras!

LE MARQUIS.

C'eſt qu'en effet la confidence eſt délicate.

LE BARON.

J'en ſentirai mieux le prix.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Il y va de mon bonheur.

LE BARON.

Et vous héſitez ? vis-à-vis de moi ? Eh ! Marquis, devrois-je avoir beſoin de vous raſſurer ? ne ſuis-je pas votre ami ?

LE MARQUIS.

Oui, vous l'êtes ; & ce titre ſeul m'encourage & m'excuſe.

LE BARON, *avec un peu d'impatience.*

Enfin ?

LE MARQUIS, *tendrement.*

Mon cher Baron, vous êtes pere....

LE BARON, *avec plus d'impatience.*

Je le ſçais bien.

LE MARQUIS.

Vous pardonnerez bien à un pere auſſi tendre, de chercher des conſolations ?

LE BARON.

Eh ! au fait, au fait.... par pitié pour moi.

LE MARQUIS.

Ah !.... j'y viens. Me permettrez-vous de vous demander ſi vous êtes bien sûr d'avoir lu dans le cœur d'Hélene ?

LE BARON.

Eh ! mon cher Marquis, je vous l'ai dit cent fois : ſes ſentimens ne me ſont que trop connus. Je n'ai d'objet que ſon bonheur ; rien ne manqueroit au mien, ſi elle vouloit ſe marier : cha-

que parti que je propoſe ſemble renouveller en elle le goût de la retraite, qu'elle eût déja ſatisfait, ſi elle n'étoit combattue par l'amertume qu'elle répandroit ſur ma vie.

LE MARQUIS.

Un moment, un moment.... ſi ſes refus avoient un objet?

LE BARON.

Je le ſçaurois.

LE MARQUIS.

Mais écoutez-moi, mon cher Baron; vous m'avez dit, (& chaque jour me l'a prouvé) qu'elle ſe plaiſoit ici plus que par-tout ailleurs.

LE BARON.

C'eſt vrai. Mais vous êtes mon ami; je me plais chez vous, & l'attachement que ma fille a pour moi, lui fait partager le plaiſir que j'y trouve.

LE MARQUIS.

La gaieté de complaiſance & de réflexion eſt bien froide; celle d'Hélene me paroît bien naturelle.... pardonnez.... mais.... je crois que mon fils n'y contribue pas peu.

LE BARON, *vivement.*

Comment! qu'elle l'aimeroit?...

LE MARQUIS.

Mais jugez-en.

Si je le gronde quelquefois,
Sur des riens.... qui bleſſent un pere :
Hélene ſouffre.... Je la vois
Rougir, l'excuſer la premiere ;
Pour donner le tort au Cenſeur,
Pour m'amener à la douceur,
L'adreſſe d'Hélene eſt extrême....
Que fait-on de plus, quand on aime ?

En ces lieux elle a l'air content....
Elle y parle moins de retraite ;
Si Lindor s'abſente, à l'inſtant
Hélene eſt rêveuſe, diſtraite ;
S'il paroît, on voit fuir l'ennui,
La gaité revient avec lui....
Hélene enfin n'eſt plus la même....

LE BARON.

Eh ! mais, Marquis...

LE MARQUIS.

Eh ! mais, Baron,
Vous pourriez bien avoir raiſon.

TOUS DEUX.

Que fait-on de plus, quand on aime ?

LE MARQUIS, *d'un ton plus raſſuré.*

Hélene nous déguiſe encor
Un feu que j'ai cru reconnoître ;
Son cœur lui parle pour Lindor,
Dont l'âge l'allarme peut-être....
Lui dit-on qu'il n'a que quinze ans ?
» Jugez, dit-elle, ſes talens ;
» C'eſt l'eſprit, c'eſt la raiſon même.

TOUS DEUX.

Que dit-on de plus, quand on aime ?

LE BARON, *rêveur.*

En effet, plus j'y ſonge.

LE MARQUIS.

Mais tenez, n'y eût-il que cette petite fête, l'objet de mon fils, en nous la donnant....

LE BARON, *vivement.*

Étoit clair.

LE MARQUIS.

Celui d'Hélene.

LE BARON, *rêveur.*

Ne me le paroît pas moins.

LE MARQUIS, *plus affirmativement & vivement.*

Même objet, mêmes ſentimens; l'amour a tout conduit; & tantôt, ſi vous y avez pris garde, l'étourderie de L'indor....

LE BARON, *vivement.*

A paru l'affecter.

LE MARQUIS, *vivement.*

La déconcerter; ne prenons pas le change.

LE BARON.

Elle a rougi....

LE MARQUIS.

Et pleuré.... & un aveu qui gêne une femme, peut la faire rougir, mais ne la fait pas pleu-

rer. Tenez, j'y vois clair : l'étourderie a excité la rougeur ; mais croyez que l'étourdi a fait couler les larmes.

LE BARON.

Vous avez raiſon, Marquis.

LE MARQUIS.

Mais me pardonnerez-vous ?

LE BARON, *avec joie & très-vivement.*

Quoi ! de m'éclairer ſur mon bonheur.

LE MARQUIS, *vivement & avec tranſport.*

Votre bonheur ? Vous conſentiriez donc à faire le mien ?

LE BARON, *tranſporté de joie.*

Si j'y conſentirois ? Et vous prévenez ma demande. Songez donc..... je ſuis dans une joie.... Ah ! mon ami, il eſt aimé..... tout me le dit.... Peignez-vous donc bien ma ſatisfaction.... & vous la reſſentez comme moi ; pardon..... mais voyez donc quelle différence ! ma fille rendue au vœu de ſa famille, à ma tendreſſe, à la vôtre ; car elle l'aura.

LE MARQUIS.

Elle l'aura ? Dites donc qu'elle l'a déja.

LE BARON, *dans la plus grande joie.*

Eh ! oui, oui, oui.

TOUS DEUX, *avec tranſport, & ſe ſerrant mutuellement dans leurs bras.*

Ah! mon Ami! c'eſt un rayon d'eſpoir,
Mais qu'il me plaît!... mais qu'il me flatte!
Comme vous je dois l'entrevoir,
Lindor n'aime point une ingrate.

Il eſt aimé, tout doit nous le prouver:
Qu'à ſon ſecours l'amitié vole;
Eſt-ce à la Nature à rêver,
Plus que l'Amour qui la conſole?

Ah! mon Ami; &c.

S'il eſt jeune, l'Amour l'éclaire;
Pour guide encor il a nos yeux;
Et l'on ſçait tout, quand on ſçait plaire.
Ces chers enfans! ſerrons leurs nœuds:
Tout nous en preſſe,
Raiſon, tendreſſe,
Nature, Amour, tout eſt pour eux,
Et notre cœur nous dit ſans ceſſe:
Quel objet plus cher à nos vœux,
Que de voir nos enfans heureux!

Ah! mon Ami! &c.

LE BARON, *très-vivement.*

Occupons-nous donc des moyens les plus prompts de faire le bonheur de ces chers enfans.

LE MARQUIS.

Le point eſſentiel, & qui n'eſt pas le moins difficile ſeroit de tirer adroitement d'Hélene le ſecret qu'elle nous cache.

LE BARON.

Et vraiment oui, de l'amener à en faire l'aveu.

LE MARQUIS.

Le hazard vient de nous ſervir.

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS.

Vous ſçavez que j'ai conſigné mon fils dans ſa chambre. Il a profité de l'abſence de M. Dupuis pour écrire à Hélene.

LE BARON, *avec joie.*

Elle ne m'en a rien dit, mon ami.

LE MARQUIS, *vivement.*

Elle n'a point reçu la Lettre : écoutez. Sa bonne nourrice, à qui j'avois permis de le voir, s'eſt chargée, par tendreſſe, de ſa commiſſion, & attend ma permiſſion pour l'exécuter.... ſi je faiſois remettre cette Lettre à Hélene devant vous?.... L'impreſſion qu'elle feroit ſur elle....

LE BARON.

Pourroit amener ce que nous cherchions.... Comme la tendreſſe nous ſert & nous éclaire!

LE MARQUIS.

Voici Hélene & ſa Bonne, je vous laiſſe. Amenez le moment, je ſçaurai le ſaiſir. (*Il ſort.*)

LE BARON.

Écoutez. Je congédierai la Bonne, ce ſera votre ſignal.... La voici, modérons notre joie, & tâchons de nous contenir.

SCENE IV.

LE BARON, HÉLENE, LA BONNE.

LE BARON, *jouant l'air embarraſſé.*

EH BIEN! ma fille, te voilà rêveuſe.

HÉLENE, *preſque les larmes aux yeux.*
Mais, mon pere.... mais quelle fête!
L'on s'occupe d'amuſemens,
A la gaîté chacun ſe prête;
Et dans les plus heureux momens,
L'Amour vient changer en tourmens
Tous les plaiſirs que l'on apprête.

Chacun murmure, on pleure, on plaint
Un cœur ſi jeune & ſi ſenſible;
Son pere affecte un air paiſible,
Et laiſſe voir tout ce qu'il craint
D'un cœur trop jeune & trop ſenſible....
Vous-même avez l'air plus contraint.

LE BARON.

Moi ?

HÉLENE.

Vous.... l'air moins tendre, m
Juſqu'à ma Bonne....

LA BONNE.

Moi !

HÉLENE.

Vous.

LA BONNE.

Moi

Que votre douleur déſeſpere !

LE BARON.

Mais ta douleur nous déſeſpere.

HÉLENE, *ſans les écouter.*

Mais je le ſens, mais je le voi.

LE BARON.

Ma chere enfant, mais calme toi.

HÉLENE.

Mais, mon pere.... mais, &c.

LE BARON.

Eh ! mais, ma chere Hélene, je t'a
chez mon ami, pour t'y procurer d
mens ; ſi tu n'y trouves que de la triſ
tons.

LA BONNE, *vivement.*

Ce ſeroit le plus ſûr ; je le diſoi
moiſelle.

HÉLENE, *avec impatienc*

Eh ! ma Bonne, je le ſçais ; mais v

gez qu'à moi : & mon pere ? (*Avec un peu d'aigreur,*) vous voulez donc l'expoſer à ſe brouiller avec ſon ami ?

LA BONNE, *toute troublée.*

Moi, Mademoiſelle, je ne veux rien.

LE BARON.

Elle a raiſon.

HÉLENE.

Comment ? Un départ ſi bruſque affligeroit le Marquis, aggraveroit les torts de ſon fils.

LE BARON, *très-vivement.*

Oh ! s'il n'étoit queſtion que du fils.....

HÉLENE, *avec embarras.*

Eh ! ſans doute....

LE BARON.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit intéreſſant.

HÉLENE.

Oui..., mais il me ſemble que ce ſeroit prouver que nous regardons comme une offenſe, ce qui dans le fond n'eſt....

LE BARON.

Qu'une étourderie.

HÉLENE, *avec douceur.*

Oh !... une imprudence.

LA BONNE, *avec aigreur.*

Imprudence !..., oh ! oui..., mais il faut rendre juſtice à M. le Marquis ; rien de mieux que la ſévérité dont il en a uſé.

LE BARON.

Eh bien ! Madame, je ne ſuis point de vôtre avis : il falloit tourner en plaiſanterie ce qui s'eſt paſſé, au lieu qu'en prenant le ton grave, (*feignant d'abonder dans le ſens de ſa fille*), il nous forçoit de l'imiter, nous embarraſſoit même !... n'eſt-ce pas ma fille ?

HÉLENE, *ſe radouciſſant.*

Aſſurément, mon pere.... qu'après cela, il eût pris ſon fils en particulier, qu'il lui eût fait ſentir ſon tort ; c'étoit à ſa place : il ſe le devoit, il nous le devoit même ; mais devant ſes payſans, devant les vôtres, une mortification publique,...

LABONNE, *plus doucement.*

Mais l'imprudence l'étoit.

LE BARON.

Eſt-ce la faute de Lindor, ſi ſon ſecret a échappé ? Il y avoit mis tout le myſtere néceſſaire.

LA BONNE.

Ce qui le rend plus coupable, Monſieur.... comment ! une Lettre, une Déclaration en forme ?

HÉLENE, *avec humeur.*

Eh bien !...

LE BARON.

Le Marquis a eu tort, ſur-tout, aimant tendrement ſon fils, & connoiſſant ſa ſenſibilité,... auſſi cela doit te ſervir de leçon.

HÉLENE.

A moi, mon pere ?

LE BARON.

Eh! oui; tu ne parlois que de l'eſprit de Lindor, de ſes talens....

HÉLENE, *avec trouble.*

Eh bien, mon pere?

LE BARON.

Et ſouvent même, quand il étoit préſent....

LA BONNE, *très-vivement.*

Monſieur, j'ai été tentée vingt fois d'en prévenir Mademoiſelle.

HÉLENE.

Comment, ma Bonne!....

LE BARON.

Écoute donc, nous ne voulons pas te fâcher.

HÉLENE.

Mais ai-je fait autre choſe que ce que vous faiſiez vous même?

LE BARON.

Oh! c'eſt différent.

LA BONNE.

Très-différent..... Les éloges de ce qu'on aime flattent..... Une jeune tête prend pour le ſuffrage du cœur, ce qui n'eſt que celui de l'eſprit.

HÉLENE, *avec impatience.*

Le cœur..... l'eſprit..... Eh! ma Bonne!....

LE BARON, *à la Bonne.*

Laiſſez-nous.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LE BARON, HÉLENE.

HÉLENE.

QUe d'allarmes pour un aveu !
Quels propos, pour un ſimple éloge !
Souffrez que je vous interroge :
Pour vous ma peine eſt-elle un jeu ?...
Parlez, mon pere,
Que faut-il faire ?...
Que d'allarmes pour un aveu !

Pour un objet qu'on plaint, qu'on aime,
J'écoute un inſtant la pitié....
Et pour raſſurer l'amitié,
Je conſulte votre cœur même....
Faut-il partir ? Partons.
Faut-il reſter ? Reſtons.
Mais diſſipez mon trouble extrême.

Que d'allarmes, &c.

LE BARON, *tendrement.*

Eh ! bien, pardon, ma chere enfant : j'ai tort ; d'autant que je parierois que la ſévérité du pere aura ramené l'eſprit du fils.

HÉLENE, *avec embarras.*

Eh! ſans doute, cela ſe peut.

LE BARON, *voyant arriver la Nourrice.*

D'ailleurs, entre nous, je ne puis lui ſavoir mauvais gré à un certain point de te trouver aimable. Mais!.... Que voulez-vous, Nourrice?

SCENE VI.

LA NOURRICE, LE BARON, HÉLENE.

LA NOURRICE, *en pleurant.*

MONSIEUR..... c'eſt que nôte jeune Monſieur.... Oh! cela vous feroit pitié!... il pleure, pleure.... Oh! mais, c'eſt que faut voir ça..... Allez, Man'zelle, il paroît bien fâché de tout ce qu'il a fait.

LE BARON, *à part, à Hélene.*

Je te le diſois bien.....

HÉLENE.

Il eſt fâché de ce qui s'eſt paſſé?

LA NOURRICE.

Fâché!.... qu'il en pleure, & que je ne ſais pas comment il pouvoit y voir à vous écrire cette lettre, qu'il m'a enchargée de vous apporter de ſa part.

HÉLENE.

Une lettre?..... Je ne puis, ni ne dois la recevoir.

LE BARON, *feignant de l'approuver.*

Il eſt vrai que..... (*A part à Hélene.*) Ah! cependant, il reconnoît ſa faute, dit-on; il te prie ſurement de le reconcilier avec ſon pere..... (*Hélene à l'air d'héſiter.*) Donnez, la Bonne..... laiſſez-nous, & dites-lui que je me charge de lui répondre.

(*La Nourrice ſort.*)

SCENE VII.

LE BARON, HÉLENE.

LE BARON.

VOYONS un peu comment il s'y prendra pour s'excuſer..... tiens, lis....

HÉLENE.

Mais, mon pere.....

LE BARON.

Lis..... bon.....

HÉLENE *lit la lettre d'une voix tremblante, & le Baron marque de moment en moment la joie intérieure qu'il reſſent de ſon trouble.*

« Ah! Mademoiſelle, quelle affreuſe ſitua-

» tion! qu'il eſt douloureux, quand on a mon » cœur, d'être humilié devant ce qu'on aime, & » de l'être par tout ce que nous devons reſ- » pecter ! Vous êtes bien oſé, m'a dit mon » pere ! S'il ſavoit auſſi ce qu'il m'en a coûté,... » combien il faut de courage pour riſquer une » démarche qui décide en un inſtant du bonheur » ou du malheur de ma vie!....

(*S'interrompant.*)

Mais, mon pere, ſi vous acheviez?....

LE BARON.

Tu lis ſi bien.

HÉLENE, *avec plus de trouble.*

Où en étois-je?

LE BARON.

Au malheur de ſa vie.

HÉLENE *continue.*

» Malheur de ma vie.... M'abandonnerez-vous » à tout mon déſeſpoir, quand il ne faut qu'un » mot de vous pour obtenir mon pardon de mon » pere, pour m'empêcher d'être perdu pour lui?... » Oui, Mademoiſelle, perdu pour lui; je me » connois; je pleure, je me déſole... je ſuis dans » un état, que je ne ſais comment je fais pour » y tenir. La ſeule choſe qui me calme un peu, » c'eſt de me dire: « Elle ſait, au moins, que » je l'aime, que je l'aimerai toujours. Mais avec » cela, charmante Hélene, ſi votre amour ne » juſtifie le mien; ſi vous me refuſez enfin pour » votre mari..... c'eſt comme ſi vous me diſiez:

» Meurs, je le veux.... je vous assure que vous » seriez bien vîte obéie.

» Réponse, belle Hélene, par grace, par pitié; » je vous assure que cela presse : songez que les » momens sont bien longs quand on souffre, & » qu'enfin il n'en faut qu'un pour mourir. »

(*Elle rend la lettre à son pere, sans le regarder, & se détourne pour cacher ses larmes.*)

LE BARON, *reprenant la Lettre & considérant sa Fille.*

Tu gardes le silence.... & tu pleures?...

HÉLENE.

Mon Pere!...

LE BARON.

Ton Pere! Eh! ce nom seul t'accuse de rigueur.
Est-il en toi de laisser à mon cœur
Un juste reproche à te faire?

HÉLENE.

Hélas!...

LE BARON, *en reproche tendre & animé.*

Tu n'oses donc m'avouer ton ardeur?...
Cet aveu manque à mon bonheur,
Et ton silence le différe!

(*Le Marquis arrive sur la fin de cette Scène.*)

HÉLENE.

Épargnez-moi, je m'accuse à vos yeux.

LE BARON, *tendrement.*

Etoit-ce à l'Amour à t'apprendre
A te défier d'un cœur tendre
Dont ton ardeur comble les vœux?

HÉLENE, *tombant à ſes genoux.*

Pardon, cent fois pardon; je m'accuſe à vos yeux.

LE BARON, *la relevant.*

Mais dis-moi donc : Lindor a ſçu me plaire.

HÉLENE. Oui, Lindor m'a ſçu plaire.

Mais.

LE BARON.

Quoi ?

HÉLENE.

Mais, je craignois.

SCENE VIII.

LE BARON, HÉLENE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Hélene.*

De me voir trop heureux ?

HÉLENE, *avec ſurpriſe, appercevant le Marquis.*

O Ciel !

Il m'écoutoit.... mon pere.

LE BARON.

Il t'écoutoit ?

LE MARQUIS, *d'un ton de bonté.*

Oui j'écoutois.

Belle Hélene, pardon !....

LE BARON.

(*Avec ironie.*)

Comment pardon !.... mais le tour eſt affreux !

Guetter

Guetter un cœur qui s'obſtine à ſe taire,
Quand on veut couronner ſes feux !

HÉLENE, *déconcertée.*

J'ignorois....

LE BARON, *montrant le Marquis.*

Qu'il fût là ?....

HÉLENE.

Mais....

LE BARON.

Le tout eſt affreux.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Eh mais ! laiſſez....

HÉLENE, *à ſon pere.*

Eh mais ! ceſſez....

LE BARON.

Rougis, gronde-moi, ſi tu veus.

HÉLENE, *avec moins d'embarras.*

Oui j'aime, & n'en fais plus myſtere.

LE BARON.

Mais dis-lui donc : Lindor a ſçu me plaire.

HÉLENE.

Eh mais ! il m'écoutoit, mon pere.

LE BARON, *inſiſtant davantage.*

Mais dis-lui donc : Lindor a ſçu me plaire.

HÉLENE. Oui, Lindor m'a ſçu plaire ;
J'en fais l'aveu.

LE MARQUIS, *tranſporté.*

Heureux aveu !

LE BARON, *d'un ton de plaiſanterie.*

Après l'aveu, rougis, gronde-moi, ſi tu peus.

TOUS TROIS.

Plus de contrainte, plus d'allarmes,
Preſſons des momens précieux.
De l'Amitié, l'Amour ſéche les larmes ;
Que de leur doux accord l'Hymen forme les nœuds.

LE BARON.

Mon ami, allez donc vîte délivrer notre priſonnier; ce n'eſt plus à vous à diſpoſer de ſa liberté, c'eſt à Hélene.

LE MARQUIS.

Auſſi, j'attens ſes ordres.

LE BARON, *avec ironie.*

Tu le veus bien, n'eſt-ce pas, ma fille?

HÉLENE, *riant.*

Oui, mon pere.

LE MARQUIS.

Holà! quelqu'un.... faites deſcendre mon fils, & dites-lui qu'il vienne me parler.

HÉLENE.

Mais, Monſieur, vous ne lui annoncez pas ſon pardon.

LE BARON, *en riant.*

C'eſt une douceur que nous voulons te laiſſer... Mais regarde-nous donc; on diroit que tu rougis de nous rendre heureux.

HÉLENE.

Non, mon pere, j'ai votre aveu pour dire qu'on ne doit point rougir d'aimer ce que tout le monde trouve aimable.

LE BARON, *riant au Marquis.*

Nous l'avons pourtant amenée là, mon ami!... Et la ſeconde lettre de Lindor.... (*Il la lui donne.*) Elle a eu tout l'effet que vous en attendiez.

HÉLENE.

Quoi!.... Monſieur?....

LE BARON.

Etoit, ainſi que moi, dans la confidence de cette lettre.

HÉLENE.

Ah! mon pere!....

LE BARON.

Tu n'as pas voulu me charger de faire ton bonheur, il a bien fallu que j'en priſſe la peine moi-même.

LE MARQUIS, *reprenant le ton grave.*

Voici Lindor.

SCENE IX. ET DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

LE MARQUIS.

APPROCHEZ, mon fils.... Connoiſſez-vous cette lettre?

LINDOR, *tombant aux genoux de ſon pere, & pleurant.*

Oui, mon pere.... Mais, tenez, c'eſt comme ſi vous aviez lu dans mon cœur..... Que voulez-vous?.... Enfin, voyez-la. (*Montrant Hélene.*) Oui, mon pere, ſi elle n'a pitié de moi,... Si je ne vous attendris pas, belle Hélene, j'en mourrai..... C'eſt ſûr; vous le verrez.

LE BARON.

Eh! que diable, mon ami, vous le faites

languir, & il va me faire pleurer, moi..... Abrégeons, j'aime mieux qu'il meure de joie que de triſteſſe. Viens, mon cher Lindor, embraſſe-moi; lis ta grace dans les yeux d'Hélene, & dans les miens, le plaiſir que j'ai de t'annoncer que je te la donne pour femme.

LINDOR, *avec tranſport.*

Que dites-vous, Monſieur?.... mon pere!.... Quoi! charmante Hélene!....

HÉLENE.

Oui, Lindor, je n'en dédirai pas mon pere.

LINDOR, *à ſes genoux.*

Eſt-il poſſible?

LINDOR. LES AUTRES ACTEURS.

Ah! quel plaiſir — Même plaiſir
Vient me ſaiſir! — Vient nous ſaiſir.

LINDOR.

Ah, Monſieur!.. ah, mon Pere!.. ah, trop aimable Hélene!.. Votre cœur partage mes feux!

HÉLENE.

Oui, mon cœur partage vos feux.

LES DEUX PERES.

Oui, ſon cœur partage tes feux.

LA NOURRICE, LA BONNE, LE PRÉCEPTEUR ET LES PAYSANS *qui arrivent ſur la fin de cette Scène.*

Quoi! ſon cœur partage vos feux!

TOUS.

Que l'Hymen { nous / vous } enchaîne!

L'un par l'autre { foyons / foyez } heureux.

THOMAS, *au Marquis.*

Oh ! çà, Monſeigneur, quand vous étiais triſte, je n'pouvions pas être gais ; vous vlà tertous en joie, vlà note gaité qui ne demande qu'à revenir....

LE MAGISTER.

Nos jeunes filles ne demandont qu'à chanter, danſer....

BABET.

Vous le parmettez, Monſeigneur ?...

LE MARQUIS.

Oui, mes enfans.

LE PAYSAN.

J'allons donc nous en donner tant qu'à des nôces.

Fin du troiſième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT

de Payſans & Payſannes.

RONDE RÉPÉTÉE PAR LES PAYSANS.

I.

LE MAGISTER.

NOTE D'moiſelle a dit oui ;
La vlà donc Madame !

La vlà donc Madame!
Note D'moiſelle a dit oui;
La vlà donc Madame!
J'en ſuis réjoui.
Le Marié tout ſatisfait,
Dit, » vlà donc ma femme!
» La vlà donc ma femme!
Le Marié nous ſatisfait:
On lit dans ſon ame
Queu bien ça lui fait.

II.

BABET.

Un mariage où gnia que l'bien,
C'eſt pas l'bon ſyſtême,
C'eſt pas l'bon ſyſtême;
Un mariage où gnia que l'bien,
C'eſt pas l'bon ſyſtême,
Ça n'va jamais bien.
Gnia pas d'bien qui ſoit meilleur
Quel' queuqu'un qu'on aime,
Quel' queuqu'un qu'on aime;
Gnia pas d'bien qui ſoit meilleur,
Que d'bailler de d'même
Un cœur pour un cœur.

III.

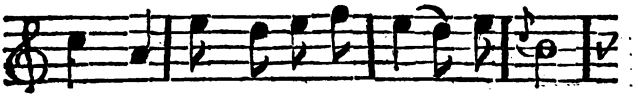
THOMAS.

Quand on eſt ben amoureux,
Ah! qu'on eſt ben aiſe!
Ah! qu'on eſt ben aiſe!
Quand on eſt ben amoureux,
Ah! qu'on eſt ben aiſe
De ſe voir heureux!
On a d's enfans à tous deux,
Et tout ça vous baiſe,
Et tout ça vous baiſe:
On a d's enfans à tous deux,
Ça fait qu'on eſt aiſe,
Mêm' quand on eſt vieux.

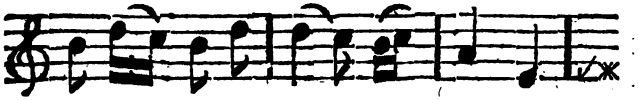
FIN.

N°1.

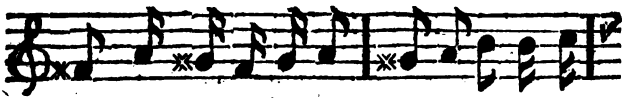
QUE j'a-vions d'im - pa - ti-



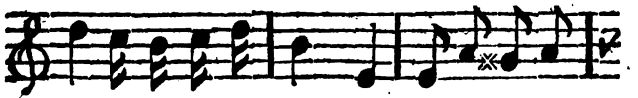
en - ce D'vous fleurir i - ci ter-tous!



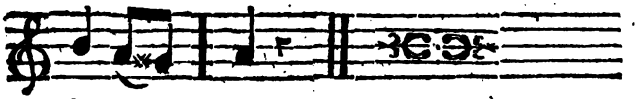
Rien qu'en y fon - geant d'a - van - ce,



La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la,



la, la, la, la, la, la, la, J'avions du plai-



ſir chez nous.

N° 2.

AH! ah! ah! vlà tous nos Bout-